REVUE INDOCHINOISE ILLUSTRÉE

Nouvelle série — SEPTEMBRE 1928 — Numéro 27

Le couronnement de S. M. Monivong, Roi du Cambodge, à Phnom-Penh

20-25 Juillet 1928

PORTER un travesti, n'est-ce pas la poursuite obscure de notre *moi* véritable? Quelques hommes savent et la plupart sentent qu'ils deviennent semblables à leurs moyens d'expression : c'est pourquoi ils recherchent les occasions sociales de donner à ceux-ci leur apparence la plus forte et ils croient qu'elle est la plus exacte. L'humble commis qui célèbre la mi-carême en tenue de conquistador n'a jamais voyagé hors des itinéraires de l'autobus et du train de plaisir, mais il habille ainsi son âme la plus véridique, éprise d'action dans l'immobilité.

Les peuples, comme les individus, retrouvent dans le déguisement leur personnalité profonde ; même s'ils ont oublié leur passé et s'ils n'y ressemblent plus guère, ils s'en pénètrent comme d'une chose vivante en se parant de ses simulacres. Aussi, ceux qui ne craignent pas de confronter à la lumière crue du présent, les couleurs fanées de leurs traditions, s'enveloppent toujours de leurs reflets ; on n'échappe pas à la continuité de soi-même, ni dans le passé, ni dans le futur. Forts ou faibles, les hommes qui ont le courage et le goût de se travestir se montrent dans leur vérité. Dans les rites démodés, dans les formes obsolètes se cachent la force intacte d'une nation, son armature spirituelle : le Japon s'énorgueillit de les juxtaposer au modernisme le plus neutre. Ces choses anciennes, dans leur appareil magique, ne détonent pas à côté de notre Progrès : elles l'expliquent et, pour un Oriental, en doublent la valeur, lui donnent une âme.

Des Cambodgiens, petit peuple issu d'une grande race, on peut dire qu'ils tiennent leur vie de notre influence occidentale, mais que leur raison d'être est dans leur passé. S'il en eût été autrement, le travesti national dans lequel ils fêtèrent le couronnement de leur roi aurait paru ridicule. Il n'en fut rien, leurs cortèges, leur cérémonial se sont insérés dans le temps présent avec toutes les grâces de la vie et non avec les tristes couleurs des résurrections. Ils ont joué un rôle qui, depuis les splendeurs lointaines, n'a pas cessé de s'harmoniser avec la beauté de leur pays, avec les lignes pures des corps qui ne redoutent pas la nudité.

□

La veille du jour faste, prévu par les astrologues, où le roi doit prendre possession du Palais, tout est prêt, dans Phnom-Penh en joie, pour les fêtes du couronnement. Dans la salle du Trône un autel a été édifié sur lequel se mêlent les images bouddhiques et les divinités brahmaniques : y reposent aussi les attributs royaux, l'Epée et la Lance sacrées qui sont les gardiens magiques de la dynastie.

Tout autour des galeries, des maisonnettes fragiles ont été édifiées et l'on y a exposé les offrandes destinées aux Esprits célestes. Au milieu du parvis du palais s'élève le pavillon à neuf étages, dans lequel le Roi viendra recevoir le Bain lustral. Enfin, dans l'enceinte du Palais, sont installés des *Toc*, dans lesquels les chefs religieux, les Ministres, les fonctionnaires, les

délégués des provinces et de riches particuliers ont placé des offrandes : objets d'art, peintures, livres, aliments.

Dans quatre chapelles brahmaniques, les Bakous — brahmanes attachés au service du roi — réciteront nuit et jour des prières à l'intention de celui-ci. Longuement, par les vibrations des formules, par l'imposition des mains, ils consacrent l'eau lustrale, que des vierges ont puisée à une source lointaine. Et les bonzes bouddhistes, dans toutes les pagodes, psalmodient leurs litanies. Ainsi, par une antinomie devenue traditionnelle, se plaçeront côte à côte, durant toutes les cérémonies du couronnement, deux doctrines adverses. Bien que toute trace d'hindouïsme ait disparu de la religion cambodgienne, la cour de Phnom-Penh a conservé le souvenir de ses origines et les Brahmanes chevelus, aux visages sombres et durs, évoquent, à côté des douces images bouddhiques, la force spirituelle de l'Inde.

De l'Inde aussi vient le rituel de l'initiation et de l'investiture royales. Si les Bonzes y participent, ce n'est qu'à titre accessoire ; l'efficacité magique des formules et des gestes est conférée par les seuls Brahmanes. Elle est consacrée maintenant par les hauts mandataires du gouvernement français, qui, ici, font presque figure de pontifes.

L'allégresse du peuple a le Palais Royal pour centre. Toute la foule citadine, grossie de celle des provinciaux, fait onduler au soleil les couleurs chantantes des étoffes et la grâce des chairs nues. Sa masse n'a jamais rien de désordonné ; de sa densité la plus serrée, l'individu se détache toujours ; en elle rien de brutal, nulle hâte grossière, nulle concurrence égoïste ; chaque promeneur, en souriant, aide à mouvoir ce flot sinueux et semble marcher dans un cortège à la place qui lui convient. Foule étrangement glissante, placide et discrète, qui rit doucement et parle naturellement à voix basse ; à travers laquelle on a la sensation de passer comme entre des roseaux pressés qui, souples, se referment sans heurts. Tout est clair, le mouvement heureux dessine la beauté des corps, fait briller les vives parures et s'unit harmonieusement à la joie de la lumière, au tumulte même des sons.... Nuit et jour, les réjouissances se poursuivent : aux théâtres d'ombres et de marionnettes, aux interminables représentations d'épopées et de pièces burlesques, devant les tréteaux sur lesquels danseuses et danseurs dessinent les gestes antiques, autour des feux d'artifice et des illuminations, les foules patientes se renouvellement. Les boutiques en plein vent et les marchands ambulants nourrissent et rafraîchissent ces innombrables curieux qui, pour quelques jours, ont la rue pour domicile : des parfums religieux flottent sur les relents de friture ; dans la fumée des cuisines brillent de beaux torses cuivrés.

Cette joie du peuple, sonore, colorée et tranquille, est le décor derrière lequel, dans le Palais secret, se poursuit le cérémonial. Plusieurs phases composent celui-ci : l'installation du nouveau roi dans la demeure de son prédécesseur ; l'ondoiement et le sacre ; la prise de possession du royaume figurée par la procession du cortège royal autour de la capitale. Entre temps le roi assiste aux récitations religieuses des Bonzes à qui il remet des offrandes. Deux notes, également lumineuses et douces, accentuent tous ses gestes, enveloppent tous les actes de sa souriante et bénigne souveraineté : elles sont données par la multiple présence, parallèle et jamais simultanée, des femmes et des prêtres. Floraison multicolore, d'où jaillissent des bras arrondis ; or unanime incrustant le grave relief des visages. Tantôt les femmes et les jeunes filles, vibrantes de soies précieuses, enchâssées de lourdes parures, rayonnent autour du roi ; tantôt les bonzes drapés de jaune l'encadrent de leur lent cortège. La grâce des attitudes féminines, l'oraison sculptée des moines, sont ici partie nécessaire du décor ; elles confèrent sa vie et sa valeur au rituel et tiennent la place qu'en Occident on donne à la force militaire.

Premier jour : le roi entre dans sa demeure traditionnelle, dans le lieu « que les yeux du commun ne doivent pas voir ». Il s'avance sur un chemin tapissé d'étoffes blanches, précédé par le ministre du Palais et par les chefs des pandits qui, sous un parasol blanc,

S. Monony
Pnom Penh
1928

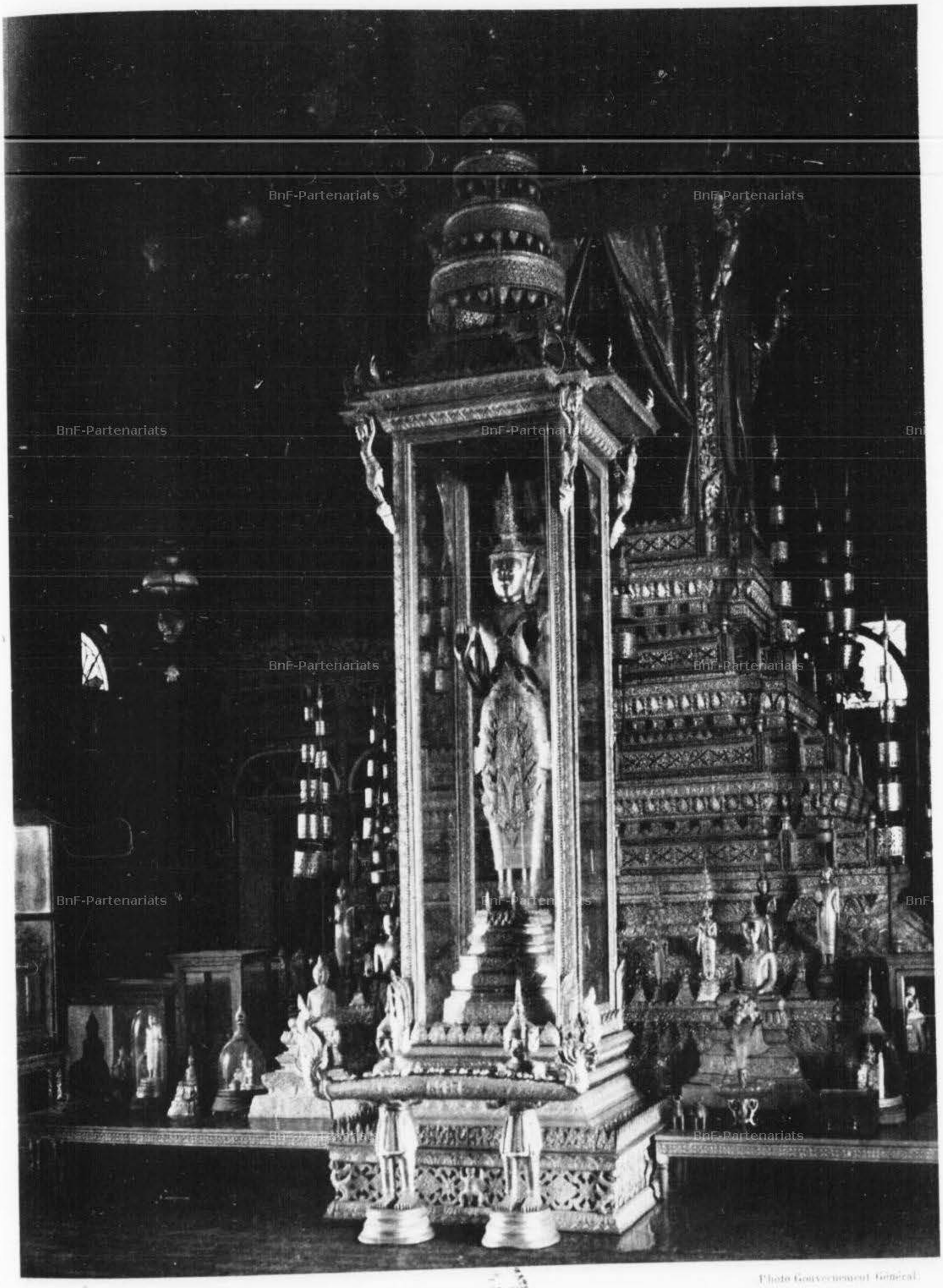


Photo Gouvernement Général.

Intérieur de la Pagode d'Argent.

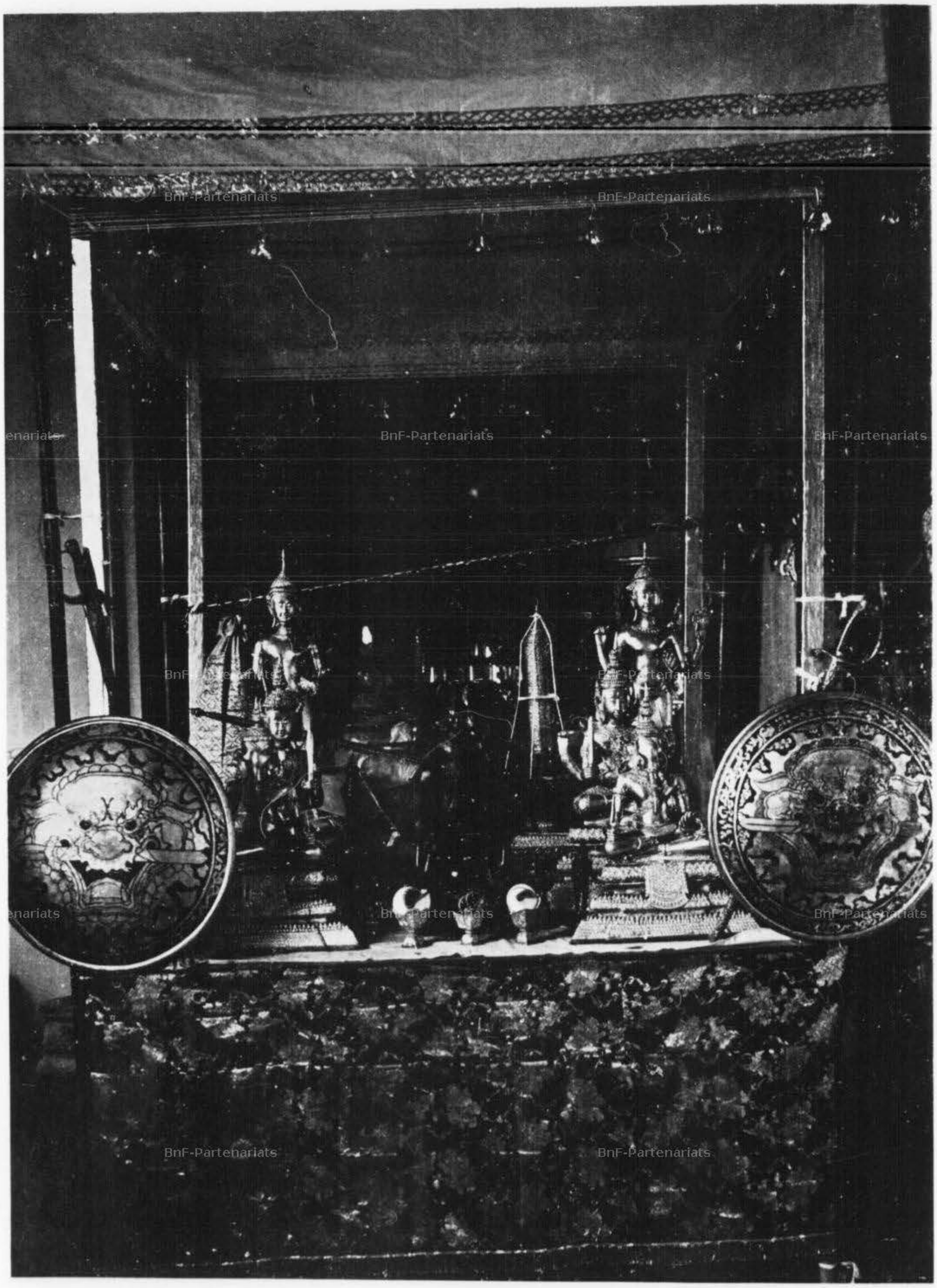
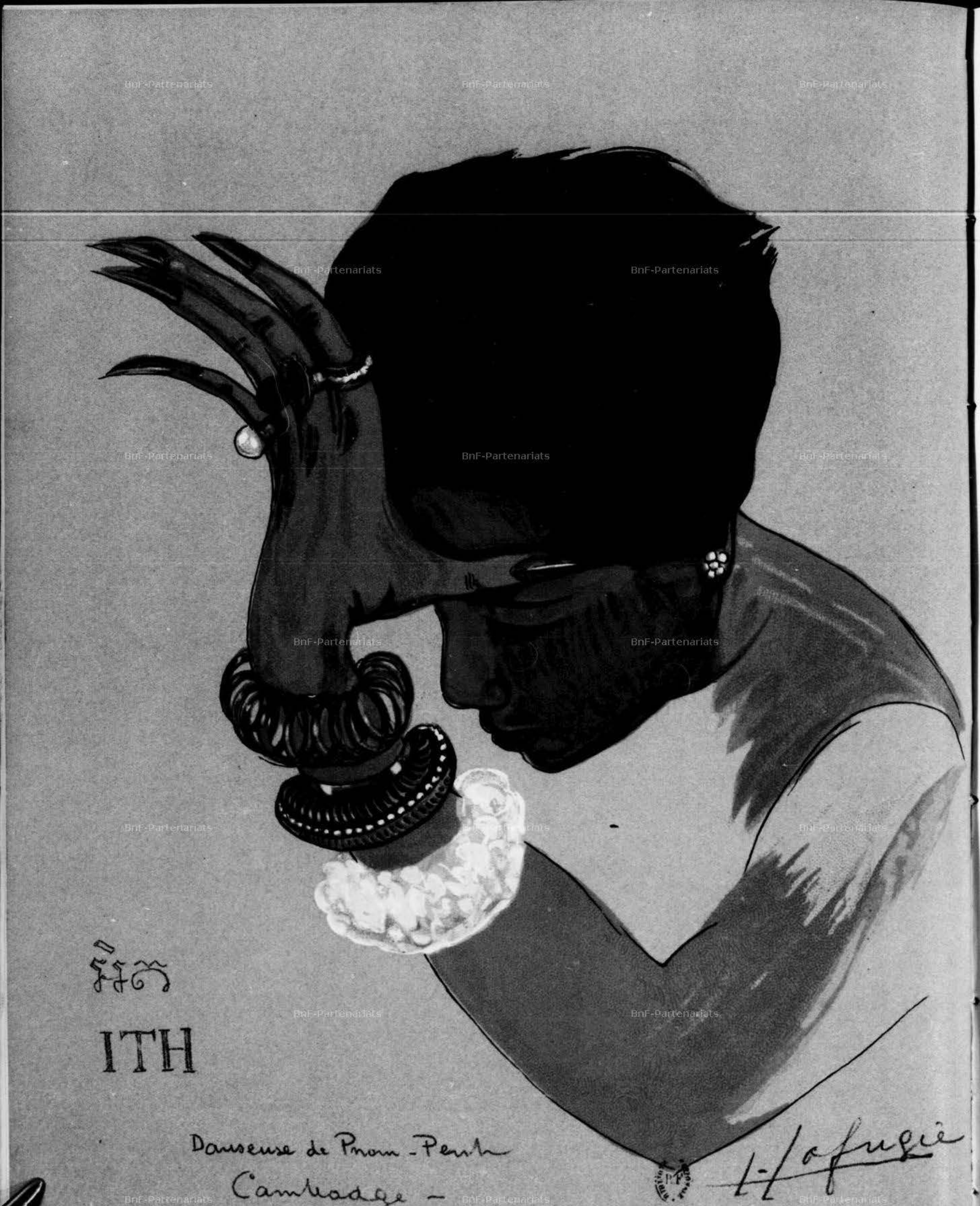


Photo Gouvernement General et Illustration.

Autel dans la Salle du Trône.

BnF-Partenariats



ITH

Danseuse de Pnom-Penh

Cambodge –

portent des statuettes du Bouddha. Des Brahmanes escortent l'image du Parfait et les gardiens du trésor royal tiennent en mains des objets d'ivoire et des cornes de rhinocéros, talismans de bonheur. Derrière le roi, cinq femmes, choisies dans la famille royale et vêtues de soie blanche, jaune ou orange, portent l'Epée sacrée et des fleurs d'or et d'argent. Sept jeunes filles vierges élèvent sur leurs mains recourbées des objets qui symbolisent la stabilité, la richesse et la vertu royales : coupes d'or contenant des joyaux. La dernière tient en ses bras une chatte blanche parée de pierreries, image de la fidélité au foyer. Douze autres jeunes filles, aux sampôt multicolores, portent les ustensiles d'or et d'émail, la vaisselle précieuse, dont se sert le souverain. Les princesses, les femmes du Palais, les épouses des dignitaires ferment la marche. Quatre Bakous, vêtus de blanc, représentent les célestes gardiens du Palais. Ils attendent au pied de l'escalier et devant eux sont placées les offrandes aux divinités qu'ils incarnent. Au moment où le cortège les rejoint, le chef des astrologues demande ! « Divinités, êtes-vous ici présentes ? » Et les quatre Bakous répondent : « Nous sommes ici présentes pour garder le Trône royal et nous n'avons jamais abandonné ce céleste palais. Dites-nous ce que vous demandez ? » — Le chef des Bakous dit : « Nous accompagnons en cortège Sa Majesté le Roi, qui se nomme Préa Bat Samdach Préa Sisowath-Monivong Chamcha-Vrapong Harireach Barmintor Phouvanay Krayveofa Sulalay Prea Chan Crung, Campuchea Tippedey, et qui vient, selon la coutume avec tous ses insignes, pour s'installer dans la grande salle et s'asseoir sous le Parasol sacré. Nous vous prions de le protéger et de l'aider à vivre jusqu'à cent ans, avec toutes sortes de prospérités.

Si le moment est favorable, exaucez-nous. »

— « Nous, les gardiens de la salle du Trône, nous prions Sa Majesté — (ici sont répétés tous les titres du Roi) — d'en prendre possession. Qu'elle ait une longue et heureuse vie. Qu'elle veille sur la religion Bouddhique, sur la Loi, sur la Coutume, sur le Royaume, sur les membres de la Famille royale, les femmes du Palais, les ministres, les fonctionnaires, les pandits, les poètes, les prêtres et les brahmanes, sur le peuple entier, pour qu'il jouisse d'une paix continuelle ».

Au son des conques marines dans lesquelles les Brahmanes ont seuls le privilège de souffler pour de solennelles occasions, le roi est alors introduit dans les appartements qu'il occupera pendant le temps du couronnement et, après y avoir reçu les membres de sa famille et de sa cour, il se rend au « Pavillon des Urnes » pour saluer les cendres de ses augustes parents.

Le soir, à l'heure où les multiples toitures du palais inscrivent dans le ciel leurs courbes illuminées, le roi, escorté de vingt-quatre jeunes filles portant des fleurs et des emblêmes, pénètre de nouveau dans la salle du Trône. Il a le costume national, de soie bleue, couleur du vendredi. Le chef des Bakous, tenant à la main droite une effigie de Vichnou, le reçoit. Le roi dépose des offrandes devant la statue du Bouddha, puis il allume un flambeau de cire que lui présente le chef des Bonzes et dont la flamme symbolisera l'efficacité des cérémonies célébrées durant ces cinq jours de fête. Puis il remet aux bouzes présents des dons rituels : robes de soie, sandales, chandeliers, bouillotes de cuivre, parapluies, sucre, thé et bâtonnets d'encens. Les Brahmanes, figures lointaines émergeant des robes blanches, sonnent de leurs conques ; leur petit groupe, isolé au milieu de la salle ; cette rauque musique, qui gronde et s'éteint sur le même ton, expriment bien leur inaccessible religion, perdue comme un ilôt mystérieux au milieu de la civilisation bouddhique. Mais voici que l'assemblée des moines, unifiée dans la même pose et la même note jaune, isolée du monde extérieur par les écrans d'or sombre que chacun place devant ses yeux, entonne un doux et grave plain chant. Du fond clair-obscur où ils sont rangés, jambes croisées sous le torse immobile, leurs voix, dont l'âge assourdit l'éclat, s'étendent en lent unisson par-dessus les fronts courbés des assistants. Le sens des mantras qu'elles prononcent importe moins que la magie émanée de leurs vibrations. Elles se taisent soudain comme une flamme s'éteint, mais l'immobilité des bonzes semble, longtemps après, imprégnée de leur écho. Le roi se retire et, s'étant revêtu de blanc, va dans une chapelle voisine écouter l'exposé des règles religieuses.

□

Le deuxième jour, le roi porte la couleur du samedi : l'éclat de ses ornements s'amortit sur un costume noir. Les cérémonies ont lieu dans le secret du Palais. Dans la salle du Trône, les Bonzes chantent toujours des litanies et, à la fin de la matinée, prennent part à un repas avec le roi et la cour. Le troisième jour est également consacré aux offices religieux ; seule diffère la couleur des vêtements royaux : ceux-ci sont rouges et correspondent au dimanche. Les invocations

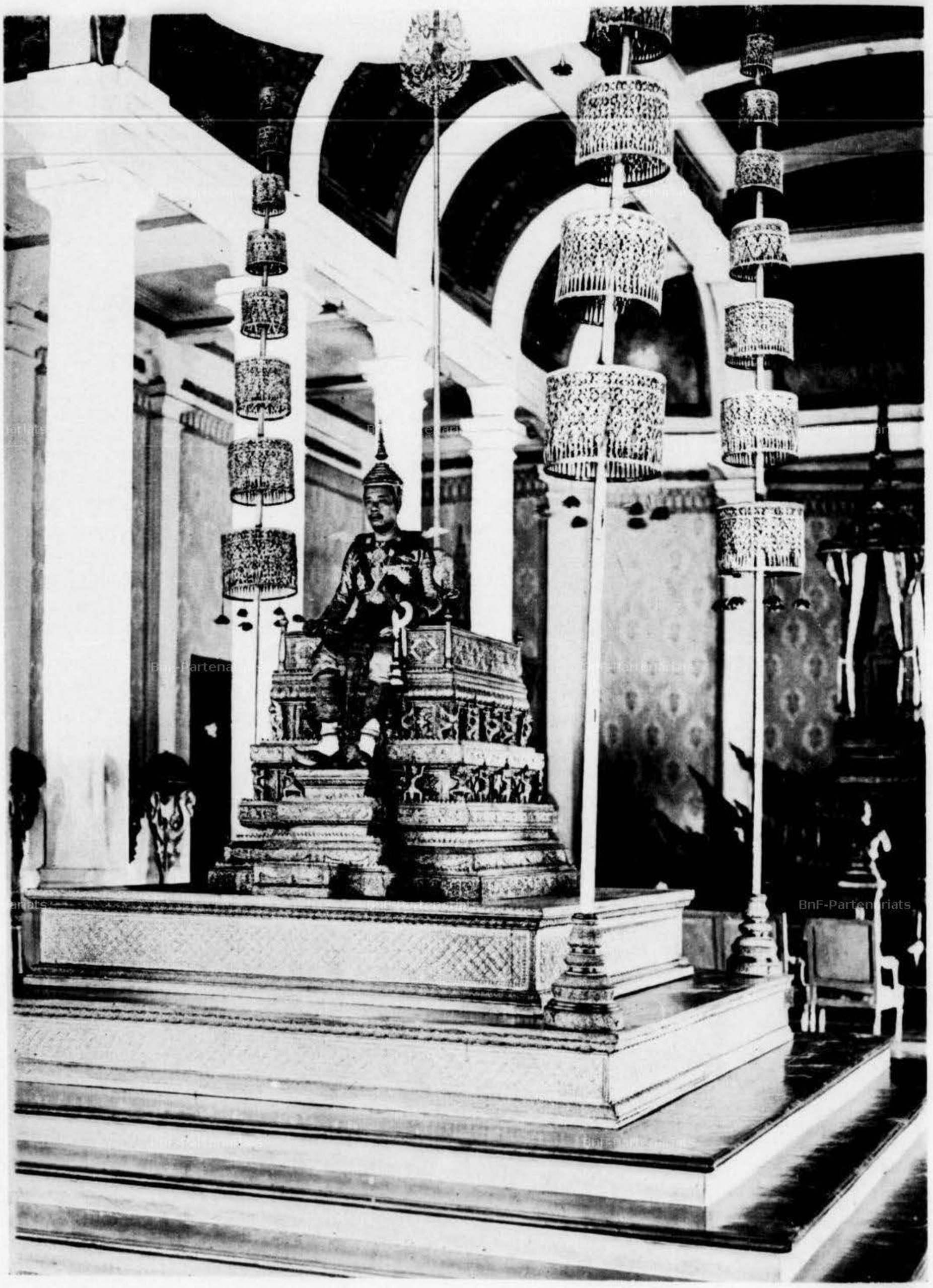


Photo Gouvernement Général.

S. M. Monivong sur le trône de ses ancêtres.

Photo du Protectorat du Cambodge.

Le Résident Supérieur au Cambodge, Sa Majesté et les Ministres.

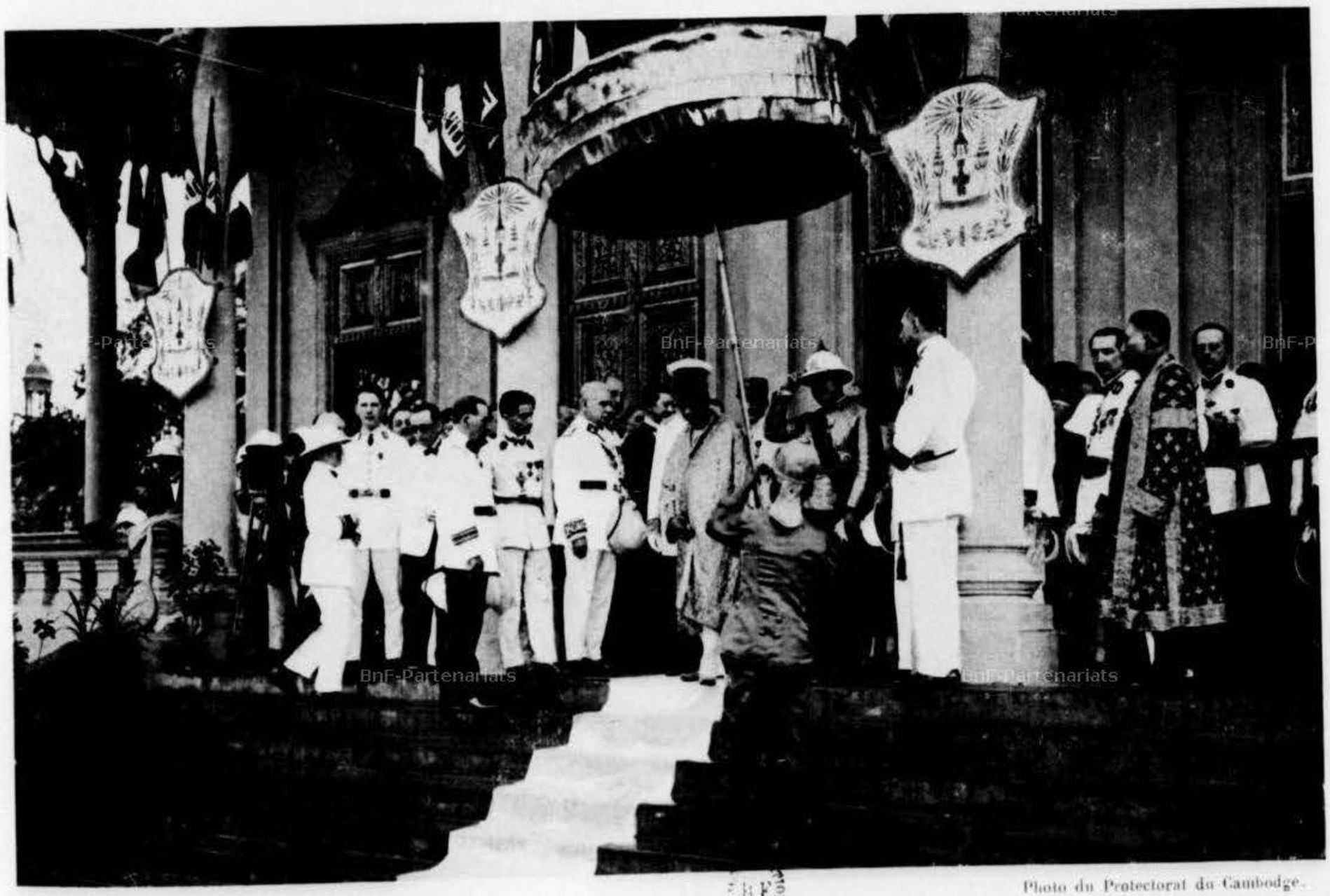


Photo du Protectorat du Cambodge.

Les Autorités Françaises, S. M. le Roi du Laos
et les Ministres Cambodgiens accompagnent S. M. Monivong au Pavillon du Bain.

Photo Gouvernement Général.

Pendant le Bain royal.

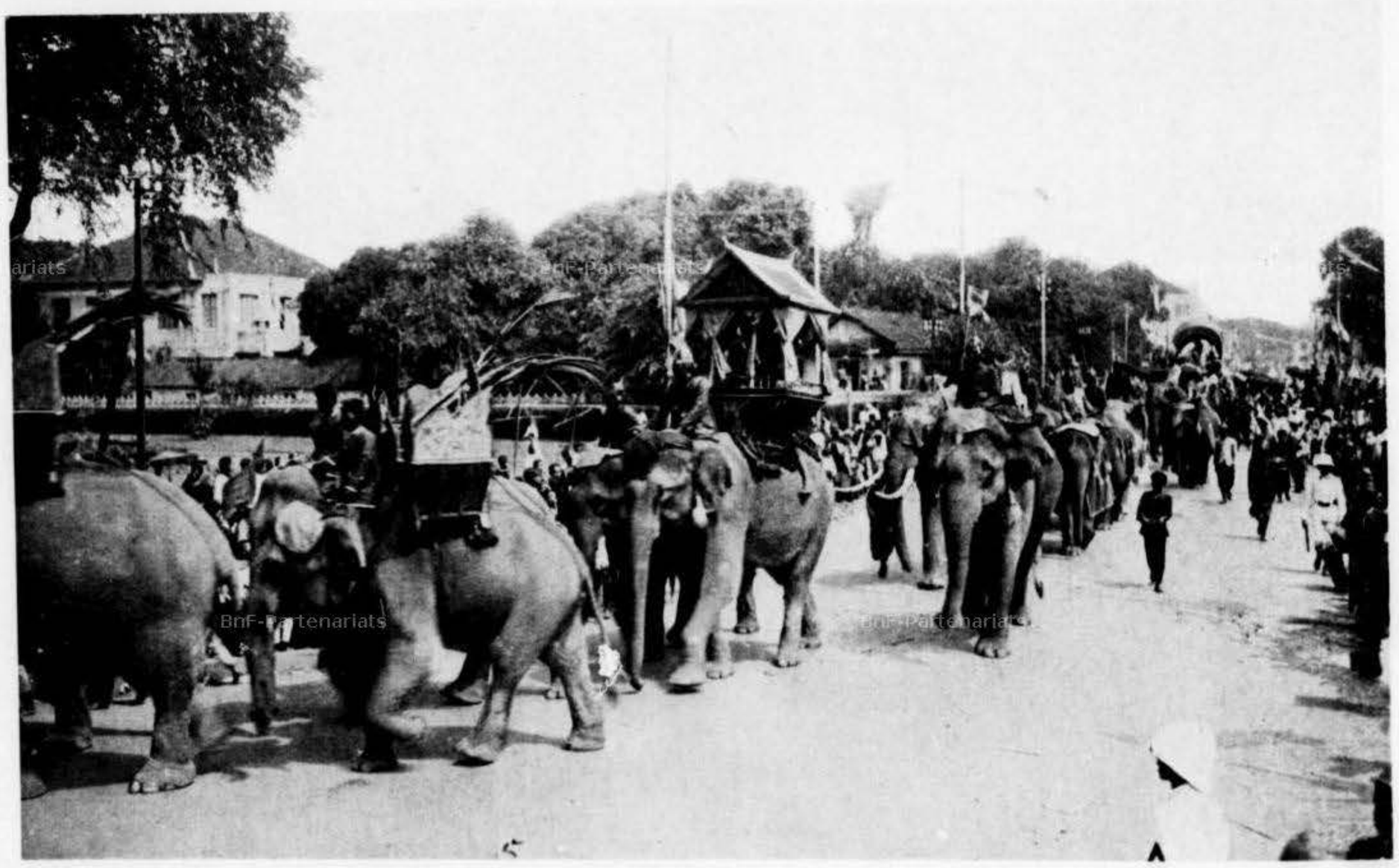


Photo du Protectorat du Cambodge.

Le cortège. — Éléphants royaux.

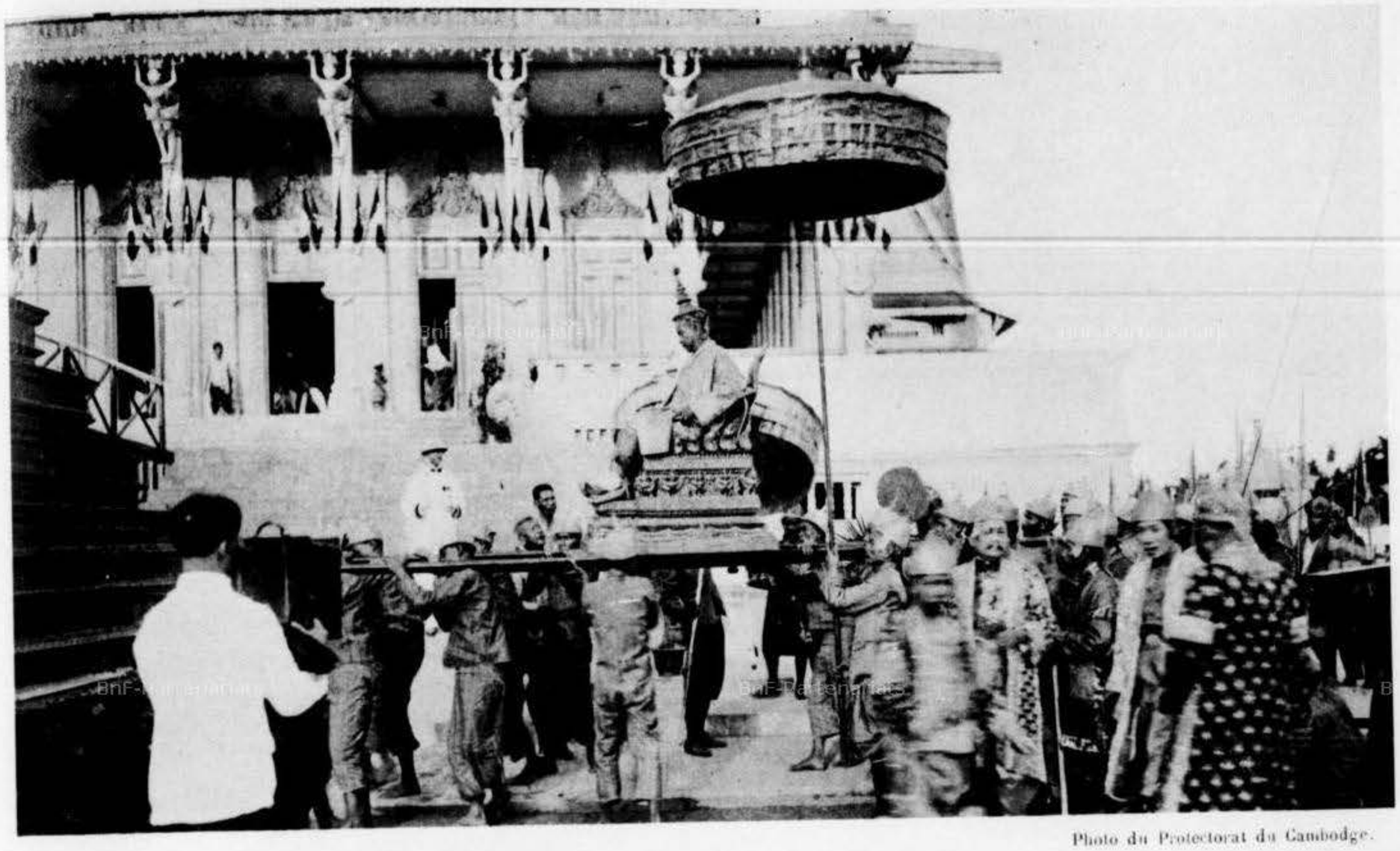


Photo du Protectorat du Cambodge.

Le Roi monte en palanquin pour faire le tour de la ville.

Photo du Protectorat du Cambodge.

Le Roi à cheval, dans sa promenade autour de la ville.

sont toujours faites par les Bonzes et par les Bakous. Par ces derniers la cour du Cambodge, comme celle du Siam, conserve le souvenir matériel du temps où vivaient côte à côte la théocratie brahmanique et la fraternité bouddhique. Elle ne veut pas tenir son pouvoir d'une religion dont le renoncement est le seul but mais de celle qui a fondé parmi les hommes la plus rigoureuse des hiérarchies.... Les moines récitent à mi-voix les interminables stances sacrées : les Brahmanes invoquent les Divinités inférieures, les Dévas des forêts, des montagnes et des eaux, les esprits familiers du royaume, les gardiens de la dynastie, les dieux domestiques du Palais. Ils leur font part du choix dont le roi a été l'objet ; ils appellent leur protection.

« Nous vous invitons à vous réunir dans la salle du Trône, devant la principal chapelle et les chapelles secondaires, pour écouter nos prières et recevoir nos offrandes de fleurs, de parfums et de nourriture précieuse..... ».

Le quatrième jour est celui de la cérémonie majeure.

Dès sept heures du matin, le Roi, vêtu de blanc, comme les récipiendaires prêts pour l'initiation, entre dans la salle du Trône, accompagné du même cortège que les jours précédents. Les Bonzes le reçoivent pendant que les Brahmanes le saluent en soufflant dans leurs conques marines. Il s'avance vers l'image du Bouddha et trois fois s'agenouille devant elle les mains croisées à la hauteur du front. Puis il invite les chefs des Bonzes à réciter les stances de l'aphisek, ou ondoiement royal.

Devant l'entrée de la salle du Trône, un pavillon de brocart or et rouge, exhaussé sur un piédestal à neuf étages, a été édifié pour la cérémonie du Bain royal. D'une grande urne d'argent on a versé l'eau lustrale dans un réservoir qui s'écoulera sur la tête du Roi. La place qu'il occupera est marquée par une plaque d'argent, surmontée d'une plaque d'or pur, isolées toutes deux du sol par une couche de feuilles de lovéa ou figuier sacré.

Les chefs religieux du Cambodge ne sont plus aujourd'hui les seuls consécrateurs de la royauté. A côté d'eux et dans les mêmes formes les représentants de la France confèrent au Roi la véritable investiture. C'est pourquoi, avant de se diriger vers le pavillon du Bain, le Roi qui s'est retiré un moment, s'avance jusque sur le parvis pour recevoir M. Monguillot, Gouverneur général de l'Indochine, et M. le Fol, Résident supérieur au Cambodge. Seize jeunes filles, portant dans la main droite un lotus non épanoui, lui font cortège. Les deux hauts fonctionnaires français, les Chefs religieux et les ministres le conduisent au Pavillon Sacré.

Ayant reçu des mains d'un Brahmane une branche de l'arbre *Chey Pruc*, symbole du pouvoir et du bonheur, le roi invoque avec lui les Devas des six régions. Puis il est dépouillé de sa tunique blanche et l'eau lustrale est successivement versée sur sa tête par le Gouverneur général, le Résident supérieur, les Chefs des Bonzes et des Bakous. L'orchestre cambodgien, sur lequel plane le vent rauque des conques, se fait entendre et le Roi, après qu'on lui a lavé les pieds avec de l'eau de coco et des essences contenues dans des vases d'or et d'argent, redescend les degrés et rentre dans la Salle du Trône pour revêtir le costume d'apparat.

Les femmes ornent ses membres de lourds bijoux d'or et de pierreries, posent sur sa tête le mokhot d'or, coiffure des dévas et des rois : Le voici transformé en idole, prêt à recevoir les hommages de ses nouveaux sujets.

Ayant fait à l'autel qui est à la droite du Trône ses offrandes aux Dieux ; distribué aux bonzes les aumônes d'aliments et mêlé sa voix à l'unisson de leurs litanies, il s'asseoit sur un siège drapé de blanc, le visage tourné vers l'Est. Autour de lui les huit chefs des Bakous sont assis à terre, dans la direction des huit points cardinaux, frappant sur leurs tambourins et soufflant dans leurs conques. L'un d'eux met dans la main droite du Roi une statuette de Civa et

Photo Gouvernement Général.

Les deux premières danseuses royales.

Photo Gouvernement Général.

Lion royal : chaire à prêcher. (Bibliothèque Royale du Cambodge).

Photo Gouvernement Général.

Chaire à prêcher. (Bibliothèque Royale du Cambodge).

dans la gauche une de Vichnou. Puis chacun des Bakous, au fur et à mesure que le Souverain se tourne vers lui, récite la formule dite de « Préservation » qui est censée émaner de toutes les parties du royaume des Khmers. Le Roi y répond en buvant dans un bol d'or une gorgée d'eau lustrale, dont il se baigne ensuite le visage et la main droite. C'est le signe par lequel il s'engage à rester fidèle et juste envers son peuple. L'instant est solennel et il est choisi pour la lecture des titres royaux. Ceux-ci sont gravés sur une feuille d'or pur, qui est remise au Roi, devenu « maître des existences par-dessus toutes les têtes ». Sont aussi déposés à ses pieds les attributs visibles de sa nouvelle puissance : l'Epée sacrée, le Sceau, le Mokhot, couronne royale, et ce chapeau à larges bords qui rappelle les origines de la dynastie, dont le fondateur fut un jardinier. Tous les fonctionnaires du royaume font le geste de restituer au Roi leurs cachets, symbole de leurs fonctions, dont celui-ci leur confirme la possession.

C'est alors que le Gouverneur général de l'Indochine et le Résident supérieur invitent S. M. Monivong à monter sur le Trône :le premier pose la couronne sur sa tête et le second place l'Epée dans sa main droite.

Après que la Cour et les Dignitaires ont salué le Roi pour la troisième et dernière fois et que le Gouverneur général ait répondu aux remerciments qu'il lui a exprimés pour la bienveillante protection accordée par la France au Cambodge, le cortège se reforme pour se diriger vers la Salle du Trône intérieure où les Dames du Palais viennent présenter leurs hommages, par l'intermédiaire de la plus âgée d'entre elles. Celle-ci offre au Roi, comme servantes, les princesses et les femmes de tous rangs.

Un peu plus tard a lieu dans la même Salle, la curieuse cérémonie du « Bang-Vil-Popil ». Les princes, les ministres, les fonctionnaires de la Cour forment un cercle autour du Roi et, se passant de main en main, en commençant par la gauche, un disque surmonté de bougies allumées, accomplissent ainsi dix-neuf tours, en ayant soin que la fumée soit rabattue vers le centre. Le Roi figure ici le mont Merou autour duquel tournent les sept planètes.

Le soir, la grande Salle d'honneur au Palais s'ouvre aux invités européens et cambodgiens, pour le spectacle des Danses Royales. Le Roi a voulu inaugurer, pour son couronnement, un nouveau corps de ballet, pour lequel les costumes traditionnels ont été confectionnés dans les matières les plus belles. Seules demeurent, des danseuses du précédent règne, les deux premières ballerines, souveraines de grâce et de science. Leurs jambes souples et lentes tracent sur le sol un poème aux étroites mesures ; elles dansent, et les figures de pierre qui veillent aux temples d'Angkor sont ici venues s'animer.

L'expression de leur danse n'est pas dans le corps qui, massif, en compose le paysage immobile et coloré ; elle n'est pas dans le visage qui en est le hautain spectateur. Mais les bras en sculptent le dessin et comparses infatigables, les pieds, que nul ne regarde, ont le rôle le plus éloquent. Leur grâce changeante déroule l'action. Comme des méduses adhérant à l'eau qui les balance, ils se collent au marbre froid pour en refleurir en pétales vivants. Que les yeux se fixent sur eux seuls et leur jeu multiple et savant exprimera la valeur de la danse tout entière, la plénitude des membres et les courbes de leurs mouvements. A les voir agir comme deux êtres indépendants de la vie dont ils sont l'appui, délier les doigts, cambrer la plante en arc délicat ou ramper comme des serpents jumeaux et toujours mettre dans leur allure la somme de la cadence, ces membres frêles qui n'ont de gloire que dans la nudité, décèlent leur secrète, leur intelligente perfection..... Toute la danse se concentre en eux, comme le ballet se résume dans l'onduleuse et juvénile majesté de la première danseuse.

La matinée du cinquième jour est consacrée à la procession royale autour de la capitale : celle-ci représente l'ensemble du royaume, dont le souverain

Photo du Protectorat du Cambodge.

Le Roi prend le bain rituel entouré des Autorités Françaises et Cambodgiennes.

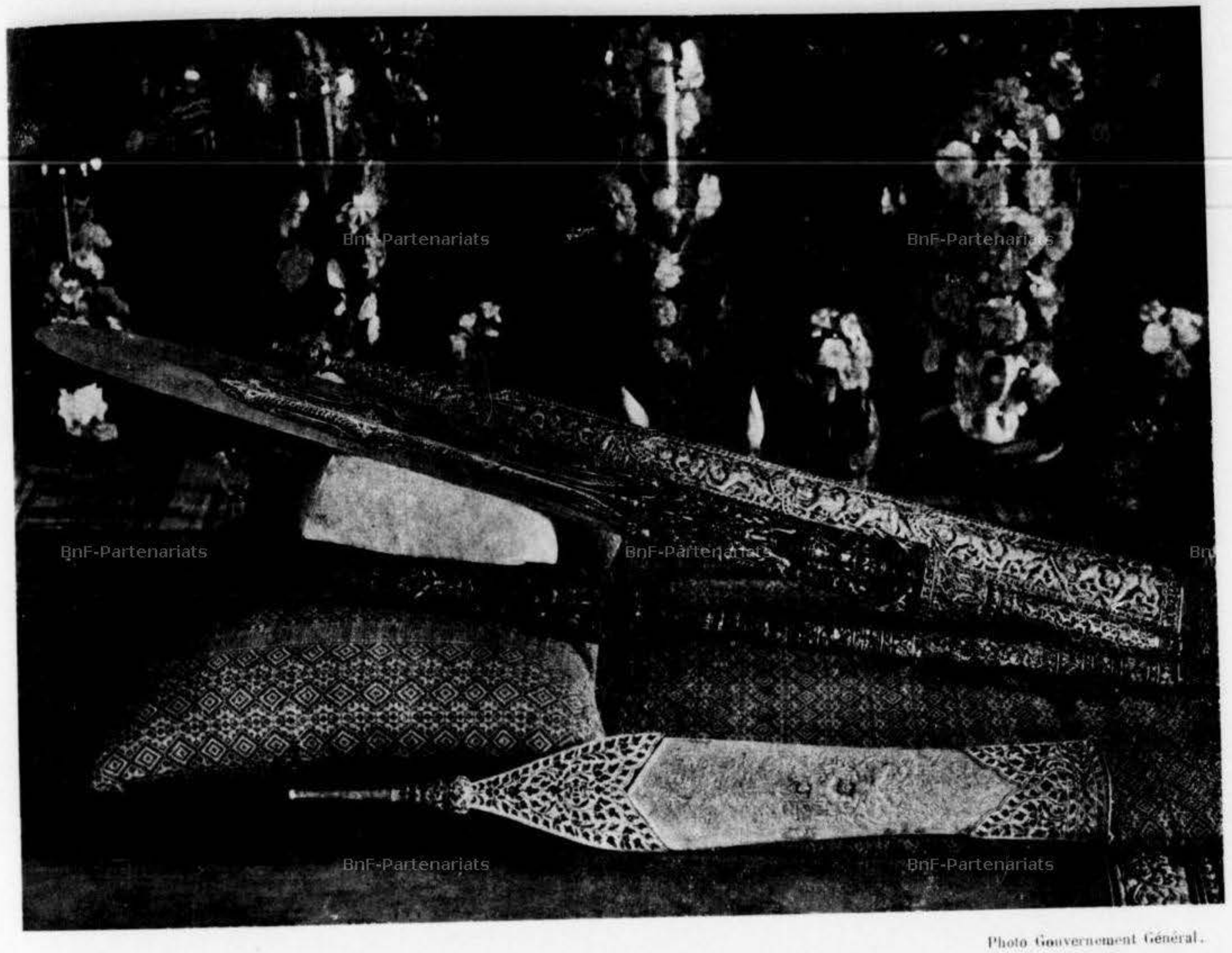


Photo Gouvernement Général.

Les attributs royaux : l'épée et la lance sacrées.

prend possession. Sur tout le parcours qu'il suivra, le peuple, patient, s'est amassé et la bigarrure des écharpes et des sampôt châtoie dans le soleil. Il n'est pas besoin de service d'ordre ni de rigide haie de soldats : un roi bonhomme va se promener au milieu de ses sujets, souriant à tous et distribuant quelques dons symboliques. Seul, un long cordon blanc, porté de chaque côté du cortège par des gardes, l'isole de la foule et a surtout pour emploi d'éloigner les divinités mauvaises qui voudraient troubler l'ordre et le recueillement.

A sept heures, S. M. Monivong, vêtu du costume d'apparat à fond violet, — couleur du mardi — sort de la Salle du Trône et monte en palanquin. Devant lui s'avancent, par groupes de trente, les porteurs de parasols, de bannières, d'éventails, de boucliers et de faisceaux ; les sonneurs de trompes et les orchestres -cuivres des miliciens, lent défilé des musiques malaises, cambodgiennes et Siamoises, joueurs de fifres, de gongs et de tambourins, Bakous avec leurs conques marines ; — les porteurs de queues de paon et d'enseignes du Dragon, les tam-tam et les hantbois chinois ; les tirailleurs, les mandarins à cheval, les fonctionnaires à pied ; les Délégués provinciaux ; les dignitaires, les membres des anciennes familles royales, les ministres sur des palanquins bas. Derrière le Roi viennent le cheval, l'éléphant et le char, qui lui serviront successivement au cours de sa promenade ; un chambellan qui, dans une coupe d'or, tend au roi des fleurs d'or et d'argent pour être jetées à la foule ; puis encore des porteurs de parasols, d'aigles et d'attributs royaux ; les princes à cheval ; les pages porteurs d'insignes ; les licteurs avec des lances ; les gardes portant les armes royales ; enfin la suite majestueuse de vingt et un éléphants, lourdement caparaçonnés, parmi lesquels trois éléphants blancs et l'éléphant sacré qui « sert de monture au Bouddha ». Ayant passé le pont des Nagas, le roi

rencontre le Résident supérieur et le Chef des Bakous, qui l'attendent sur une tribune, avec les invités européens et indigènes. Il met pied à terre et après qu'on l'ait coiffé de la couronne à cinq pointes, il monte sur le char attelé de six chevaux pour continuer sa marche. Après un nouvel arrêt à une nouvelle tribune où les mêmes personnages l'attendent et l'accueillent avec le même cérémonial, il arbore, pour monter à cheval, le chapeau conique aux larges bords et poursuit ainsi jusqu'à la Résidence supérieure où le reçoivent le Gouverneur général, M. le Fol et les hauts fonctionnaires français. Là, après un dernier changement de coiffure, il prend place sur son éléphant harnaché de cuir rouge, rutilant des fourreaux d'or qui enserrent ses énormes défenses, et la procession entre au Palais. Le chef des Bakeus, à côté de M. le Fol, offre de l'eau lustrale, le roi s'en baigne la face et en verse quelques gouttes sur le sol, en l'honneur de la Déesse de la terre. Puis, s'étant prosterné au pied de l'autel placé dans la salle du trône, il rentre dans ses appartements.

Durant sa marche, triomphale, le roi a gardé l'épaule droite tournée vers le centre de la ville; il a fait une halte et changé de véhicule ou de monture à chaque point cardinal.

Le sixième jour, l'éclat des cérémonies s'est apaisé; le palais est redevenu silencieux. En petit appareil, le roi, au coucher du soleil, se rend dans la salle du Trône pour y présider au rite final des cérémonies: l'extinction de la Flamme symbolique, qui présage pour son règne un heureux accomplissement. Dans la pénombre se détache le groupe immobile des Bonzes, en relief d'or sur l'écrin soyeux du ciel encadré par les hautes fenêtres. Autour d'eux semble flotter le chant que leurs bouches profèrent sans un

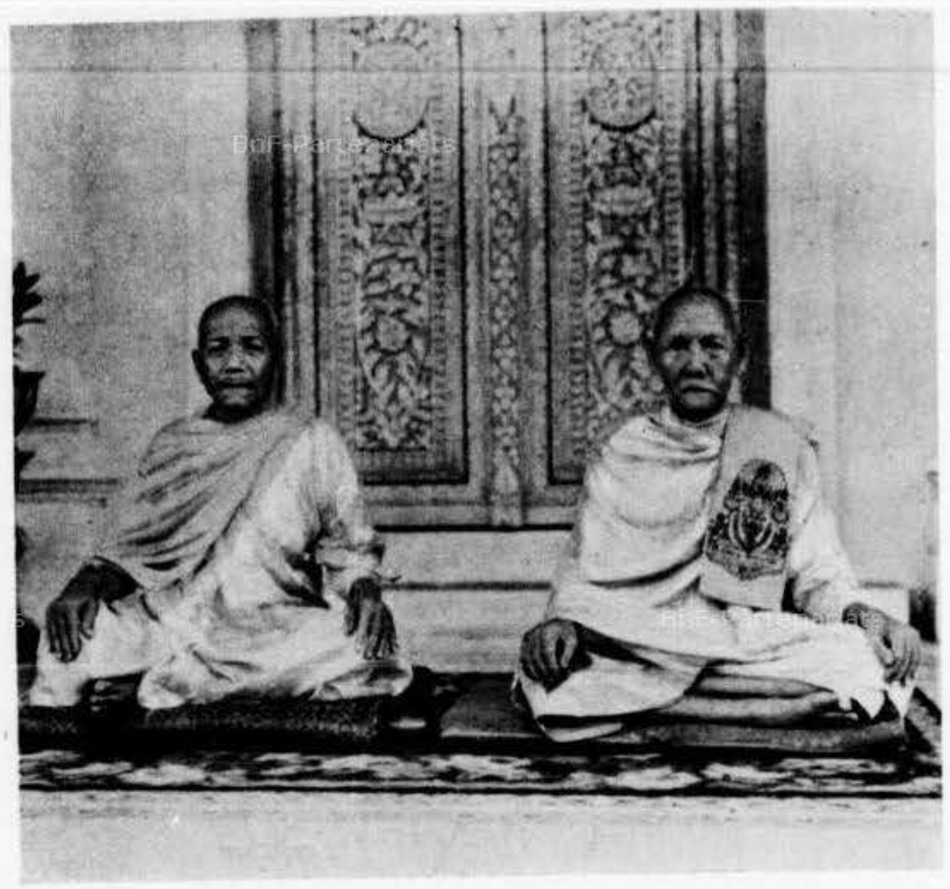


Photo Gouvernement Général.

Les deux chefs de Secte Bouddhistes.

mouvement apparent; à chaque pause, la mélopée s'abaisse et tombe dans le silence, puis reprend sans transition la même gravité soutenue. Pendant qu'ils psalmodient, le roi se lève et va éteindre, avec une feuille de figuier, le cierge qui brûle dans une niche au milieu de la salle.

Le Chef des Bonzes asperge son visage et ses mains avec de l'eau lustrale; une dernière fois se brise contre les murs le son aigu des conques et le souverain, redevenu familier, se hâte de disparaître, comme fuyant son propre faste.....

Fils aîné de Sisovath, S. M. le roi Monivong est âgé de 53 ans. Il a fait en France ses études militaires et a servi dans notre armée dans laquelle et porte toujours avec fierté le grade de chef de Bataillon. Il parle notre langue ; il aime et il admire tout ce qui est Français. Mais, s'il se montre disposé à gouverner avec un esprit moderne; à suivre l'impulsion de la collaboration française avec l'entière et affectueuse confiance qu'a su lui inspirer M. le Fol, son cœur reste profondément attaché à l'héritage de sa race. Il veut que la cour du Cambodge soit fidèle à son passé

et en conserve le reflet. Il veut restaurer lui-même, à l'usage du peuple, les anciens poèmes religieux, les traditionnels récits, les danses rituelles. D'allures familières, plein d'activité et de bonhomie, il est heureux du progrès que nous lui apportons, mais il a su montrer, au cours des longues cérémonies de son couronnement, qu'il peut encore porter avec aisance les rigides parures de ses aïeux.

ALFRED MEYNARD

BnF-Partenariats

Photo du Protectorat du Cambodge.

Illuminations de la nouvelle salle de danses.

N. B. — Les vignettes intercalées dans le texte reproduisent quelques-unes des lettres d'un alphabet cambodgien dessiné et colorié par un élève indigène de Mlle S. Karpelès, conservatrice de la Bibliothèque royale et Directrice de l'Ecole de Pâli à Phnom-Penh. Chaque lettre de cet alphabet est illustrée par un personnage du Ramayâna.

L'Orchestre Siamois

LES instruments de musique à corde, à vent ou à percussion en usage chez les Siamois sont pour la plupart originaires de l'Inde ancienne. Il en est de même des instruments de musique cambodgiens, mons, birmans, javanais, malais, ce qui explique pourquoi ces instruments se ressemblent dans tous ces pays, ainsi qu'il est facile de la constater aujourd'hui.

Les instruments de musique primitifs étaient dans l'Inde divisés en 4 groupes, dont voici les noms sanskrits, d'après le traité *Sangitaratnakara* :

1) *Tata* .. .. .. Instruments à corde ;
2) *Susira* .. .. .. Instruments à vent ;
3) *Avanaddha* . Instruments recouverts d'une peau ;
4) *Ghana* .. .. .. Instruments en métal frappés l'un contre l'autre.

Le *Sangitaratnakara* dit à propos de ces quatre groupes d'instruments : « Les instruments du groupe *tata* ou instruments à corde et ceux du groupe *susira* ou instrument à vent servent à jouer la mélodie ; ceux du groupe *avanaddha* ou à percussion servent à accompagner, et ceux du groupe *ghana* servent à marquer la cadence ».

Chaque groupe comporte une très grande variété d'instruments. Par exemple, parmi ceux qui sont à corde, la guitare (*vina*) monocorde représente le stade primitif ; dans la suite l'adjonction d'une ou de plusieurs cordes donna les guitares à 3, à 7, à 9, à 21 cordes, qui portent toutes des noms différents. Toutes ces variétés de guitare servent à jouer la mélodie qui accompagne la voix, le chanteur s'accompagnant lui-même (comme la Gandharva qui se moque du roi des Garudas, dans l'histoire de Kaki).

Il est probable que le poids de la guitare augmenta progressivement en raison de l'augmentation du nombre des cordes : il devint dans certains cas impossible de la tenir, et il fallut pour en jouer, ou bien la poser couchée par terre (d'où l'origine des instruments du genre *chakhé* ou « crocodile ») ou bien la tenir debout comme la contrebasse. Mais ces divers instruments dérivent tous de la guitare primitive, et sont groupés par le Sangitaratnakara dans la catégorie « tata » que les Siamois appellent « khruang dit sî » ou instruments à corde pincée ou râclée.

Les instruments du groupe *susira*, ou instruments à vent, sont aussi très nombreux et comprennent la flûte, le hautbois, l'orgue en bambou, la trompette, la conque et tous les tubes ou cornes dans lesquels on souffle.

Les instruments du groupe *avanaddha* comprennent les diverses variétés de tambours : ceux qui n'ont de peau que d'un seul côté comme ceux que les Siamois nomment « thap (ou thôn), rammanâ, klông yao » ; ceux qui sont recouverts des deux côtés de peaux tendues par des liens, comme le « bando », le « thôn (ou taphon) », le « poeng mang », le « klông chana », les tam-tams malais et javanais ; et enfin ceux qui sont recouverts des deux côtés de peaux clouées, comme les tam-tams des théâtres de « khôn » et de « lakhon ».

Les instruments du groupe *ghana* procèdent du battement des mains pour marquer la cadence, et ceux qui sont faits en métal sont très variés : il y a les petites cymbales, les cymbales, les grelots, clochettes, cloches, gongs. D'autres faits en bois, tels que les cliquettes, sont aussi à ranger dans le groupe *ghana*, parce qu'ils sont comme les autres destinés à marquer le rythme. Il semble que plusieurs instruments pouvant jouer une mélodie résultent d'une modification de ceux qui servent à marquer la mesure. Par exemple le « khong vong » ou jeu de timbres semble provenir d'une évolution du gong : on dédoubla d'abord le gong ordinaire et on obtint le « khong khû » ou paire de timbres (qui figure dans l'orchestre du

théâtre Nôrâ), puis on eut le gong ou timbre triple (qui figure dans le *rabèng olaphô*), puis on ajouta d'autres gongs donnant sept notes différentes pour aboutir finalement au jeu de seize timbres qui est réellement un instrument pouvant jouer une mélodie. Le « ranât » ou xylophone a dû subir une évolution analogue en partant des cliquettes. Tous ces instruments existaient dans l'Inde à l'époque ancienne.

La composition des diverses orchestres et leur emploi dans telle ou telle fête est d'origine indienne. La tradition en fut apportée par les Indiens en Indochine à l'époque de l'hégémonie khmère. Quand les Thais succédèrent aux Khmèrs, ils apportèrent diverses modifications qui aboutirent à l'état de choses actuel.

Les instruments de musique siamois d'origine indienne peuvent, au point de vue de leur emploi dans l'orchestre, être divisés en deux groupes :

Le groupe « *dontri* », ou réunion des instruments à corde, qui est devenu l'orchestre « *mahori* » ;

Le groupe « *turiya* », ou réunion des instruments à vent et à percussion, qui est devenu l'orchestre « *piphat* ».

Ces deux groupes ont des utilisations différentes. Les instruments du *dontri* ont un son doux et servent ordinairement à accompagner le chant dans les intérieurs. Les instruments du *turiya* ont un son éclatant et servent ordinairement à accompagner les danses en plein air.

Telle est l'origine des orchestres *mahori* et *piphat*.

L'ORCHESTRE MAHORI (1)

Originellement, les instruments à corde étaient employés au Siam de deux façons, nommées respectivement « *banléng phin* » et « *khap mai* ». Le « banléng phin » comportait uniquement la guitare *phin* (1), le chanteur s'accompagnant lui-même sur cet instrument : celui-ci n'est plus en usage aujourd'hui que chez les sauvages. Les citadins et les villageois l'ont remplacé par le *so*, ou ravanastron, qui n'est du reste guère employé que par les gens de bas étage, et notamment par les mendiants. Le « *khap mai* » comprenait trois musiciens : un chanteur, un joueur de violon à 3 cordes (4) accompagnant le chant, et un joueur de tambour *bando* (7) servant à marquer le rythme. Ce genre de musique n'est plus pratiqué aujourd'hui que dans certaines cérémonies royales, telles que la cérémonie du « *mahâsvetachat* » ou parasol blanc. Le « *banléng phin* » et le « *khap mai* » étaient tous deux exécutés exclusivement par des hommes.

La composition de l'orchestre « *mahori* » doit être une invention des anciens Khmèrs, que les Thais adoptèrent en la modifiant. C'était à l'origine un orchestre d'hommes, mais quand cette musique se répandit et devint populaire, les dignitaires qui possédaient une large clientèle firent pratiquer le *mahori* par des femmes, et cet orchestre devint un orchestre de femmes dès l'époque d'Ayuthya. Il comprenait primitivement quatre musiciennes : une chanteuse frappant en même temps les cliquettes *krap phuang* pour marquer la cadence, une joueuse de mandoline *krachappi* (2), une joueuse de violon, exécutant la mélodie, et une joueuse de *thap* ou tambour à une face (9) servant à accompagner et à marquer la cadence. On voit que la composition de cet orchestre consiste simplement dans la fusion du « *banléng phin* » et du « *khap mai* », la mandoline *krachappi* remplaçant la guitare *phin*, et le tambour *thap* remplaçant le tambour *bando*, avec adjonction des cliquettes *krap phuang* pour renforcer l'indication du rythme.

Il semble bien que dès sa création l'orchestre *mahori* de femmes ait joui d'une grande vogue. Les instruments qui, dès l'époque d'Ayuthya furent ajoutés à cet orchestre primitif sont (d'après ce qu'on peut inférer de l'examen des images datant de cette période) : le tambourin *rammanâ* (10) destiné à renforcer le tambour *thap*, et la flûte *khlui* (11) destinée à jouer la mélodie, ce qui forma un orchestre de six musiciennes.

Après la fondation de Bangkok, divers autres instruments vinrent s'y ajouter, provenant pour la plupart de l'orchestre *piphat*, mais de dimensions réduites parce qu'ils étaient destinés à être tenus par des femmes. On dit que sous le règne du roi Rama I, on ajouta le xylophone *ranat mai* et le carillon *ranat kèo*, ce qui forma un orchestre de huit musiciennes. Sous le roi Rama II, on remplaça le *ranât kèo* par le jeu de timbres dit *khong vong* (20) et on ajouta la

(1) Les numéros entre parenthèse se rapportent à la liste des instruments de musique siamois donnée à la fin de cette étude.

guitare *chakhé* (3), ce qui donna un orchestre de neuf musiciennes. Sous le roi Rama III, lors de l'introduction dans l'orchestre *piphat* du xylophone *ranât thum* (23) et du petit jeu de timbre (24), on les introduisit aussi dans l'orchestre *mahori*, en même temps que les petites cymbales *chhing* (25) qui remplacèrent les cliquettes *krap phuang*, afin que les instruments marquant le rythme fussent plus sonores et mieux en rapport avec un orchestre nombreux ; on ajouta enfin les cymbales *chhap* (28), et il y eut donc en tout douze musiciennes. Sous le règne du roi Mongkut ou Rama IV, lors de l'introduction dans l'orchestre *piphat* des carillons *ranât thong* (29) et *ranât lek* (30), on les adjoignit aussi au *mahori*, qui comprit alors quatorze personnes, c'est-à-dire presque autant que le *piphat*. Les seules différences entre ces deux orchestres étaient que le *mahori* comprenait des instruments à corde et ne comportait pas de tambour, et surtout que le *mahori* était un orchestre de femmes tandis que le *piphat* était un orchestre d'hommes.

Sous le règne du roi Mongkut, les modifications apportées à la réglementation des danses eurent leur répercussion sur l'orchestre *mahori*. A l'époque d'Ayuthya, les femmes n'étaient pas autorisées à étudier les danses du *lakhon* en dehors du service royal. Aussi les dignitaires possédant une nombreuse clientèle employaient-ils les femmes à l'étude du *mahori*, tandis que les hommes s'adonnaient à l'étude du *lakhon* d'hommes et du *piphat*. Le roi Mongkut rapporta ce règlement et autorisa toutes les femmes à s'exercer dans l'art du *lakhon*. Le résultat fut que les femmes qui avaient auparavant coutume d'apprendre le *mahori* se mirent à apprendre le *lakhon*, parce que le *lakhon* de femmes était très en vogue : on ne trouva donc plus autant de femmes qu'autrefois pour étudier le *mahori*. Quand le *mahori* de femmes fut tombé en décadence, des hommes habitués à jouer des instruments à corde à la mode chinoise, eurent l'idée de prendre les ravanastrons *so duang* et *so u* (5 et 6), la guitare *chakhé* et le hautbois *pi o*, et de les adjoindre à l'orchestre javanais nommé « *klong khèk* » (v. infra). Plus tard, on remplaça le tam-tam javanais *klong khèk* et le hautbois *pi o* par le tambourin *rammanâ* et la flûte *khlui*, et l'on donna à ce nouvel orchestre le nom de « *mahori khruang sai* » ou mahori à cordes. Quelques orchestres ajoutèrent le xylophone et le gong, et il y eut ainsi un *mahori* d'hommes remplaçant le mahori de femmes. Actuellement, il y a moins de femmes que d'hommes pratiquant le *mahori*.

L'ORCHESTRE PIPHAT

L'orchestre *piphat* primitif, dont les Siamois ont reçu le modèle de l'Inde, comprenait cinq instruments :

susira ou hautbois jouant la mélodie ;
atata ou tambour à une face ;
vitata ou tambour à deux peaux liées par des cordes ;
atavitata ou tambour à deux peaux clouées ;
ghana ou gong marquant la cadence.

La réunion de ces cinq instruments s'appelait *pancaturiyanga*.

Le piphat à cinq instruments, que les Siamois emploient depuis l'antiquité, dérive du *pancaturiyanga*, mais on en distinguait deux types distincts : un dit « léger » servant à accompagner les représentations du *lakhon* (encore employé aujourd'hui dans les provinces siamoises du sud pour le théâtre du Nôrâ), et un autre dit « lourd » servant à accompagner le *khôn* ou théâtre d'hommes masqués. Chacun de ces deux orchestres comprend également cinq exécutants, mais ils diffèrent l'un de l'autre en ceci :

Le *piphat* « léger » comprend un hautbois jouant la mélodie, deux tambours à une face et un tam-tam pour l'accompagnement, et un gong double pour marquer la mesure : il correspond donc exactement à l'orchestre primitif, avec cette différence que l'un des *thap* ou tambours à une face remplace le tambour *thôn*.

Le *piphat* « lourd » comprend un hautbois, un xylophone et un jeu de timbres jouant la mélodie, un tam-tam et un tambour *thôn* servant à la fois à accompagner et à donner la mesure. Si l'on joue un air ne comportant pas de tambour thôn, le joueur de tambour bat des petites cymbales *chhing* pour marquer le rythme.

La différence entre le *piphat* léger et le *piphat* lourd, provient de ce que le *lakhon* ancien comprenait des chants et des dialogues alternant avec les parties d'orchestre, qui ne jouait jamais bien longtemps,

tandis que, dans le *khôn*, l'orchestre exécute de longs morceaux nécessitant des instruments capables de jouer une mélodie. Mais, depuis la création du « *lakhon nai* » ou lakhon royal, le théâtre du *lakhon* emploie le *piphat* « lourd » du *khôn*, et c'est cet orchestre qui est maintenant communément employé.

L'évolution et l'accroissement du *piphat* siamois a dû se faire progressivement de la manière suivante :

A l'époque d'Ayuthya, le *piphat* lourd comprenait un hautbois, un xylophone, un jeu de timbres, de petites cymbales et un tambour *thôn*, un tam-tam, soit en tout cinq exécutants. Le hautbois était petit comme celui qui est nommé aujourd'hui *pi nôk;* le tam-tam était également de petites dimensions, comme celui que apparaît dans les séances d'ombres.

La première modification consista à augmenter les dimensions du hautbois et du tam-tam pour les mettre mieux en rapport avec les autres instruments du *piphat*, destiné à accompagner en lieu clos les représentations du *khôn* et du *lakhon nai :* ce nouveau hautbois reçut le nom de *pi nai*. Quant au hautbois et au tam-tam de petites dimensions, on continua à les employer dans l'orchestre de plein air, par exemple pour les séances d'ombres. Telle est l'origine de ces deux sortes de hautbois, mais on ignore si cette transformation date de l'époque d'Ayuthya ou est postérieure à la fondation de Bangkok.

Sa Majesté le roi Rama II était grand amateur de *lakhon* et de *séphâ* (roman chanté). On dit qu'avant lui le chant du *séphâ* ne comportait pas d'accompagnement d'orchestre, et que c'est ce roi qui eut le premier l'idée d'employer le *piphat* du genre *mahori* pour accompagner le séphâ. C'est sûrement à cette occasion que le tambour à deux faces nomme *poeng mang sông nâ* (27) fut introduit dans le *piphat* parce que le son doux de cet instrument était mieux approprié que celui du tambour *thôn* ou *taphôn* pour accompagner le chant. Cette innovation due au roi Rama II laisse supposer qu'il modifia aussi le *piphat* pour le rendre plus apte à accompagner le *lakhon :* dans ce cas, c'est à lui que serait due aussi l'invention du hautbois *pi nai* et du grand tam-tam. Mais sous son règne le *piphat* ne comprenait toujours que cinq instruments.

On a vu plus haut que le *piphat* était un orchestre destiné à accompagner les représentations théâtrales : ombres, *khôn*, *lakhon*, etc., ou pour faire de la musique bruyante. Lorsque le roi Rama II eut adapté le *piphat* aux chants du *séphâ*, il devint un orchestre mélodieux se suffisant à lui-même. Aussi lorsque le *séphâ* avec accompagnement de *piphat* fut devenu très populaire, au règne de Rama III, on doubla chaque instrument par un autre faisant la paire avec lui. On ajouta :

1) le hautbois *pi nok*, pour doubler le *pi nai;*
2) le *ranât thum*, pour doubler le *ranât èk ;*
3) le petit jeu de timbres, pour doubler le grand;
4) le tambour *poeng mang sông nâ*, pour doubler le *thôn;*
5) les cymbales *chhâp;* pour doubler les petites cymbales (ces cymbales étant jouées par le joueur de tam-tam);
6) un deuxième tam-tam.

L'ancien *piphat* de cinq exécutants devint donc un *piphat* de dix, nommé « *piphat khruang khu* », *piphat* d'instruments doubles; l'ancien s'appelait *piphat* à cinq instruments.

Sous le règne du roi Mongkut, on inventa le carillon *ranât thong* comme double du xylophone *renât èk*, le carillon *ranât lek* comme double du xylophone *ranât thum*, et on les ajouta au *piphat*, ce qui forma un orchestre de douze exécutants, nommé le grand *piphat*, en usage aujourd'hui.

LE KLONG KHEK

Dans l'orchestre siamois contemporain, il y a deux instruments d'origine étrangère, l'un nommé « klông malayû » ou tam-tam malais, et l'autre « klông khêk », probablement d'origine javanaise. Ces deux instruments se ressemblent beaucoup et ne diffèrent guère que par la composition de l'orchestre dans lequel ils entrent.

Le tam-tam malais (34) se joue avec quatre tam-tams, un hautbois et un gong dit « không môngo » (33) soit six exécutants.

Le tam-tam javanais (32) se joue avec deux tam-tams, un hautbois et un *khong mông*, soit quatre exécutants.

La différence entre le tam-tam malais et le tam-tam javanais est que le premier est tendu avec des lanières de cuir, est plus long et est frappé d'un

côté avec une baguette de bois et de l'autre avec la main, tandis que le second est tendu avec des rotins et est frappé de la main des deux côtés.

L'emploi au Siam de ces deux instruments différents s'explique ainsi :

Ils durent être introduits au Siam à deux époques différentes. Le tam-tam malais dut être employé tout d'abord dans les défilés militaires comprenant des processions, telles que celle des éléphants royaux, et les funérailles des rois et des princes. Finalement, il fut employé exclusivement dans les fêtes funéraires. Le tam-tam javanais lors de son introduction au Siam devait servir à accompagner des danses, telles que la danse de l'épée et du bâton, dérivant de la danse du kriss ; mais il servait aussi dans les processions, celle de la tonsure, les défilés d'éléphants et de barques, en supprimant le gong.

On peut supposer qu'à l'origine le tam-tam malais était employé dans ces processions-là, mais qu'ensuite, quand le dit tam-tam ont été couramment employé dans les funérailles, il tomba en défaveur et fut remplacé dans les défilés par le tam-tam javanais avec suppression du gong.

L'introduction du tam-tam javanais dans le *piphat* siamois doit dater de l'adaptation à la scène siamoise de l'histoire javanaise d'Inao (Radon Panji), à l'époque d'Ayuthya, et dut être employé d'abord pour les scènes de danses javanaises, telles que la danse du kriss. Ensuite, quand le *piphat* joua des airs d'origine javanaise, tels que le « *phléng bao lut* » et le « *sraburang* », on employa le tam-tam javanais dans le *piphat* comme substitut du tambour *thôn*. Enfin, même pour les airs empruntés au *mahori* tels que le *Phra Thong*, on employa le tam-tam javanais comme substitut du tambour *thap* et du tambourin *rammanâ*, et ce tam-tam javanais finit ainsi par faire partie de l'orchestre *piphat*.

S. A. R. le prince DAMRONG RAJANUBHAB

Liste des instruments de musique Siamois

I. — ORCHESTRE MAHORI

Instruments à corde servant à accompagner la voix :

(1) phin (sanskrit *vina*) ou nammtao (gourde) .. — Guitare.
(2) krachappi .. .. — Mandoline.
(3) chakhé (crocodile) .. . — Guitare.
(4) sô sâm sây .. .. — Violon à 3 cordes.
(5) sô duang .. (d'origine chinoise) — Ravanastron.
(6) sô u .. .. (d'origine chinoise) — Ravanastron.

Instruments servant à marquer la cadence :

(7) bando (sanskrit *paṭaha*) — Petit tambour en forme de sablier.
(8) krap phuang .. .. .. — Cliquettes.
(9) thâp ou thôn .. .. .. — Tambour à une face.
(10) rammanâ .. .. — Tambourin.

Instruments à vent jouant la mélodie :

(11) khlui yai .. .. — Grande flûte.
(12) khlui lek .. .. — Petite flûte.

Instruments de l'orchestre *piphat* introduits dans l'orchestre *mahori* :

ranât êk .. .. — Xylophone.
ranât thum .. .. — Xylophone.
ranât thông .. .. — Carillon.
ranât lek .. .. — Carillon.
khong vong yai .. .. .. — Grand jeu de timbres.
khong vong lek .. .. .. — Petit jeu de timbres.
chhing .. .. — Petites cymbales.
chhâp .. .. — Cymbales.

II. — ORCHESTRE PIPHAT

Piphat « léger » à 5 instruments pour accompagner le théâtre « Nôrâ » :

(13) pi nôk .. .. — Hautbois.
(14) thap .. .. — Tambours à une face.
(15) thap .. .. — Tambours à une face.
(16) klông .. .. — Tam-tam.
(17) khong khû .. .. — Timbre double.

Piphat « lourd » à 5 instruments pour accompagner le théâtre d'ombres et les danses dites « *khôn* » et « *lakhon* ».

(18) pi nai .. .. — Hautbois.
(19) ranât êk .. .. — Xylophone.
(20) khong vong yai .. .. — Grand jeu de timbres.
(21) thôn ou taphôn .. .. — Tambour à deux faces.
(22) klông .. .. — Tam-tam.

Instruments faisant la paire avec les 5 instruments précédents :

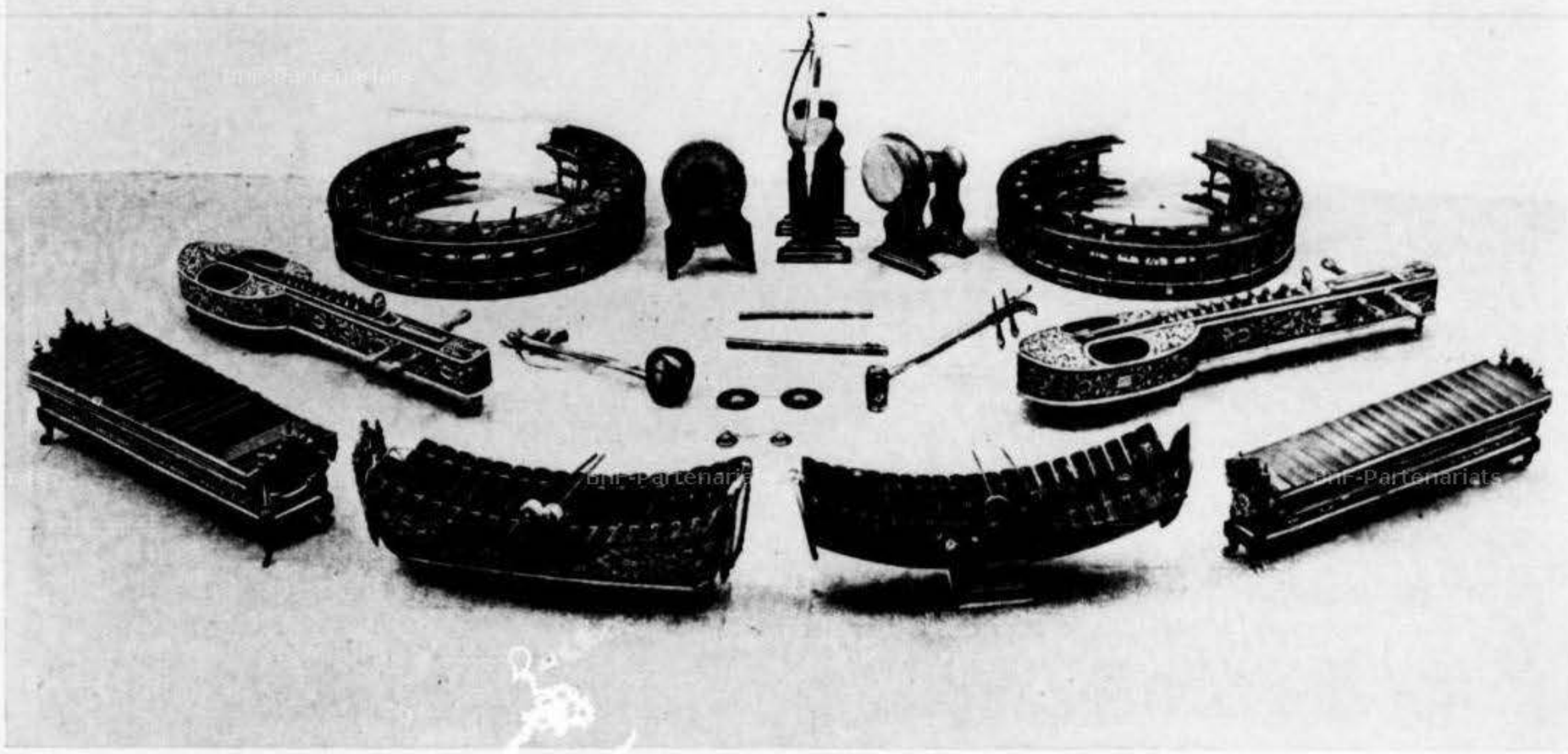
pi nôk .. .. — Hautbois.
(23) ranât thum .. .. — Xylophone.
(24) khong vong lek .. .. — Petit jeu de timbres.
(25) chhing (sanskrit *kamsatala*) .. .. — Petites cymbales.
(26) klông .. .. — Tam-tam.
(27) poeng mang sông nâ — Tambour à 2 faces.
(28) chhâp .. .. — Cymbales.

Le « grand piphat » comprend ces divers instruments, plus :

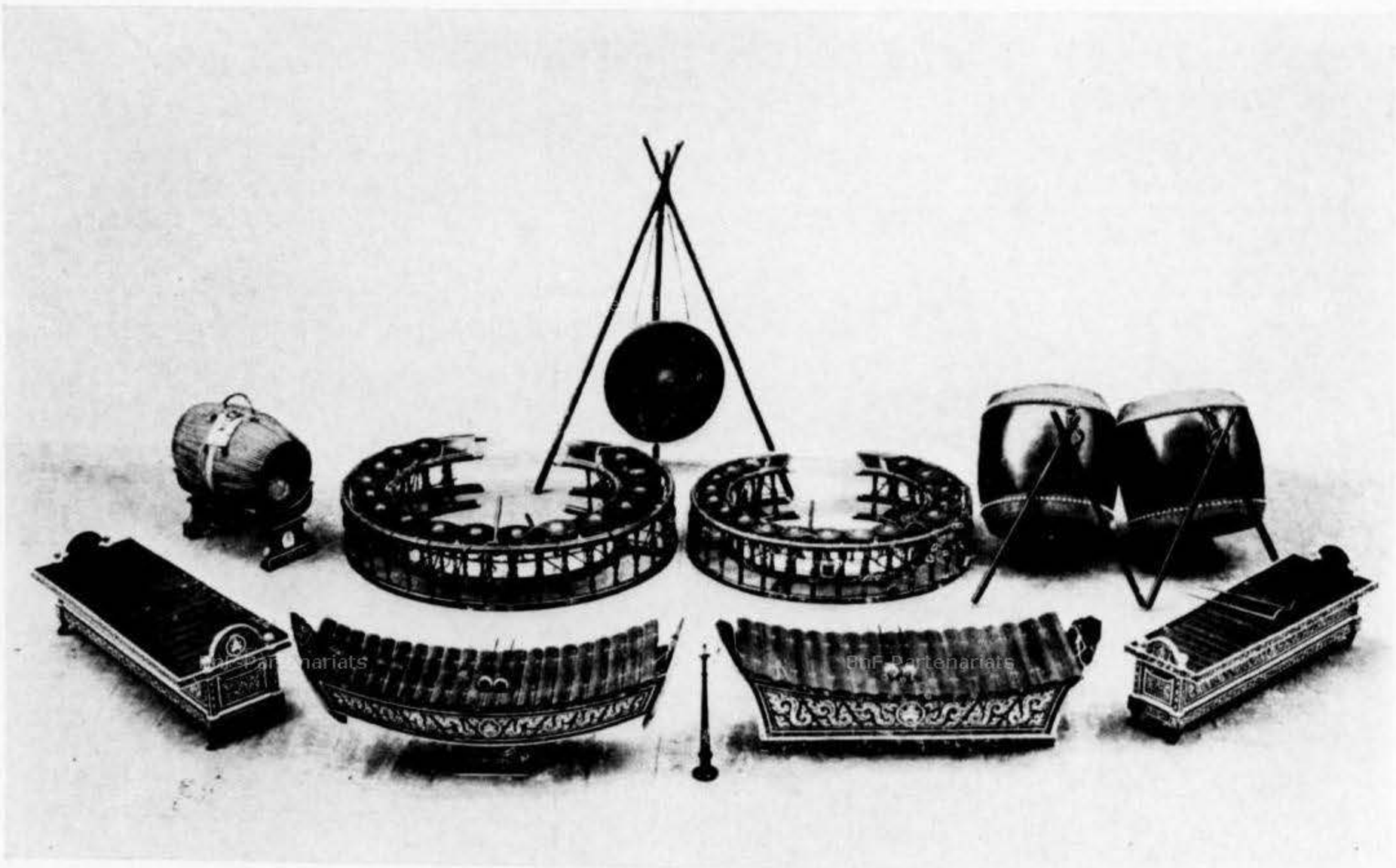
(29) ranât thông .. .. .. — Xylophone.
(30) ranât lek .. .. — Carillon.

« Klông khêk » ou instruments d'origine malayo-javanaise :

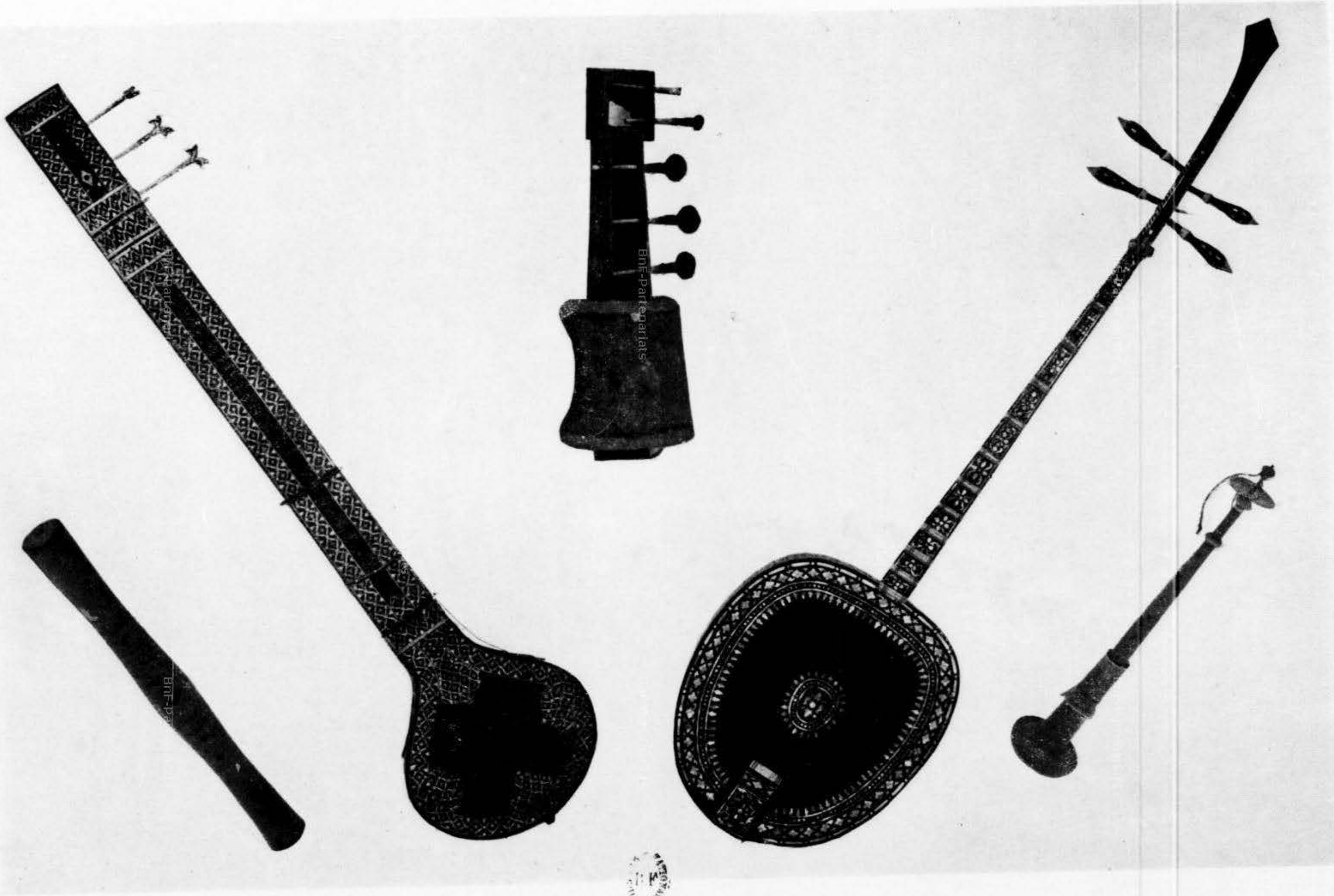
(31) pi javâ .. .. — Hautbois javanais.
(32) klông khêk (une paire) — Tam-tam javanais.
(33) khong môngs .. .. .. — Gong.
(34) klông balayû (au nombre de 4) .. .. .. — Tam-tam malais.



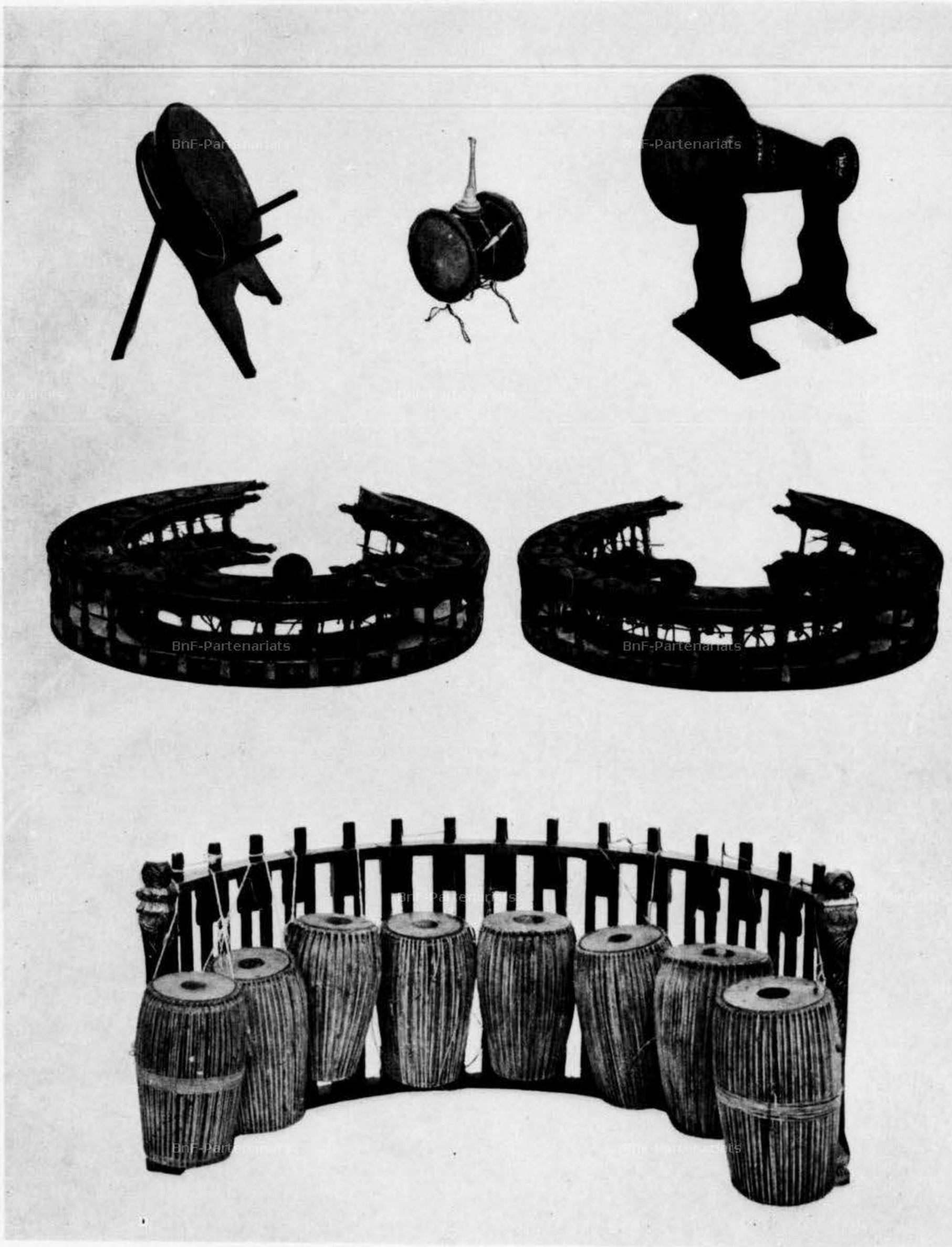
Instruments d'orchestre Mahori.



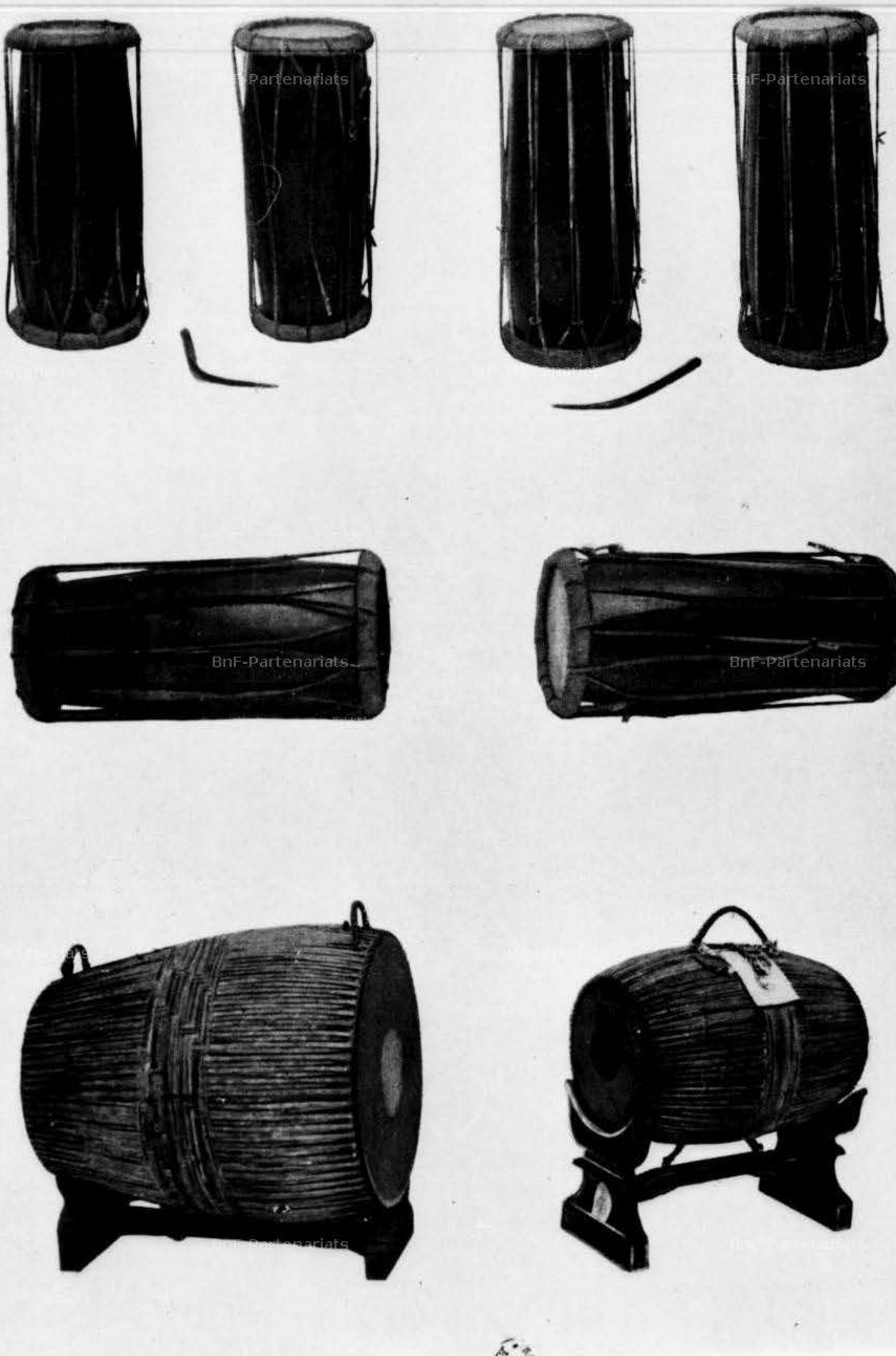
Instruments d'orchestre Piphat



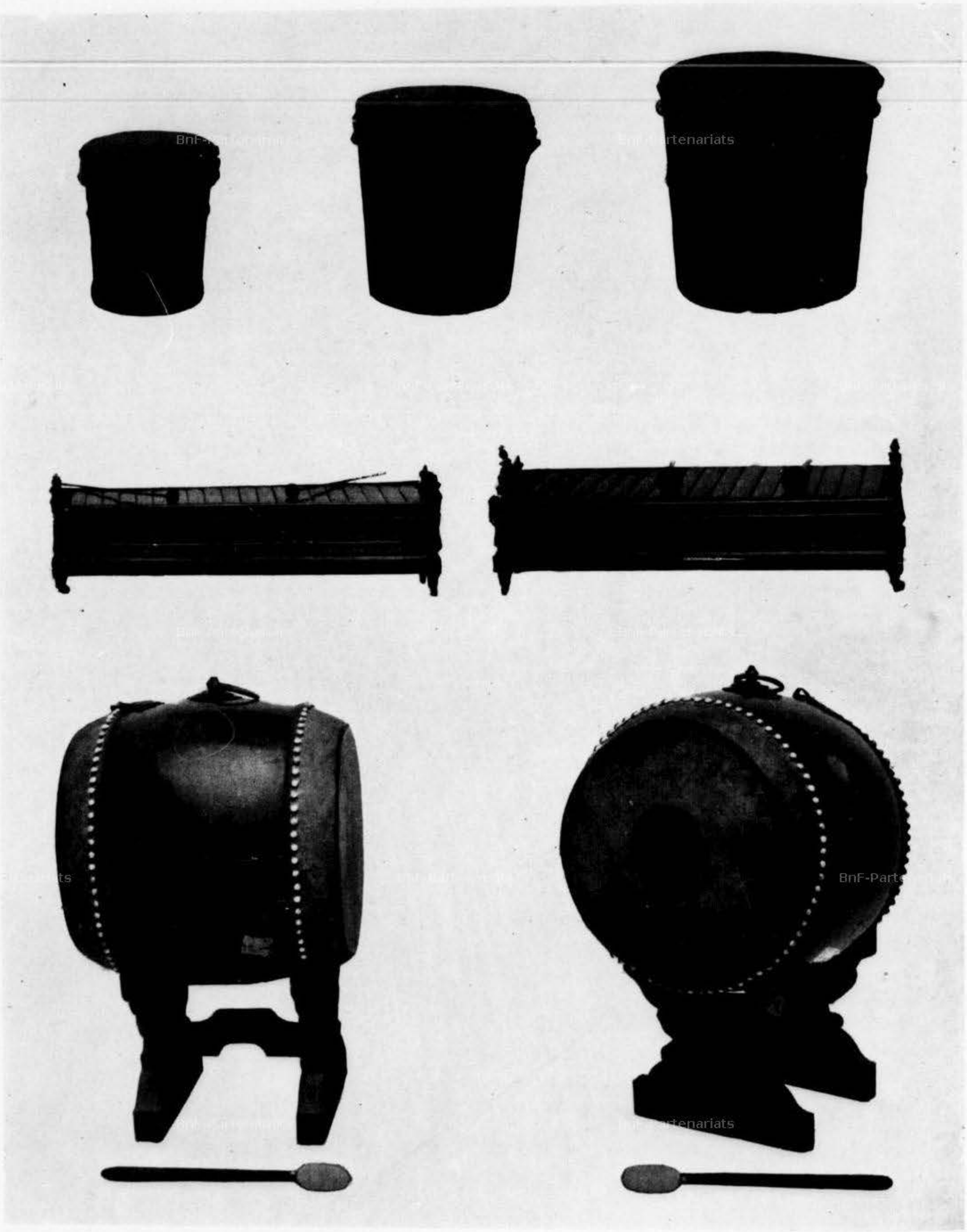
Instruments à corde et flûtes de l'orchestre Mahori



Instruments de "Grand Piphat".



Tambours et tambourins de l'Orchestre Siamois.



Quelques instruments de l'orchestre Mahori.

HANOI
pendant la période héroïque
(1873-1888)

(Suite)

Chapitre II

LA CITADELLE

Le vaste quadrilatère que dessinaient jadis les remparts de la Citadelle — presque entièrement rasés de 1894 à 1897 — est encore visible sur le plan de la ville, marqué par le tracé de quatre grandes artères : les avenues Brière de l'Isle et Carnot, les boulevards Henri d'Orléans et Félix Faure.

Construits sous Gia-Long en 1805 (1), ils constituaient un des plus remarquables spécimens de ce type de fortifications à la Vauban que l'Indochine doit à des officiers français, compagnons de l'évêque d'Adran. Témoins de la première collaboration franco-annamite, celle des premières années du XIX[e] siècle, ils méritaient à ce titre d'être respectés. En effet, il est profondément émouvant, comme l'a dit M. Pasquier, « de retrouver dans ces pays d'Extrême-Asie l'empreinte que nous y avons déjà laissée... On ne peut contempler ces monuments sans être saisi par un sentiment de grandiose fierté et de sûre confiance dans le génie de notre race. »

D'inspiration française dans le tracé de ses fortifications, la Citadelle de Hanoi ne peut cependant avoir été construite par Olivier de Puymanel, comme on le répète communément, car Olivier est mort trois ans avant la prise de Hanoi par Nguyên-Anh, qui date du 20 juillet 1802. En 1799, l'armée royale était encore en deça de Quinhon et il ne pouvait être question de tracer les plans d'une citadelle au Tonkin dont la conquête restait tout à fait problématique. Mais, au moment de la victoire de Nguyên-Anh, il restait encore quatre Français auprès de lui : Vannier, Chaigneau, de Forsans et Despiau. D'après les sources annamites, le plan, dessiné par les officiers français, aurait été modifié en 1805 par les mandarins, parce que le tracé de la nouvelle enceinte choquait les géomanciens. Ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur cette question, qui se rattache à une période trop éloignée de celle que nous étudions.

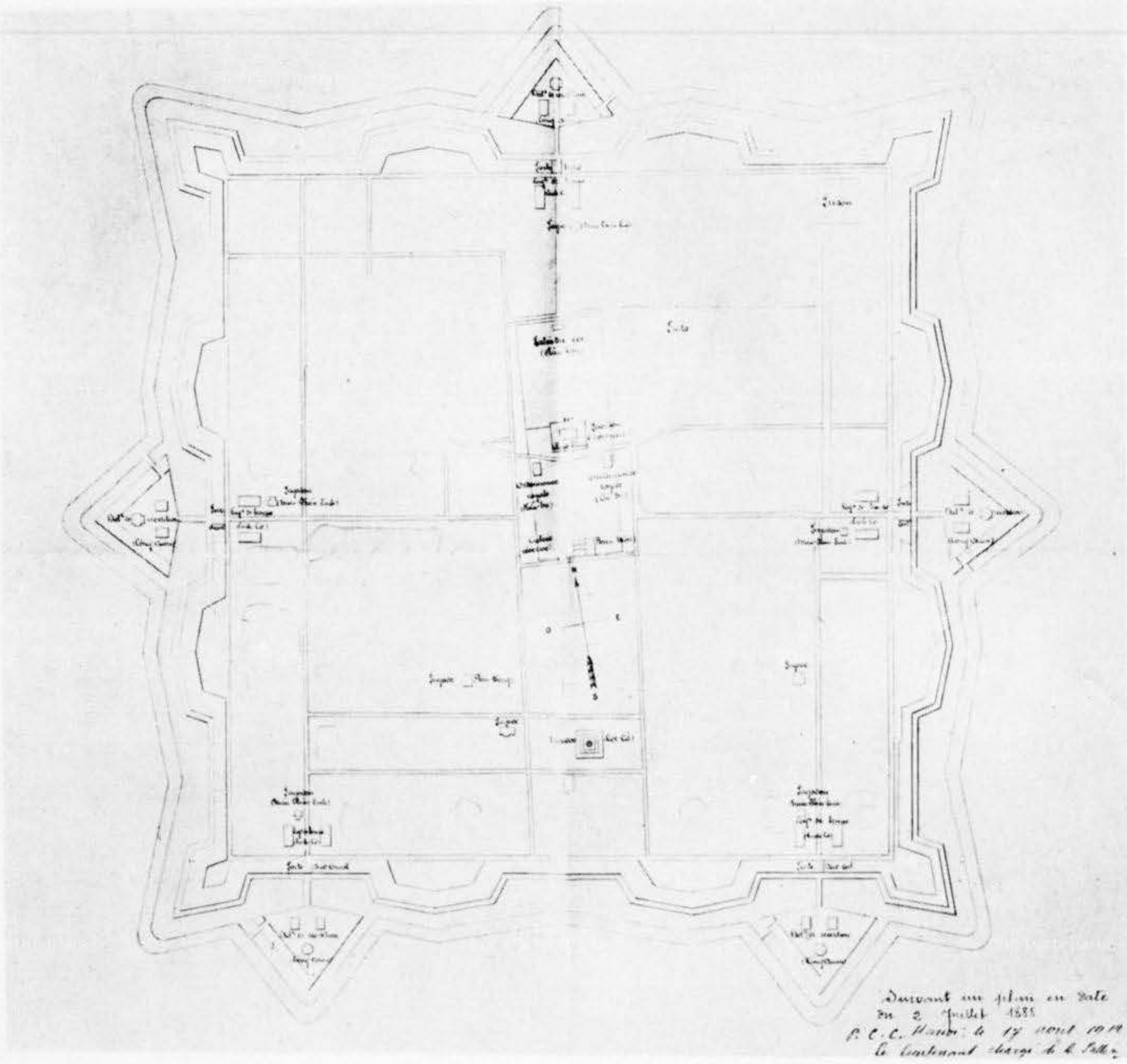
La première description précise de la Citadelle a été faite par le commandant Chapotot, le 16 novembre

(1) Bibliothèque de l'Ecole française d'Extrême-Orient, Ms. A 81, fol. 1.

Le bandeau en-tête de ce chapitre a été dessiné par Nam-Son d'après un relevé des rampes d'escalier nord de la terrasse du Kinh-Thiên.

1875 (1) : « La forme générale de la citadelle est celle d'un immense carré. Chacun des côtés du carré comprend trois fronts bastionnés, c'est-à-dire trois courtines, deux bastions et deux demi-bastions. Les fronts du centre, des côtés Nord, Est et Ouest et les fronts extrêmes du côté Sud sont protégés par des demi-lunes sans réduits.

Cette forteresse possède une berme (2) qui ne mesure pas moins de six à sept mètres de largeur. La hauteur du rempart au-dessus de la berme est d'environ cinq mètres. L'escarpe est revêtue d'une maçonnerie en briques.



Cliché E. F. E. O.

Plan de la citadelle de Hanoi en 1888.

Le fossé du corps de place a une largeur de quinze à dix-huit mètres et une profondeur d'environ cinq mètres. L'escarpe du fossé, comme celle du rempart, est revêtue d'un mur en briques. La contre-escarpe n'a pas de revêtement. Les fossés du corps de place et des demi-lunes sont inondés d'une manière permanente ; la hauteur des eaux ne dépasse pas 1 m. 20 ou 1 m. 30. Il n'y a pas de glacis. »

Les détails techniques de cette description paraîtront plus clairs si l'on veut bien se reporter au plan

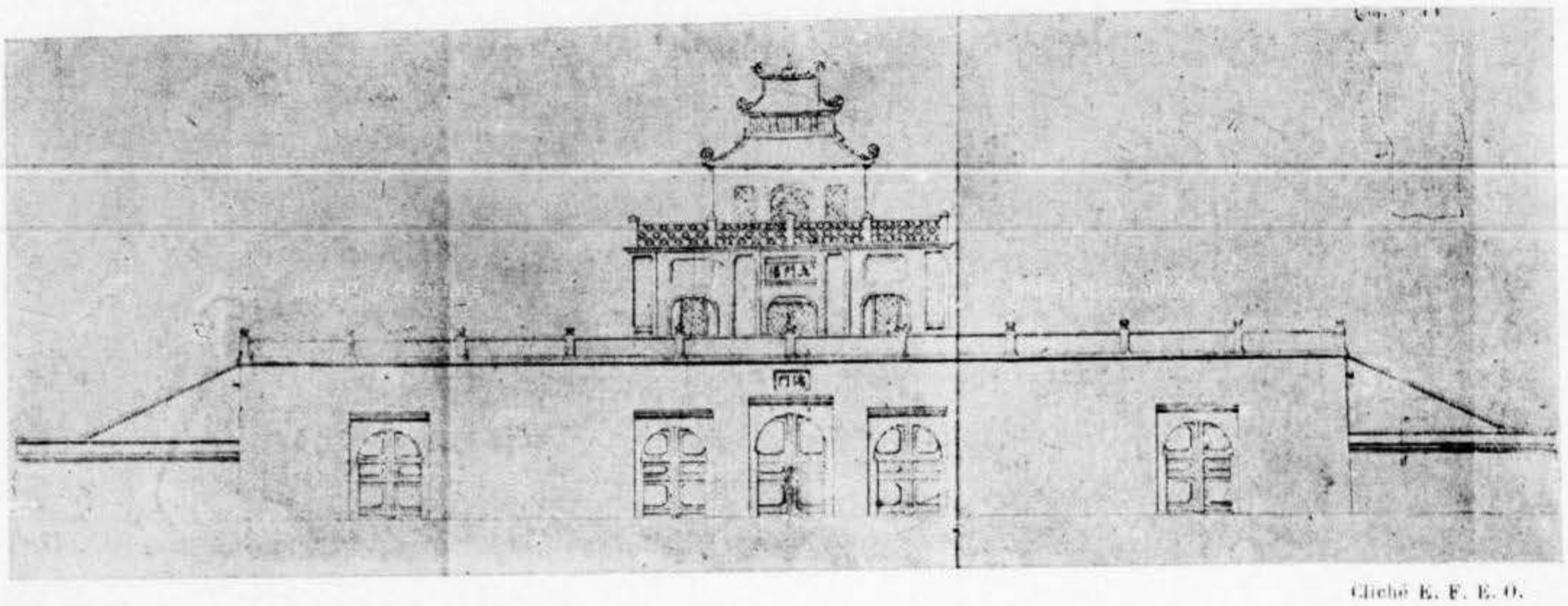
(1) Archives centrales de l'Indochine. Amiraux 13526.

(2) *Berme*, bande de terrain ménagée entre le fossé et le parapet, pour éviter que l'éboulement du talus ne comble le fossé.

Cliché E. F. E. O.

Cliché E. F. E. O.

Les derniers vestiges des remparts de la Citadelle.
(Au premier plan de la photographie du bas, l'ancien fossé comblé).



Cliché E. F. E. O.

L'" Entrée réservée" de la Pagode Royale : état ancien de la face Sud (d'après un dessin exécuté en 1888).

reproduit ci-dessus (1) et aux deux photographies du bastion situé entre la porte ouest et la lunette Sud-Ouest, seul vestige qui subsiste aujourd'hui des anciens remparts, englobé dans les bâtiments de la Poudrière. L'une de ces photographies, prise à l'angle Nord-Ouest du bastion permet d'apprécier les détails de construction du mur d'escarpe parementé de grandes briques mesurant environ 40 × 14 × 18 centimètres et le profil de la corniche, également en briques, qui supporte un parapet derrière lequel court un chemin de ronde. Sur la seconde photographie, prise de face, on voit au premier plan le fossé comblé, d'un niveau aujourd'hui à peine inférieur à celui de la berme qui longe le pied du mur.

Poursuivons la description du commandant Chapotot : « Les communications avec l'extérieur ont lieu au moyen de cinq portes percées au centre des courtines, protégées par les demi-lunes. Le passage à travers le rempart se fait sous une voûte et se ferme par des portes en bois, très massives et susceptibles d'offrir une sérieuse résistance. On franchit les fossés du corps de place sur des ponts dormants en maçonnerie et joignant entièrement les courtines. Il n'y a donc pas de pont-levis. Ces ponts dormants aboutissent au milieu de la gorge des demi-lunes. Le chemin continue peu de temps sur le terre-plein, change de direction à droite et sort de ces ouvrages par des passages à ciel ouvert ménagés dans les faces de droite et près de la gorge.

Ces passages sont fermés par des portes en bois actuellement en très mauvais état. On franchit les fossés des demi-lunes, comme ceux du corps de place sur des ponts dormants en maçonnerie sans pont-levis. »

La porte Nord a seule été conservée, mais elle est murée du côté du boulevard Carnot et c'est seulement de l'intérieur de la citadelle qu'on peut admirer la magnifique voûte en briques du passage intérieur, long de vingt-trois mètres, et les beaux escaliers à ciel ouvert qui permettent d'accéder au mirador servant autrefois de salle de garde, transformé aujourd'hui en logement militaire. Du côté de l'extérieur, on a respecté les trous produits dans la maçonnerie en briques par le bombardement du 25 avril 1882 qu'une inscription commémore. On remarque également, au-dessus de l'arc d'entrée muré trois caractères (2).

正北門 *Chính-bắc-môn*

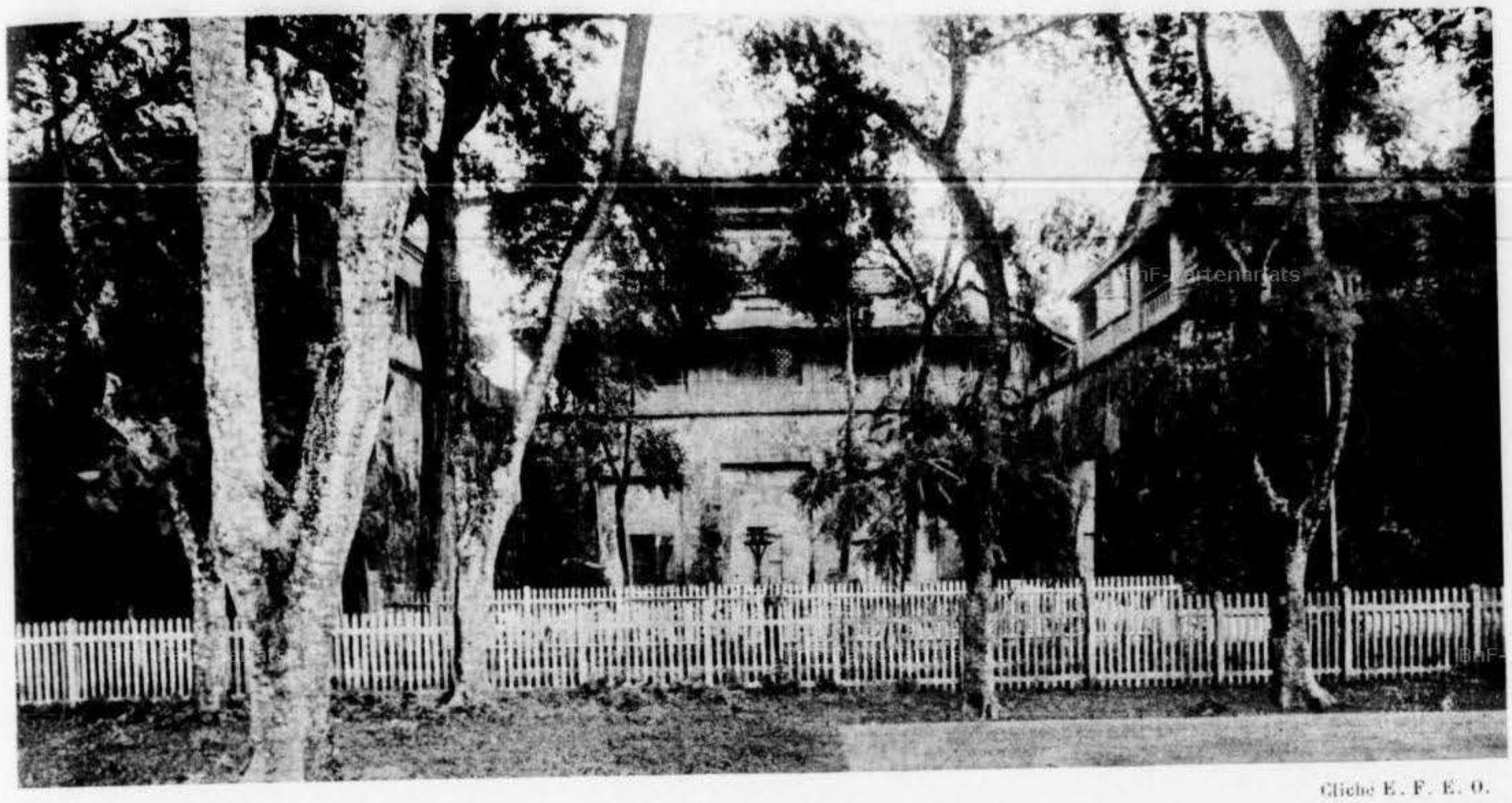
(Porte exacte au Nord)

L'ensemble de ces fortification aurait présenté une valeur défensive sérieuse si elles avaient été dotées d'une artillerie moderne. Mais l'armement se composait de canons rouillés « qui auraient figuré plus avantageusement dans la boutique d'un brocanteur que sur les remparts d'une forteresse ». Leur portée était si faible que, le 25 avril 1882, quand ils essayèrent de répondre au bombardement de nos canonnières du fleuve, leurs projectiles tombèrent à mi-chemin dans les quartiers annamites.

---

(1) Il existe de nombreux plans de la Citadelle. Celui que nous reproduisons d'après un relevé fait en 1888 semble être le plus exact. Egalement intéressant pour le période qui nous occupe est le « Plan de la citadelle de Hanoi dressé par M. Perrin, aspirant de 1re classe du Decrès » en 1873 (Archives centrales de l'Indochine, Amiraux 12.463).

(2) Les transcriptions de caractères chinois sont dues à M. Tran-Ham-Tan, lettré de l'Ecole française d'Extrême-Orient.



Cliché E. F. E. O.

L'" Entrée réservée" de la Pagode Royale : état actuel de la face Nord.

A l'intérieur, la Citadelle renfermait, au milieu de vastes jardins, d'étangs et de rizières, trois groupes principaux de bâtiments : au centre, la Pagode royale et la tour du Mirador ; à l'Ouest, les magasins provinciaux ; à l'Est, les logements et les bureaux des mandarins représentants de l'Empereur dans la province.

La Pagode royale s'élevait sur l'emplacement de l'ancien palais de la dynastie des Ly, construit par Thai-To au début du XI[e] siècle de notre ère (1), à un endroit choisi en raison de ses merveilleuses conditions géomantiques (2) et des défenses magiques qui le protégeaient contre les influences néfastes. On est frappé, en jetant les yeux sur le plan, de ce que la Pagode royale ne se trouve pas tout-à-fait dans l'axe de la Citadelle, dont la direction générale est Nord -Nord-Ouest — Sud-Sud-Ouest. L'orientation de la Pagode royale est marquée par une inflexion plus accentuée vers le Nord-Ouest. Il faut en trouver l'explication dans le désir d'utiliser certaines particularités de la configuration du terrain tout en respectant les règles fixes qui imposaient l'une des directions *ti* à *ngo*, *qui* à *dinh*, *nhâm* à *binh*, *can* à *ton*.

Protégée par une enceinte rectangulaire dont quelques-unes des portes ont été conservées (voir le photographie ci-dessus), la Pagode royale comprenait, du Sud au Nord, trois bâtiments : le Doan-Môn, le Kinh-Thiên et le Han-Lau. Le premier de ces bâtiments, le seul qui soit conservé dans son ensemble, constituait une entrée monumentale, percée de cinq grandes portes, dont les trois principales sont murées aujourd'hui. Au-dessus de puissants soubassements en briques, se dressait un mirador chinois à deux étages, dont l'élégante silhouette a été défigurée par une véranda et des portes-fenêtres. Un relevé exécuté en 1888 montre l'aspect ancien de la face Sud ; à côté, on verra la photographie toute récente de la face Nord. Au-dessus de la porte principales du côté Sud, on lit encore l'inscription suivante :

端 門 *Doan môn* (Porte directe)

Le pavillon central, Kinh-Thiên (respecter le ciel), construit sur un tertre sacré, le Nung-Son, considéré pendant des siècles comme le palladium de la cité, était « un des chefs d'œuvre de l'architecture annamite. Aux arêtes de son toit se déroulent de longs serpents de pierre, à l'épine dorsale dentelée. Leurs têtes relevées marquent les quatre angles du monument » (3). A l'intérieur, « les colonnes, très hautes

(1) Maspero. Le protectorat général de l'Annam sous les Tang. B. E. F. E. O., 1910, t. X, p. 539.

(2) Sur les règles géomantiques qui président au choix de l'emplacement d'une ville, voir L. Cadière. La merveilleuse capitale. Bull. des Amis du Vieux Huê, 1916, p. 246.

(3) F. Garcin. Au Tonkin pendant la conquête, p. 48.

et larges d'une brassée étaient toutes en bois de lim » (1). Le Kinh-Thiên a été démoli en 1886 pour faire place au bâtiment occupé aujourd'hui par la Direction de l'Artillerie. En revanche, les magnifiques escaliers de la terrasse existent encore et les énormes dragons de pierre qui se déroulent le long des marches dateraient des Ly, d'après une tradition dont M. Maspero se fait l'écho (2). Il est douteux qu'ils remontent à une époque aussi ancienne et leur ressemblance avec les dragons des escaliers du tombeau de Gia-Long à Hué permet de les attribuer avec plus de vraisemblance au début du XIX[e] siècle, comme le reste de la Citadelle.

Quant au troisième bâtiment, le Han-Lau, inexactement appelé Pagode des Dames, il était déjà en ruines en 1876 quand Petrus Ky visita Hanoi ; entièrement reconstruit il sert aujourd'hui de logement militaire.

Au Sud et dans l'axe de la Pagode royale, s'élève la haute tour que nous appelons communément le Mirador et les Annamites le « Côt-co », littéralement le « Poteau du Drapeau », parce qu'on y plantait jadis le drapeau jaune de l'Empereur aux jours de fête (3).

Construit par Gia-Long en 1812 (4), ce monument, le mieux conservé de la Citadelle, se compose à la base de trois terrasses rectangulaires décroissantes, dont l'inférieure mesure quarante-deux mètres et la supérieure quinze mètres de côté. Les portes de la seconde terrasse ont encore, sauf une, leurs inscriptions anciennes en caractères :

Porte de l'Est, 迎 旭 *Nghênh-húc* (recevoir l'aurore).

Porte du Sud, 向 明 *Hướng-minh* (se tourner vers la lumière).

Porte de l'Ouest, 回 光 *Hôi-quang* (retourner les rayons).

La troisième terrasse est surmontée de la tour octogonale, au sommet de laquelle on accède par deux escaliers à vis indépendants l'un de l'autre, dont un seul est actuellement praticable. Au-dessus de la porte d'accès, on lit l'inscription suivante :

旗 臺 *Kỳ-đài* (Tour du drapeau)

Les magasins provinciaux où l'on versait le produit des impôts en nature et en espèces, étaient situés au Sud de l'emplacement actuel du lycée Albert Sarraut. Ils se divisaient en greniers à riz — destinés notamment au paiement en nature de certains fonctionnaires et aux distributions publiques — et en trésor où l'on enfermait les ligatures et les monnaies ou lingots d'argent. La charge de ces magasins était confiée au Quan-bô, dont les bureaux étaient installés auprès de la porte Nord. Les autres grands mandarins, Tong-doc, Tuân-phu, Quan-an et Dê-doc avaient leur résidence dans la partie orientale de la Citadelle ; la demeure du Tuân-phu était occupée en 1873 par le maréchal Nguyên-tri-Phuong, envoyé de l'Empereur.

En parcourant l'ancienne Citadelle, on voyait encore le Champ des exercices militaires, près de l'actuelle Direction des finances, les écuries des éléphants au pied du Mirador, la prison, dans l'angle Nord-Est, le champs de tir, l'arsenal, et diverses pagodes, notamment le temple de Khan-Son sur la colline artificielle du même nom, derrière les magasins provinciaux, le Vu-Miêu, temple du Dieu de la guerre, enfin, près du Mirador, le petite temple de Bà-Liêu-Hanh, abrité sous un banian gigantesque « arbre colossal, aux branches extraordinaires, aux racines adventices grosses comme des barriques, contournées depuis des siècles dans des directions voulues et patiemment obtenues ; figurant ici des dragons et là-bas s'enroulant et s'accrochant comme des serpents. Il y avait des colonnes verticales qui paraissaient soutenir un plafond de feuillage, des enchevêtrements rappelant des formes de trônes, d'autels, tout cela recouvrant un espace de cinquante pieds dans tous les sens (5) ».

En résumé, la citadelle de Hanoi n'était pas seulement la principale forteresse du nord de l'Indochine, mais encore le siège de l'administration d'une vaste province et la capitale historique du Tonkin, dont elle avait abrité la dynastie nationale pendant des siècles. Aussi la prise de la Citadelle par Francis Garnier le 20 novembre 1873 eut-elle un retentissement moral considérable. Pour que cette place forte, défendue par le plus grand homme de guerre de l'Empire d'Annam, le maréchal Nguyên-tri-Phuong, et des milliers d'annamites ait pu tomber en quelques heures entre les mains d'un lieutenant de vaisseau et de 180 soldats ou matelots français, il fallait que ces derniers fussent invincibles. C'est ce qui explique en partie la rapidité foudroyante de la conquête des provinces voisines : Quand un des lieutenants de Garnier

(1) Petrus Ky, Voyage au Tonking en 1876, Bibliothèque de l'Ecole française d'Extrême-Orient, 8° 3621, page 7.
(2) Maspero, loco cit., p. 558.
(3) Bibliothèque de l'Ecole française d'Extrême-Orient, ms. A 81, fol. 3.
(4) Ibid., fol. 2.
(5) Dumoutier, Revue Indochinoise, 1901, p. 396.

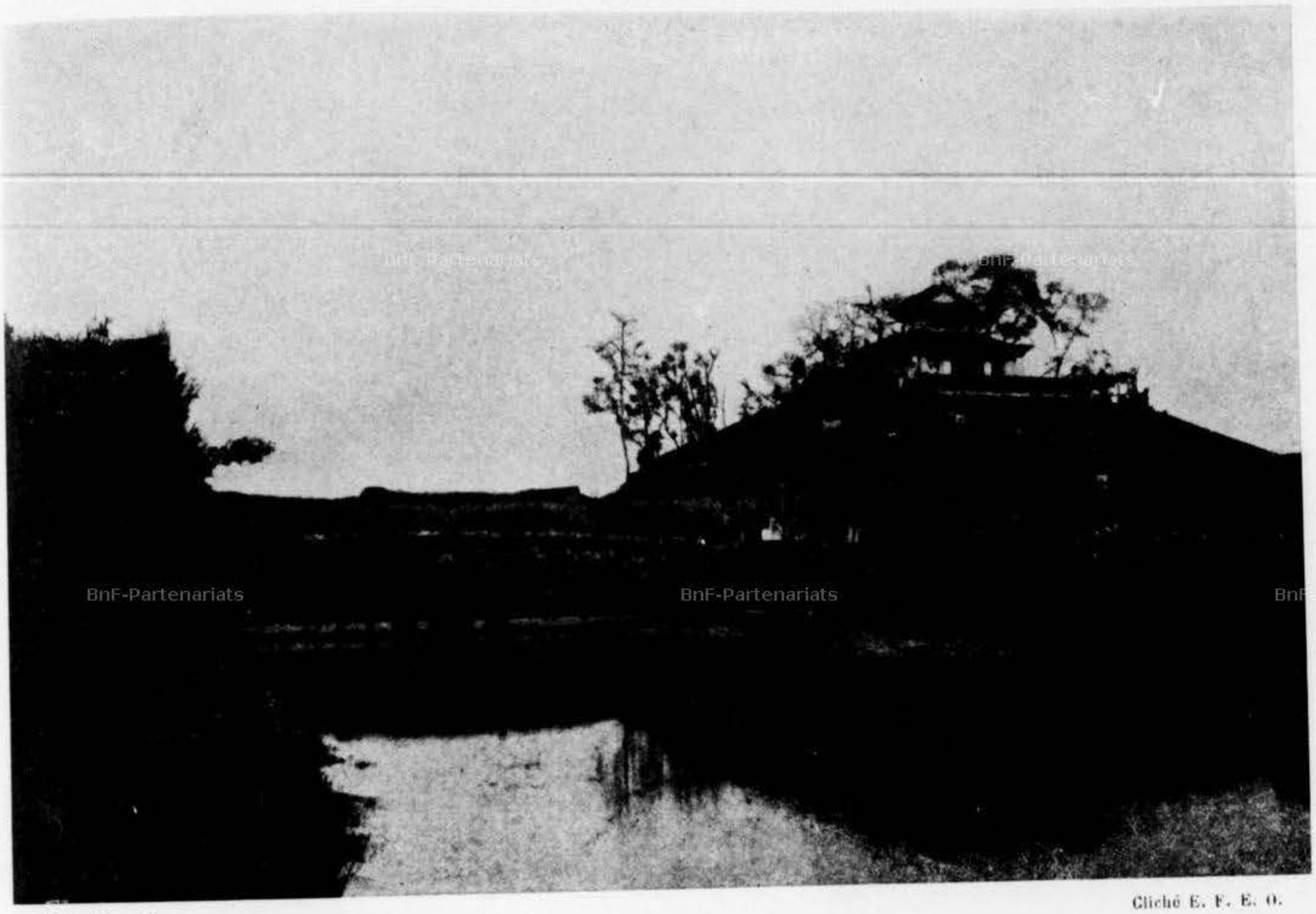


Photo Cremnitz. Cliché E. F. E. O.

Porte de la Citadelle, photographiée en 1884.
(De gauche à droite : escarpe de la demi-lune ; pont dormant ; fossé plein d'eau ; porte).

se présenta devant la citadelle de Hung-yên, le Quan-an lui ouvrit les portes en disant : « Nous n'avons pas la prétention de défendre notre petite citadelle contre les Français qui ont pris celle de Hanoi ! ».

Plusieurs récits de cette mémorable journée du 20 novembre 1873 ont été publiés, mais un document capital, le rapport militaire de Francis Garnier à l'Amiral Gouverneur de la Cochinchine, est encore inédit (1) :

Hanoi, le 1er décembre 1873.

Amiral

J'ai l'honneur de vous rendre compte des opérations militaires qui ont amené la prise de la ville d'Hanoi et des principales forteresses de la province dont elle est la capitale.

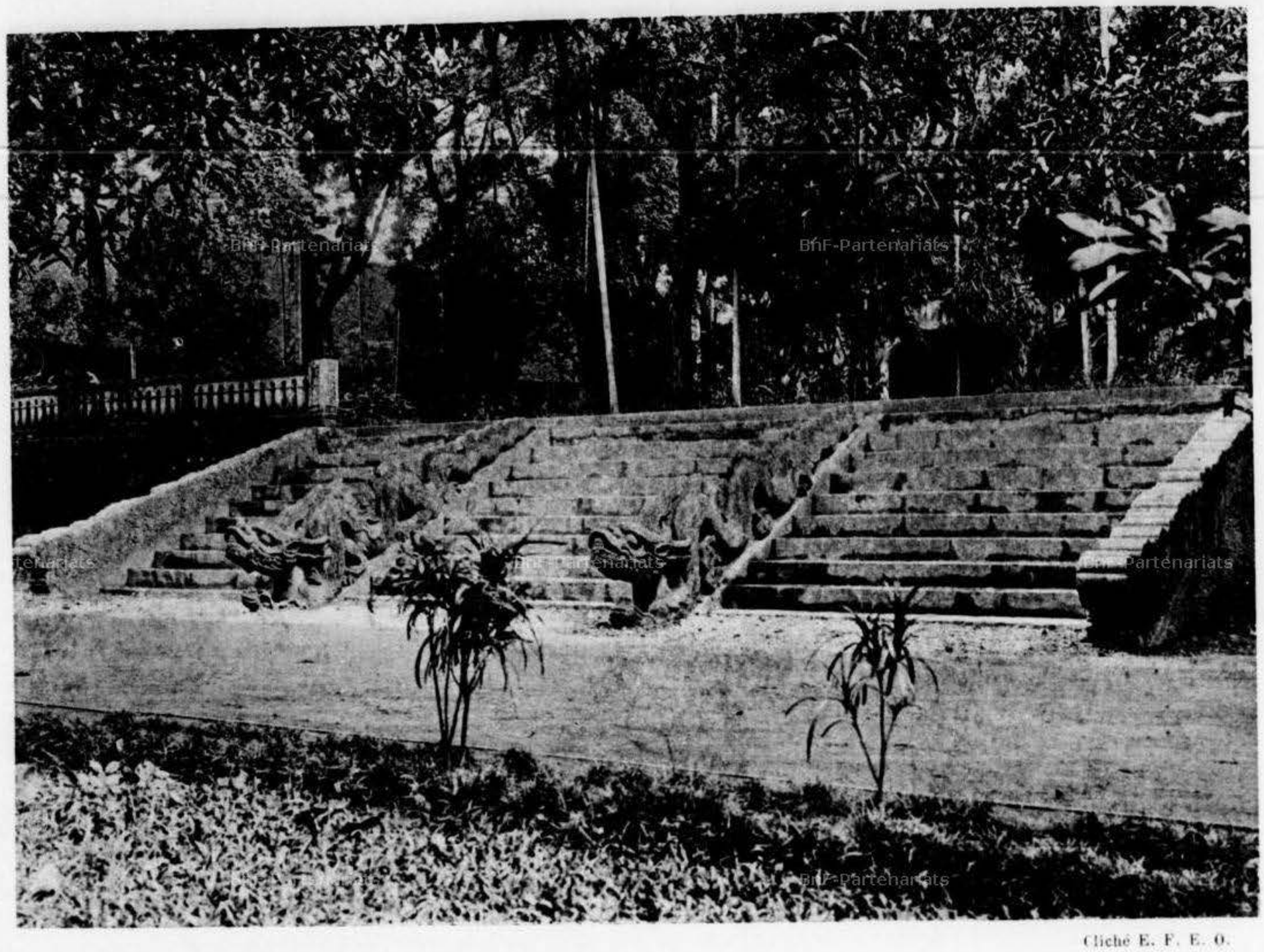
Un dernier ultimatum avait été envoyé le 19 dans l'après-midi au Maréchal gouverneur général du Tong-king. J'exigeais une déclaration écrite qu'il ne s'opposerait pas par la force à l'exécution de mes arrêtés commerciaux et qu'il cesserait ses préparatifs de guerre. Aucune réponse ne m'étant parvenue, je résolus d'attaquer la Citadelle le lendemain matin au point du jour.

A cinq heures et demie du matin, une première colonne commandée par M. Bain de la Coquerie, enseigne de vaisseau, et composée de trente marins et d'une pièce de 4, quittait le campement pour aller prendre position devant la porte Sud-Ouest de la Citadelle.

A cinq heures quarante cinq, une seconde colonne commandée par M. de Trentinian et composée de trente hommes d'infanterie de marine se mettait en marche vers la porte Sud-Est, la plus rapprochée du campement. Enfin à cinq heures cinquante, M. Esmez à la tête de trente marins et de 3 pièces de 4 prenait la même direction, suivi par une réserve de 20 marins du *Décrès* commandés par le capitaine d'armes de ce navire. Le camp restait sous la garde de M. Bouillet, ingénieur hydrographe et de dix hommes.

En rade, le tir du *Scorpion* et de l'*Espingole* avait été préparé dès la veille et devait être dirigé sur les

(1) Archives centrales de l'Indochine, Amiraux 12466.



Cliché E. F. E. O.

Escalier donnant accès à la terrasse du Kinh-Thiên.

portes Ouest, Nord et Est, c'est-à-dire sur celles que nous n'attaquions pas. Une pièce de 4 fut mise en batterie à cinq heures du matin sur un porte située à quelques mètres du bord de l'eau à l'entrée de la rue aboutissant à la porte Est (1). Le tir de cette pièce était direct ; le tir de la rade se faisait au jugé ; mais toutes les distances et toutes les directions avaient été repérées avec soin.

A 6 heures sonnantes, au moment où, à la tête du détachement de M. de Trentinian, je mettais le pied sur le pont du redan (2) de la porte Sud-Est, la mousqueterie de M. Bain éclatait à ma gauche et les premiers obus de la rade arrivaient dans la citadelle. La surprise de l'ennemi fut complète. Déconcerté par une attaque aussi multiple et aussi précise, il ne sut pas reconnaître quel était le point réellement menacé. Nous pûmes débarrasser le pont du redan des chevaux de frise dont il était encombré, sans avoir rien à craindre du feu de la place. Quand les canonniers du rempart arrivèrent à leurs postes, nous étions déjà à l'abri contre le mur du redan ; ses défenseurs n'eurent d'autre ressource que de nous jeter des pierres. Nos haches ne réussissant pas à entamer la porte, je fis mettre une pièce en batterie sur le pont ; trois coups à mitraille nous ouvrirent le passage. M. de Trentinian et l'infanterie de marine se précipitèrent immédiatement à l'intérieur du redan dont les défenseurs, ne pouvant se réfugier dans le corps de place, s'enfuirent sur la berme ou se noyèrent dans le fossé. Un feu très vif de tirailleurs fut dirigé sur tout ce qui apparaissait sur le rempart et découragea les tentatives plusieurs fois répétées par les servants de pièces pour les pointer contre nous

Pendant ce temps, M. Esmez faisait prendre position à son artillerie sur le pont du fossé et battait en brèche la porte de la place, sous une grêle de pierres jetées par dessus le rempart. Cette porte solide résista longtemps. Dès qu'un passage y fut pratiqué, je pénétrai sous la voûte suivi de quelques hommes et j'aper-

(1) C'est-à-dire sur la porte Jean Dupuis.
(2) Demi-lune qui protégeait la porte.

Cliché E. F. E. O.

Détail de l'escalier du Kinh-Thiên.

çus devant moi les porteurs de parasol du mandarin qui dirigeait la défense. J'étais loin de me douter à ce moment que ce mandarin était le Maréchal lui-même et que par une coïncidence singulière, il s'était assigné comme poste de combat la porte même que je devais attaquer. Un court engagement aux révolvers et aux chassepots déblaya complètement la porte, les Annamites s'enfuirent dans toutes les directions. On acheva de défoncer la porte et deux pièces de canon furent immédiatement montées sur le rempart, prêtes à diriger leur feu vers l'intérieur. Au même moment, une sonnerie de clairon m'annonçait que M. Bain était maître de la porte voisine. Il n'avait éprouvé aucune résistance dans le redan ; à l'attaque du corps de place, il avait essuyé une décharge à mitraille de l'artillerie du rempart qui n'avait atteint personne.

J'expédiai immédiatement M. de Trentinian à l'intérieur de la citadelle pour se saisir de la personne du Maréchal ; et M. Hautefeuille, aspirant de 1re classe avec quelques hommes pour prendre possession de la porte Est. J'envoyais en même temps l'ordre à M. Bain, de se porter avec la moitié de son détachement à la porte Ouest par laquelle s'échappaient de nombreux fuyards. Enfin, voyant l'ennemi se réfugier en grand nombre dans la tour (1) située entre les deux portes du Sud et ses deux étages se garnir de défenseurs, je lançais dans cette direction M. Esmez en ne gardant auprès de moi que la réserve. Deux coups à obus bien dirigés déblayèrent la tour de ses défenseurs. Un instant après, M. Esmez faisait flotter à son sommet les couleurs nationales, signal convenu pour faire cesser le feu de la rade. Il était en ce moment 6 h. 55 minutes. M. Esmez se porta immédiatement à la porte Nord. Du côté de la porte Est, M. Hautefeuille n'ayant que 5 hommes avec lui, se trouvait ramené en arrière ; je lui envoyai le capitaine d'armes du *Décrès* avec la réserve et je fis mettre une pièce en batterie pour balayer cette face du rempart. Quelques minutes

(1) Le mirador.

après, la pavillon français flottait sur les cinq portes de la Citadelle. Nous n'avions aucun blessé ».

Au lendemain de la prise de la Citadelle, Garnier fit condamner et barricader toutes les portes, pour faciliter la surveillance, une seule exceptée, celle de l'Est qui donnait sur la ville. Puis il commença des travaux d'aménagement intérieur, afin, écrivait-il à l'Amiral « d'occuper immédiatement la population pauvre, naturellement poussée au pillage dans les moments de crise. Ces travaux, pour lesquels s'est offert aussitôt un entrepreneur chinois, ont puissamment contribué à faire cesser le malaise qui règne toujours dans une grande ville à la suite d'une conquête et ont affirmé pratiquement notre intention de rester ici. A ce dernier point de vue, ils ont produit le meilleur effet.

Je fais éclairer et diviser la grande maison annamite qui servait de logement au Roi. Elle est bien située. Vous pourrez y trouver, quand vous viendrez ici, un logement sinon confortable, du moins convenable. Sous peu de jours, on commencera une caserne pour y loger la compagnie d'infanterie de marine. Il n'y a, en effet, d'autres maisons habitables dans la citadelle que celles des autorités de la province ; mes troupes y sont maintenant logées et les nouveaux dignitaires sont encore sans habitation. Il est préférable de leur rendre les maisons annamites et de loger nos hommes à l'européenne (1) ».

De ce quartier général, Francis Garnier dirigeait les mouvements de ses lieutenants envoyés à la conquête du Delta et qui recevaient tour à tour le soumission de Phu-Hoaï, Hung-Yên, Phu-Ly, Ung-Hoa, Hoai-Yên, Gia-Lam. Dès le 3 décembre, il pouvait écrire « notre protectorat est en ce moment acquis à deux millions d'âmes au Tong-King ». En même temps il procédait à l'organisation administrative du pays, recevant la soumission des autorités locales, les faisant adhérer à ses réglements de commerce, expédiant des lettres aux mandarins de toute la contrée et organisant des milices indigènes, qui atteignirent un effectif de 4.000 hommes au début de décembre.

L'administration nouvelle, sans répudier l'autorité de Tu-Duc et en agissant en son nom, devait recevoir l'investiture française. Aux mandarins qui se soumettaient et à ceux nouvellement nommés, Garnier remettait des cachets portant six caractères signifiant « le grand royaume de France protège ». Tous les actes officiels devaient porter la formule « au nom de Tu-Duc, sous le Protectorat de la France ». Un des nouveaux mandarins, Joseph Fils, ayant lancé, dans son zèle intempestif, une proclamation « au nom de la France », fut immédiatement révoqué.

Après une étude approfondie des ressources de la province de Hanoi, Francis-Garnier se faisait fort de l'administrer, sans qu'il en coutât un centime au Gouvernement de la Cochinchine : « L'impôt personnel et foncier de la province qui a 56.000 inscrits et 200.000 hectares de riz officiellement déclarés s'élève à environ 500.000 francs par an. Les pêcheries, les patentes de boutiquiers, etc., dont les propriétaires sont déjà venus me trouver pour faire régulariser leurs titres, peuvent produire encore une centaine de mille francs. Ce revenu minimum de 600.000 francs est plus que suffisant pour couvrir les frais d'administration et de milices ».

En attendant le recouvrement de ces revenus ordinaires, Garnier disposait immédiatement des approvisionnements de la Citadelle qui se montaient à « 204.000 francs en ligatures et 1.000.000 au moins en riz, sel et métaux. Une partie de cette somme peut être affectée à un fonds de réserve ; la plus grande partie doit être employée en travaux de balisage, de constructions de places, d'installations et de logements de troupes... La construction d'un phare à Dao-Son s'impose comme une nécessité de premier ordre. Il est indispensable de relier Hanoi au point d'aterrage par un fil télégraphique. » Quant au revenu des Douanes, il devait couvrir les frais de la station navale, chargée de la police du golfe du Tonkin et de la surveillance des cours d'eau.

En vue de la mise en valeur du pays, Garnier étudiait également la question si importante des mines : « Dès que j'aurai pu reconnaître les gisements que l'on me signale, je compte faire d'autorité pour l'industrie minière ce que j'ai fait pour le commerce, c'est-à-dire en proclamer la liberté. Je désirerais que les commerçants de Saigon fussent prévenus de cette éventualité et songeassent à créer en Cochinchine un marché de métaux. Je n'ai pu décider qu'avec peine et en lui faisant des avantages spéciaux le négociant chinois venu avec moi de Saigon, à expédier dans notre colonie par le *Lao-Kay* une certaine quantité de zinc, qu'il voulait vendre à Hong-Kong. Il m'objectait qu'à Saigon personne n'achèterait les métaux. Nos commerçants doivent à tout prix se créer des relations avec les marchés de métaux européens pour détourner vers eux un courant qui se porterait sans cela vers le Nord ».

(1) Lettre inédite de Fr. Garnier à l'Amiral Dupré, du 3 décembre 1873. Archives centrales de l'Indochine, Amiraux 12466.

L'impulsion donnée au commerce local par Garnier fut si vive que, quatorze jours après la prise de Hanoi, un navire entièrement chargé par l'initiative privée, le *Lao-Kay*, partait pour Saigon, emportant une grande quantité de zinc et pour cent cinquante mille francs de soie, amidon et autres marchandises.

Ces détails, que nous empruntons à des lettres inédites de Francis Garnier (1), intéressent au premier chef l'histoire de la ville de Hanoi, qui serait née à la vie moderne dix ans plus tôt, sans la mort prématurée de ce grand précurseur.

C'est au cœur de la Citadelle que Francis Garnier avait vécu ces journées fiévreuses où il ébauchait le plan d'action politique et économique que nous avons résumé, tout en négociant avec l'envoyé de la Cour de Hué, en adressant des proclamations aux habitants, en rédigeant des instructions et des ordres pour ses lieutenants. C'est en défendant la Citadelle attaquée par les Pavillons noirs qu'il trouva la mort.

Le dimanche 21 décembre, après la messe célèbrée par Mgr Puginier, Garnier s'était rendu à dix heures chez les ambassadeurs Trân-Dinh-Tuc et Nguyên-Trong-Hiêp arrivés deux jours avant de Hué pour engager les préliminaires du traité de paix. On l'avertit qu'un fort détachement de Pavillons Noirs marchait vers la Citadelle, venant de Sontay. Il courut à la porte du Sud-Ouest contre laquelle les Chinois avaient ouvert le feu à 200 mètres avec de petites pièces de campagne. et riposta avec une pièce de 4 dont les obus ne tardèrent pas à jeter la confusion parmi les ennemis qui commencèrent bientôt à se retirer.

Garnier voulut transformer leur retraite en déroute : « Une sortie est indispensable, dit-il aux officiers qui l'entouraient, nous ne pouvons garder un semblable ennemi à mille mètres de la Citadelle ». Les circonstances dans lesquelles il trouva la mort au cours de cette sortie sont trop connues pour qu'il soit utile de les rappeler ici.

Le corps décapité de Garnier fut ramené par le sergent Champion à la Citadelle, avec ceux de deux marins tués en même temps. Jean Dupuis vint le lendemain leur rendre une ultime visite : « Rien d'horrible comme ces cadavres sans tête. Ils sont là, étendus sur la paille, tels qu'ils ont été rapportés hier soir. M. Garnier a le bras droit écarté, celui de gauche ramené le long du corps, le pied droit est chaussé d'une bottine, l'autre n'a qu'une chaussette blanche. Les vêtements sont en lambeaux, le corps est couvert de blessures faites par les sabres et les lances. La poitrine est ouverte, le cœur arraché et la peau du bas-ventre enlevée. Les deux mains sont crispées (2) ». Après le service célébré par Monseigneur Puginier le 23 décembre à huit heures du matin, en présence de Mgrs Sohier et Colomer, les corps (3) enfermés dans des cercueils en bois très épais furent enterrés près de la Pagode royale, au pied de deux grands banians.

La Citadelle fut évacuée par nos troupes le 12 février 1874, en exécution de la convention Philastre. Par l'article 8 de cette convention, les autorités annamites s'étaient engagées à respecter les tombes françaises à l'intérieur de la Citadelle et à « s'entendre avec le Résident français pour trouver un autre lieu de sépulture en dehors de la Citadelle, ce qui aura lieu dans le délai d'un mois ». En fait, la translation ne put être effectuée que vingt mois plus tard, par les soins de notre consul, M. de Kergaradec, qui jadis, à sa sortie de l'école navale avait été aspirant sur le Suffren en même temps que Garnier (4).

Le 3 novembre 1875, à sept heures du matin, il se rendit à la Citadelle, accompagné du commandant supérieur, du secrétaire du consulat et du médecin-major Jardon chargé de rédiger le rapport médico-légal (5) sur l'exhumation des corps. Cette pénible opération dure presque toute la journée et le cortège arriva seulement à quatre heures de l'après-midi à la petite église de Hanoi, où les cercueils furent veillés pendant toute la nuit.

Le lendemain une messe mortuaire fut dite par Monseigneur Puginier à sept heures. puis le convoi se dirigea vers le nouveau cimetière français de la Concession, au milieu d'une foule énorme. Les porteurs du catafalque, recrutés parmi les Annamites chrétiens, étaient au nombre d'une centaine. Le service d'ordre était assuré par une compagnie de soldats annamites. Un grand nombre de coolies avaient été employés les jours précédents à améliorer les chemins d'accès au

---

(1) Archives centrales de l'Indochine, Amiraux 12466.

(2) Dupuis. Le Tonkin de 1872 à 1886, 1910 p. 196.

(3) Les corps seulement ; les têtes restituées plus tard par les Annamites, furent placées dans les cercueils seulement le 6 janvier suivant.

(4) Lettre de M. de Kergaradec à Luro, du 16 décembre 1875, publiée par Gautier, Les Français au Tonkin, 1890, p. 323.

(5) Voici un extrait de ce rapport, concernant Francis Garnier · « Le crâne présente : 1°) la trace d'un coup de sabre d'une étendue de six centimètres au niveau de la suture du temporal droit ; 2°) une section nette par instrument tranchant de l'apophyse zygomatique gauche à la racine ; 3°) deux taches noirâtres sur le pariétal droit et une sur le frontal à sa partie moyenne. Deux vertèbres, l'atlas et l'axis accompagnaient le crâne, d'où section probable du cou au niveau de la 3e vertèbre cervicale, car la troisième et la quatrième manquent. Le thorax présente une fracture des côtes. » (Archives centrales de l'Indochine, Amiraux 12988).

Cliche E. F. E. O.

Porte Est de l'enceinte de la Pagode Royale.

cimetière et à élargir les portes de quartier trop étroites pour laisser passer le cortège (1).

Pendant les huit années que dura la période des Consulats, les mandarins reprirent dans la Citadelle leur vie ancienne, entretenant avec notre Représentant des relations en apparence cordiales, cherchant en réalité à lui susciter les pires difficultés.

La situation devint de plus en plus tendue à la fin de l'année 1881. Les mandarins accueillirent dans la Citadelle des bandes de Pavillons noirs, dont la présence créait un véritable danger pour la Concession. Le 28 novembre 1881, le gouverneur Le Myre de Vilers, soucieux d'éviter une intervention sanglante, demanda à notre consul un rapport détaillé sur les moyens à employer éventuellement pour « occuper par surprise, sans avoir recours à la force, la Citadelle de Hanoi et chasser les Pavillons noirs de leurs positions. » Il l'invitait en même temps « à ne pas perdre de vue qu'il ne faut pas engager la guerre, que nous devons opérer lentement, pacifiquement, administrativement (2), sans tirer un coup de fusil, sauf contre les pirates et brigands, au nombre desquels nous comptons les mercenaires chinois ».

M. de Kergaradec répondit le 5 février 1882 : « Il n'est assurément pas difficile de prendre sans coup férir la Citadelle de Hanoi. Voici l'un des moyens qu'on pourrait employer : Au cours d'une des promenades militaires qu'on est maintenant habitué à voir faire à nos troupes, la tête de colonne n'aurait qu'à tourner à gauche, par exemple, en passant devant la porte de l'Est pour se trouver de suite à l'intérieur du redan qui protège l'entrée principale. Le pont du fossé serait franchi au pas de course et nos soldats seraient maîtres de la place sans avoir tiré un coup de fusil (3)».

Aucune suite ne fut donnée à ce projet, car, au moment où M. de Kergaradec écrivait ces lignes, l'expédition Rivière était déja décidée.

Le commandant Rivière arriva à Hanoi le dimanche 2 avril 1883. Il était animé du plus grand désir d' « éviter les coups de fusil » comme le lui recommandait le gouverneur de la Cochinchine : « Je vais là comme Fabius Cunctator, écrivait-il à un de ses amis, et je ne passerai le Rubicon, comme César, que si j'y suis absolument forcé. »

Raisonner ainsi était facile de loin ; sur place, Rivière se rendit compte très vite, comme Garnier neuf ans plus tôt, que garder l'expectative était s'exposer à être écrasé par un ennemi qui hâtait les préparatifs (4). Devant le danger grandissant il fit venir des renforts de Haiphong et, disposant par là de 620 hommes, envoya le 25 avril de grand matin un ultimatum au Tong-doc. Aucune réponse n'étant parvenue à huit heures, il fit commencer le bombardement de la Citadelle d'abord par les canonnières, le Fanfare, la Massue et la Carabine, puis par des pièces de campagne mises en batterie en face des portes de l'Est et du Nord.

Pendant que la compagnie du capitaine Retrouvey simulait une fausse attaque de la porte de l'Est, tout l'effort se concentrait sur la face Nord. A 10 h. 45, le commandant Rivière s'emparait de la demi-lune qui protégeait la porte Nord. En même temps, les abordeurs munis d'échelles de bambous escaladaient la bastion Nord-Ouest et dégageaient la porte, de

(1) Lettre de M. de Kergaradec au Gouverneur, en date du 9 novembre 1875. — Archives centrales de l'Indochine, Amiraux 12988.
(2) Les mêmes termes furent employés dans les instructions données au commandant Rivière.
(3) Archives centrales de l'Indochine, Amiraux 10632.
(4) Livre jaune, Affaires du Tonkin, 1re partie, 1874-1882, p. 222 et ss.

l'intérieur. A onze heures la Citadelle était prise. Nous avions seulement quatre blessés (1).

Autant les journées du 20 novembre 1873 et du 25 avril 1882 offrent d'analogies, autant est opposée la conduite des deux chefs après la victoire. Nous avons vu que Francis Garnier s'était immédiatement installé dans la Citadelle d'où il s'était emparé de l'administration de la province, organisant un véritable protectorat de fait. Au contraire, Henri Rivière s'empressa de remettre sa conquête au Quan-an nommé gouverneur intérimaire, laissant seulement dans la Pagode royale une compagnie d'infanterie, sous les ordres du capitaine Retrouvey. Il avait d'abord songé à démanteler la Citadelle et fit pratiquer des brèches dans les remparts, notamment de part et d'autre de la porte Sud-Est, mais il dut bientôt renoncer à poursuivre une entreprise aussi considérable. Quant à l'administration indigène, il ne s'en mêla nullement et laissa en place tous les mandarins (2).

Le capitaine Retrouvey tranforma la Pagode royale en réduit fortifié, « remplaçant sa balustrade ajourée par un affreux mur crénelé » (3) et y transporta quelques canons. Ces précautions n'étaient pas inutiles. Après onze mois de tranquillité relative, la Citadelle fut attaquée dans la nuit du 26 au 27 mars 1883 par les Pavillons noirs, profitant de ce que la garnison était dégarnie par l'expédition du commandant Rivière à Nam-Dinh. Le feu des pièces d'artillerie du capitaine Retrouvey contint les assaillants jusqu'au jour et le commandant Berthe de Villers les obligea à repasser le fleuve.

La situation des défenseurs de la Pagode royale devint surtout critique après le désastre du 19 mai. Les Pavillons noirs s'avançant jusqu'au centre de la ville, toute communication était rompue entre la Concession et la Citadelle. Enfermée « comme sur un bâtiment en détresse, la compagnie d'infanterie de marine ne vivait que de biscuits et de conserves rationnées ». L'arrivée des petites garnisons de Hongay et de Qui-Nhon et les 500 hommes de renfort venant de la Cochinchine permirent heureusement de dégager la ville à temps.

Les trois batteries d'artillerie et les troupes de France qui débarquèrent à Hanoi en août 1883 furent casernées dans la Citadelle. Mais on dut se contenter de construire en hâte quelques paillotes et les soldats endurèrent les mêmes souffrances que leurs camarades au Camp des Lettrés dix ans plus tôt. « Les moustiquaires n'ont pu encore être distribuées aux canonniers et beaucoup d'entre eux souffrent cruellement de piqûres de moustiques aux pieds. Les insupportables démangeaisons qui s'ensuivent provoquent des écorchures qui, au contact des boues des rizières et des chemins se transforment en plaies annamites. Un grand nombre d'hommes sont rendus ainsi indisponibles en peu de temps » (4).

Des baraquements un peu plus confortables furent construits en 1884 par un entrepreneur chinois pour les officiers subalternes et les soldats. Les officiers supérieurs étaient logés dans les demeures des anciens mandarins. « Quelques-uns, les mieux partagés, ont leurs lares en haut des miradors (5) ».

Au mois de mai 1884, l'hôpital de la Concession et les infirmeries régimentaires étant encombrés de

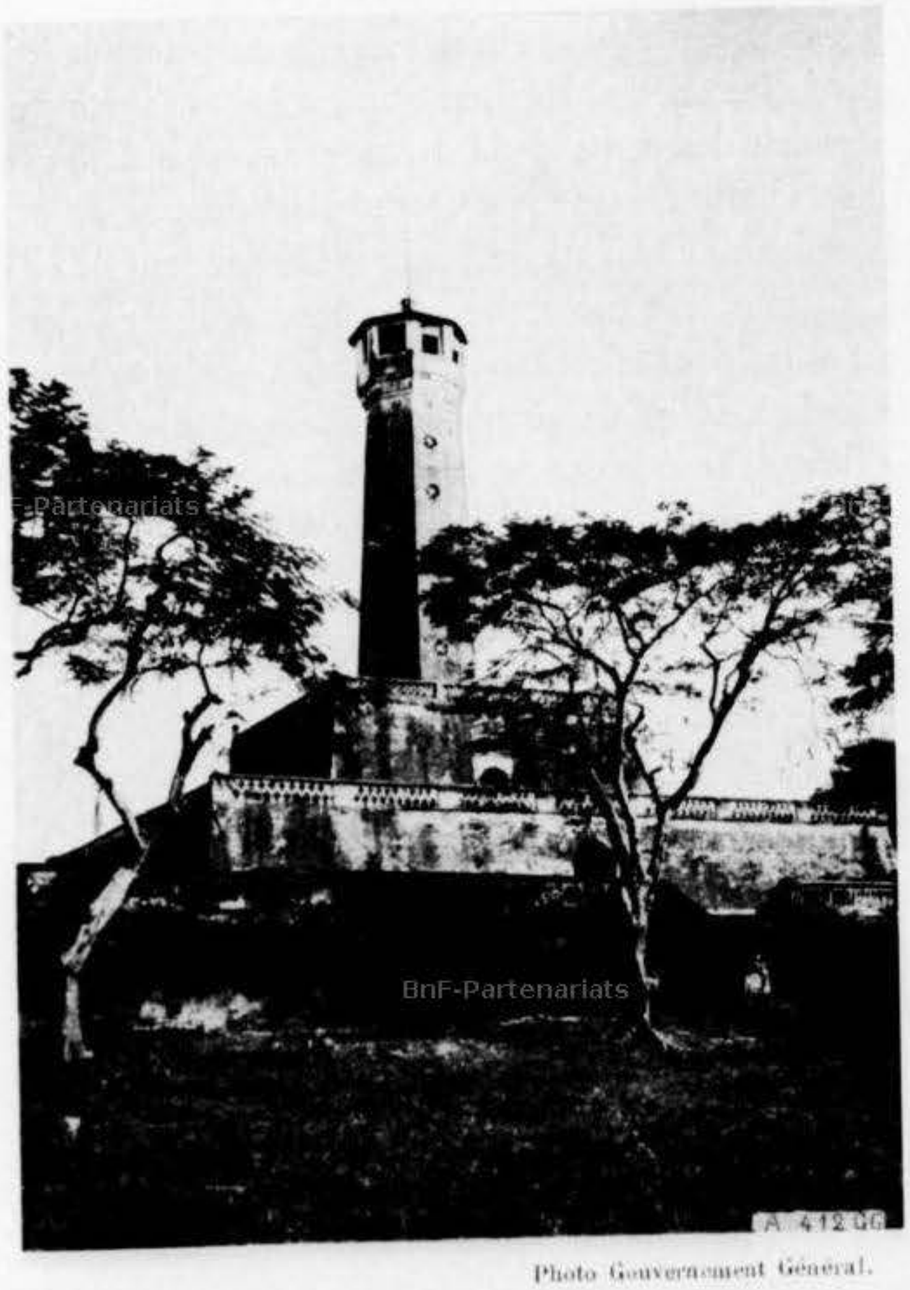

BnF-Partenariats

Photo Gouvernement Général.

Le mirador.

(1) Voir le rapport du commandant Rivière dans le Livre Jaune p. 246-250, et dans Bouinais et Paulus, L'Indochine française contemporaine, tome II, 1885, pp. 102-105.

(2) Le commandant Rivière avait reçu du Gouverneur les instructions les plus formelles à cet égard (Archives Centrales de l'Indochine, Amiraux, Registre B. 223, Autorités militaires, p. 3).

(3) L. Yann, Croquis Tonkinois, 1889, p. 80. Une gravure, p. 79, nous montre quel était alors l'aspect de la Pagode.

(4) G. Humbert, Historique succinct de l'artillerie au Tonkin pendant les années 1883 et 1884. Paris, 1884, p. 15.

(5) L. Huguet, En colonne, souvenirs d'Extrême-Orient. Paris, s. d. p. 3.

fiévreux et de dysenteriques, il fallut songer à installer un hôpital dans la Citadelle. Seuls les anciens magasins provinciaux offraient des locaux assez vastes, mais ils étaient sombres et humides. On les aménagea tant bien que mal et le premier convoi arriva le 30 juin 1884. Il était formé par les blessés de la colonne Dugenne, transportés à bord de l'*Eclair*. Le nouvel hôpital n'avait pour les recevoir que « des matelas encore remplis de pus et de sang » (1) envoyés au dernier moment par le service de la marine, et ne disposait que de vingt civières pour effectuer en pleine nuit le transport de soixante-dix blessés du débarcadère à la Citadelle.

Malgré l'insuffisance des casernements et de l'hôpital, c'est la bonne humeur et la gaieté qui dominent dans les récits de campagne des années 1884 et 1885 où il est fait allusion à la Citadelle. La joyeuse animation des troupes récemment débarquées faisait un pittoresque contraste avec le cadre encore intact et jadis somnolent de la vieille Citadelle annamite. Les derniers éléphants des anciennes écuries royales guidés par leurs cornacs, se promenaient au milieu des soldats : « pour deux sous placés dans leur trompe, ils font une petite génuflexion, aux grands éclats de rire de nos troupiers (2) ». Les nouveaux arrivants ne manquaient pas d'aller visiter les ruines du temple du Grand Banian, gardées par une vieille annamite qui prétendait descendre de la dynastie des Lê et être née dans le palais voisin : « Quand nos troupes prirent possession de la Citadelle, raconte Dumoutier (3), elle se mit sous leur protection et se rendit utile en donnant asile, dans le cloître du banian, à quelques beautés indigènes qu'un règlement impitoyable excluait, pendant la nuit, des intérieurs militaires. Peut-être certains censeurs trouveront-ils que le rôle de la prêtresse de sang royal ne fut, dans cette circonstance, ni d'une distinction aristocratique, ni d'une correction canonique et que son temple mérita de changer de vocable ».

Le Mirador fut d'abord utilisé pour la télégraphie optique. Sur la plate-forme du sommet, on disposa une lampe à pétrole munie de réflecteurs. Un obturateur masquant et démasquant la lumière à intervalles réguliers permettait de transmettre des signaux Morse à Bac-Ninh où fonctionnait un appareil analogue (4). Ce système rendit les plus grands services jusqu'à l'établissement des lignes télégraphiques de Lang-Son et de Haiphong en 1885.

Quand la vie européenne prit naissance à Hanoi, en 1887, le Mirador reçut une nouvelle destination toute pacifique cette fois, celle de tribune pour les courses. Le terrain qui le sépare de la Pagode royale et qui sert aujourd'hui de champ d'exercice et de terrain de sport, fut aménagé en piste d'un parcours de 1.200 mètres. Pour les réunions hippiques, un immense velum était tendu au-dessus des terrasses dont l'une était réservée « aux dames et aux autorités » et l'autre aux officiers.

A partir de 1885, on commença la construction de grandes casernes et de nombreux bâtiments militaires, sur l'emplacement des anciens logements de mandarins. Le Kinh-Thiên fut démoli en 1886 par faire place à l'actuelle Direction de l'artillerie.

L'aspect d'ensemble de la Citadelle resta cependant sensiblement le même jusqu'en 1894, où fut entreprise la démolition des remparts, sur un vœu émis par le Conseil municipal le 28 juillet 1893. Les raisons que l'on a mis en avant pour justifier cette mesure sont loin d'être convaincantes et le jugement le plus modéré que l'on puisse formuler est celui de M. Doumer, nommé gouverneur général au moment où l'on achevait la démolition, en 1897 (5) : « J'arrivai trop tard pour sauver les parties intéressantes. Les portes, en particulier, méritaient d'être conservées. Elles avaient un grand caractère, auquel s'ajoutaient, pour leur donner droit à notre respect, les souvenirs historiques qui y étaient attachés. Elles auraient embelli les futurs quartiers de la ville et n'auraient pas plus gêné la circulation et contrarié les alignements que ne le fait à Paris, toute proportion gardée, l'arc de triomphe de l'Etoile ».

(à suivre) André MASSON

(1) Dr Challan de Belval. Au Tonkin, 1883-1885. Paris, 1904, p. 218.
(2) F. Garcin. Au Tonkin pendant la Conquête, p. 48.
(3) Revue Indochinoise, 1901, p. 396.
(4) Paul Bonnetain. Au Tonkin. Paris, 1887, pp. 53 et 316.
(5) Doumer. L'Indochine française, 1905, p. 123.

De Paris au Tonkin, via Sibérie [1]

En novembre dernier, il me fallait revenir en Indochine, mais le faire via Suez, un mois de torpeur, tant de jours de vie active suspendue, sans rien de nouveau à voir ou à entendre ne me tente pas, d'autant plus qu'il est intéressant pour moi de reprendre contact avec le Nord de la Chine que j'ai bien connu il y a quelques vingt ans ; de plus j'ai à faire à Shanghai et à Hongkong. C'est le Trans-Sibérien qui s'impose. On ne passe pas, prétend la rumeur publique : sur quoi s'appuie cette opinion : lecture des quotidiens qui parlent toujours du Pays Rouge à feu et à sang, du Bolchevick le couteau entre les dents.

Voyons, chez Thos Cook and Sons, déclaration qu'ils sont à même d'assurer les tickets jusqu'à Nicoloroje, 1re Station Russe après la frontière polonaise mais c'est tout.

Voyons ailleurs, à la Cie des Wagons Lits, rue Scribe ; ils sont prêts avec quatre ou cinq jours de délai, (et il y a deux départs par semaine) à réserver les places sur tout le parcours de Paris à Shanghai moyennant 6.225 francs, non compris la nourriture en route. Ceci en prenant 1re classe, Paris frontière Belge, 2e de frontière Belge à frontière Russo-Polonaise, 1re en Russie et Sibérie et 2e de la frontière chinoise à Dairen. C'est ce que j'ai fait et c'est très possible, tout le parcours en 1re classe reviendrait à 1.800 francs de plus soit environ 8.000 francs plus la nourriture, de Paris à Shanghaï.

Il faut au préalable obtenir les visas de transit. On n'obtient pas ou avec de trop grosses difficultés celui des Soviets, dit encore la rumeur publique ; nous voisinons avec le Consulat de l'U. R. S. S. qui est installé à la rue Leverrier près du Luxembourg. Je m'y rends ayant eu soin d'emporter une demi douzaine de photos et muni de mon passeport délivré par la Résidence à Haïphong, j'expose mon désir de me rendre via Sibérie à Shanghai, à un Russe se tenant à l'entrée. Il me remet trois feuilles identiques à remplir, demande quatre photos et vingt trois minutes après je ressortais avec le visa nécessaire comprenant 75 francs de timbre.

Au consulat d'Allemagne en quatre minutes et moyennant quelques francs, obtenu le visa ; au Consulat de Pologne une jeune compatriote dactylographe qui représentait cette nation amie me fit attendre 1 h. 1/2 avant d'accorder le cachet voulu. car elle ne savait pas ce que signifiait un passeport délivré en Indochine dont elle semblait ignorer l'existence.

Il faut aussi avoir le visa chinois et le visa Japonais, ceci tout à fait nouveau.

Le 19 novembre, départ à 10 h. du soir de la Gare du Nord dans le Wagon Lit jusqu'à Nicoloroje, 1re Station Russe après la dernière gare Polonaise — inspection des bagages, tous les papiers sont particulièrement regardés, tout comme avant, seul différence, un prix fixe pour les manipulations, pourboire défendu.

Le 21 à minuit, nous changeons de train — nous quittons le matériel de la Cie. Internationale des Wagons-Lits pour prendre le train Russe qui lui aussi se compose du matériel de la Société des Wagons-Lits, qui durant la guerre a été subtilisé par les Soviets qui ont formé la Société des Express Internationaux (Exprinter) qui fonctionne sur tout le territoire des Républiques Soviétiques en accord avec une Société de Tourisme connue sous le nom de Derutra (Deutsch-Russian Transport) dont l'agent pointe nos billets et nous installe dans nos compartiments, beaucoup plus spacieux et confortables que les wagons des lignes d'Europe, la voie Russe étant plus large que la notre.

Le 22 novembre nous arrivons à Moscou (3.015 km.) à 16 h. et le quittons à 22 h. Durant cet arrêt sous la conduite d'un Agent de la Derutra polyglotte, nous pélerinons dans la capitale du Communisme Intégral, après avoir consacré au rite de l'envoi de cartes postales qui partent ornées de vignettes postales où se voient des marins maniant un fusil mitrailleur, une foule se ruant à l'assaut d'un palais, des têtes d'ouvriers.

Nous sommes neuf étrangers, deux Allemands et sept Français dont deux Dames, le reste des passagers du transsibérien sont une douzaine de Japonais dont une dame qui sont partis sous la conduite de compatriotes, visiter Moscou eux aussi.

Arrêt au Grand Hôtel, régi par la Municipalité, nous retenons une table, repas à deux Roubles avec taxe de 10 0/0, si la dépense excède 2 R. la taxe augmente, 15 0/0 pour 3 R., 25 0/0 pour 5 R. etc.... Un orchestre joue pendant le repas : pas de dancing, à part cela...

Nous ne manquons pas d'aller saluer Lenine, qui repose dans un Mausolée érigé au pied du Kremlin: pendant deux heures chaque soir de 5 à 7, la foule défile. Le petit père, le Tsar Dieu et Empereur disparu, il faut un autre idole, et les

---

(1) Nous devons la carte de cet article comme celles de l'article « de Hanoi à Paris par terre » à l'aimable autorisation de M. H. Cuche rousset, directeur de l' « Eveil économique ».

dirigeants moscovites ont trouvé en Lenine un « Ersatz » ! Ils ont d'ailleurs le sens du décor, ces dirigeants ; ayant proposé à mes compagnons le tour du Kremlin, nous le faisons par une belle nuit claire. Les murailles crenelées et les tours se profilant sur le ciel font une impression profonde. Sur la plus haute de ces tours, le drapeau rouge flotte reflétant des lueurs pourpres, l'atmosphère est absolument calme pourtant... explication un projecteur et un ventilateur sont en action au pied du mât.

Froid assez vif, pas mal d'animation dans les rues, gens à l'air pressé, tristes, mais pas l'air plus misérables qu'avant, moins de gendarmes en vue, peut-être notre cornac est-il lui-même de la police. Mais quantité de soldats, je n'en ai jamais tant vu que dans cette ville antimilitariste. Y a-t-il eu manœuvres, ou alerte, nous rencontrons plusieurs bataillons rentrant...

Toutes les boutiques vendraient à un prix fixe, tous les boutiquiers seraient fonctionnaires... je n'ai aucun élément d'appréciation, sinon que les étalages n'ont rien de luxueux.

Vers 9 h. 30 nous allons vers la Gare du Nord, où nous retrouvons avec plaisir notre home ambulant, bien chauffé, nous restons dans le même compartiment de Nicoloroje à Mandchouli c'est-à-dire huit jours pleins. J'ai la satisfaction de constater que je resterai seul dans mon coupé jusqu'à la frontière chinoise, c'est encore beaucoup mieux ainsi.

L'ancien itinéraire via Samara est abandonné, on passe plus au Nord, en latitude de Leningrad par Perm et Ekaterinbourg et l'ancien parcours est rejoint à Omsk (5.726 km.) où nous arrivons le 25 novembre à 15 h. ; à Irkoustk (8.203 km.) le 28 au matin. Nous longeons le lac Baikal pendant quelques huit heures, à cette époque il n'est pas encore gelé, quoique 36 h. avant d'y arriver, le thermomètre ait marqué trente degré en dessous de zéro.

Ne pas s'effrayer, d'abord, on ne met le nez dehors du compartiment confortable, aux doubles vitres, bien chauffé, que dans le jour quand aux arrêts de 10 à 15 minutes aux stations, on change la machine. La sécheresse et le calme de l'atmosphère ne vous font pas croire à un froid aussi intense, mais il est recommandé de ne pas toucher sans gants, en montant ou descendant du compartiment, les poignées de fer.

Et les journées s'écoulent beaucoup plus rapidement qu'on serait tenté de le croire: les conversations avec les voisins, la lecture, les arrêts aux stations, les séjours au wagon restaurant procurant d'excellents repas. En plus des buffets des gares bien approvisionnés, quantité de marchandes à chaque station offrent du lait frais crémeux, d'excellent beurre, de bon pain blanc et noir, des poissons fumés, des volailles rôties, etc. ; 5 ou 6 roubles par jour au Wagon Restaurant peuvent suffir, sauf vins ou liqueurs ; beaucoup moins en achetant aux stations et à noter que dans chaque wagon le Samovar fonctionne.

Puis pour faire passer le temps, il y a de quoi occuper son esprit à observer, écouter, causer... Depuis 1913 je n'avais pas fait ce voyage. Tant d'évènements depuis... Passer ainsi dans la Patrie du Communisme intégral, abolissant ou supprimant tant de choses, les dirigeants, le militarisme, la religion, la propriété, la vodka, le capitalisme, etc... Certes, il est difficile de défendre l'ancien régime : j'ai vu ses effets durant la guerre de Manchourie, je ne m'y emploierai donc pas, pas plus d'ailleurs qu'à glorifier le nouveau régime qui s'est rendu odieux au Monde entier en ne restreignant pas ses expériences sur la Russie, c'était un champ assez vaste pourtant.

En tous cas ce régime dure depuis plus de dix ans, il y a donc eu des hommes dévoués à sa cause et la vie continue, sous une autre forme sans doute, mais impossible pour le voyageur qui passe d'avoir autre chose qu'une impression. Ceci posé, je puis avouer que s'il y a du changement depuis ces quelques ans, c'est dans le sens de l'amélioration.

Mais qu'est-il advenu de ce communisme ? La propriété supprimée... oui théoriquement, c'est l'Etat qui est seul propriétaire, mais les anciens propriétaires sont restés les maîtres en tant que fermiers, s'ils ne peuvent ni acheter, ni vendre, ils ont l'usufruit et ce droit est héréditaire...

Il y avait eu un beau geste énergique, suppression de la vodka (l'eau de vie), cet abrutissant national... oui mais actuellement on en vend, on en boit partout ! le degré de cet alcool est inférieur, théoriquement tout au moins.

La religion abolie aussi, mais dans toutes les villes traversées, les villages aperçus, j'ai remarqué des Eglises, j'ai rencontré bien des popes chevelus, barbus comme avant, moins nombreux certes mais plus crasseux encore. A Moscou la petite lampe brûle toujours devant bien des icones, devant lesquelles se signent encore des passants...

Quantité de soldats dans ce pays antimilitariste — et si le flirt n'est pas déjà entamé avec les nations au régime capitaliste, c'est peut être que toute avance est mal accueillie avant que la question des anciennes dettes soit réglée...

En fait l'Union Soviétique se compose d'une trentaine de Républiques auxquelles Moscou donne toute liberté, mais se réserve l'armée, les relations extérieures, la direction des chemins de fer, les finances et la monnaie. Il semble bien que l'impéralisme Tsariste se continue ou alors que serait ce rève moscovite des Etats-Unis d'Asie, capitale Moscou Il n'y a peut être tout d'abord que de simples traités de commerce et d'amitié qui lient tous les voisins asiatiques. C'est le Russe qui a tendu le premier la main fraternellement à la Turquie nouvelle, c'est le Russe qui appuie la Perse contre les tentatives Anglaises, c'est le Russe qui pousse l'Afganistan. Et en Chine donc ? ? S'il y devient de moins en moins puissant chaque jour, son action néfaste fut aussi nette qu'intense.

Dix jours après avoir quitté Paris, c'est-à-dire le 29 novembre à 22 heures, et roulé quelques 10.000 km. nous arrivons à Mandchouli. A mon dernier passage en 1913, la région était dans les mains des Russes, mais les évènements ont fait passé le Nord de la Mandchourie sous la juridiction chinoise. Tchang Tso Lin, le dictateur, l'antibolcheviste par excellence, en était le maître. Intéressant à voir le contact de ces deux adversairs farouches. Dans la gare où se rencontrent les services du chemin de fer transsibérien et ceux du Chinese Eastern Railway, douanes, polices Russes et Chinoises semblent sympathiser. En tous cas elles opèrent ensemble en parfait accord, semble-t-il, sous les emblèmes séparés du marteau et de la faucille qu'on retrouve sur tous les monuments en Russie et en Sibérie, et du pavillon chinois aux cinq bandes de couleurs rouge, jaune, bleu, blanc, noir repré-

sentant les cinq races mandchoue, chinoise, mongole, thibétaine, tartare.

Le lendemain matin au jour une surprise en voyant flotter sur toutes les stations le pavillon soviétique rouge au coin orné de la faucille et du marteau et le pavillon chinois aux cinq bandes, fraternellement unis par une couture solide... et les journaux de Pékin trouvés ce jour même annonçent que Tchang Tso Lin a donné sur sa caisse personnelle 25.000 $ pour permettre d'éditer en Anglais la traduction des documents saisis à la légation Soviétique de Pékin afin de répandre dans le Monde la preuve des méfaits des Bolchevicks.

On peut en Chine s'attendre à toutes les.... chinoiseries mais ce double pavillon demande une explication, la voici :

Le chemin de fer de l'Est chinois a été sous la poussée et avec l'appui du Gouvernement Russe il y a quelque trente ans, créé par la Banque Russo-Chinoise, pour relier à travers le territoire chinois Dalny la lointaine au Transsibérien, allant jusqu'à Vladivostock.

La dite « Banque » ou la « C^ie^ du chemin de fer » avait acquis sur une grande partie de son parcours, en vue de la Colonisation Russe, de grandes étendues de terrain, des centres y avaient été créés comprenant non seulement des habitations mais aussi des écoles, des usines notamment des briqueteries, des moulins.... tout un quartier de Harbin en est couvert.

Les troubles en Russie survenant, les Fonds de la Banque Russo-chinoise sont revenus à la nation ou tout au moins à ses dirigeants; la Russo-Chinoise devint la Russo-Asiatique qui fut mise en liquidation, les agences de cette Banque situées à l'étranger devenant en quelque sorte autonomes sans plus rien de commun avec les agences ou la direction se trouvant en Russie.

Le gouvernement des Soviets aurait offert à Tchang Tso Lin la co-propriété et la ligne fonctionne sous le double contrôle Sino-Russe — l'exploitation en est très rémunératrice, la tenue des stations, l'état du matériel et de la ligne donnent une forte impression, mais cette prospérité suggère quelques réflexions.

Le Français là-dedans qu'est-ce qu'il devient ? Le capital de la Banque Russo-chinoise n'est-il pas composé d'une grande majorité de capitaux français, la Banque ne détenait-elle pas le quasi-totalité des actions et obligations de l'« Est Chinois ». M. de Monzie, le Président de la Commission des Dettes, a-t-il fait le nécessaire à ce propos auprès de ses amis Russes, auprès desquels il doit défendre les intérêts de notre pays si gravement compromis ?

Cependant la part française semble nulle ou à peu près dans ce développement prodigieux des « Trois Provinces de l'Est » (nom chinois de la Mandchourie). Des influences diverses s'y disputent ; ces bons Chinois comme toujours savent se servir des rivalités entre Russes et Japonais pour démêler leur point de vue ; les Américains sont prêts à y investir d'énormes capitaux, des emprunts se négocient : l'un de $ 40.000.000 de dollars américains faisait beaucoup de bruit à mon passage. Plusieurs lignes ferrées en construction, d'autres vont l'être.

Aucune banque française n'y agit depuis la fermeture de l'Agence de la Banque industrielle à Moukden et cependant cette Banque trouvait là un terrain d'action des plus favorables.

Harbin que j'ai connu en 1906, qui était une agglomération composée à peu près exclusivement de débits d'alcool et... d'amour à l'usage des vaincus de la guerre Russo-Japonaise est devenue une grande cité moderne de 350.000 habitants dont 120.000 blancs russes pour la plupart, blancs ou rouges se disputant l'influence sur les dirigeants chinois qui administrent la ville à la satisfaction des intéressés.

De grandes artères de 50 mètres de large, deux grands hôtels, l'électricité, le téléphone automatique qui m'a permis de trouver moi-même sans intermédiaire notre Consul M. Reynaud si obligeant, si informé. Vu la date de départ du paquebot de Dairen (l'ancien-Dalny) sur Shanghai, je puis passer à Harbin presque deux jours, pleins d'intérêt, il y aurait plusieurs pages à écrire. Dans l'après-midi du 30 novembre je quitte Harbin (10.650 km. de Paris) dans un confortable wagon de la Société des Wagons lits, j'arrive le lendemain matin à Moukden, toute la matinée à y passer en attendant l'express pour Dairen.

Vu notre Consul, M. Crespin que les Hanoïens ont bien connu lorsqu'il était à Long Tchéou, il m'indique le meilleur emploi du temps à passer dans la ville impériale entourée par une ville moderne, décuplant la surface de la ville murée, ayant conservé tout son pittoresque. Un trafic intense partout, des convois militaires se mêlent à ces milliers de charettes à deux roues remorquées par chevaux, mulets ou bœufs, parmi lesquelles évolue notre confortable auto dont le chauffeur est russe. Nous longeons des kilomètres de murs entourant l'arsenal de Tchang So Lin, où 18.000 ouvriers chinois sous la direction de près de 250 Européens russes ou Allemands produisent non seulement fusils, mitrailleuses et munitions, mais aussi les grosses pièces d'artillerie, pour les armées du Nord qui possèdent près de 300 aéroplanes Bréguet, Potez, Farman dont les pilotes ont été dressés en grande partie par des instructeurs français dont Poullet.

A voir l'allure des troupes rencontrées aux vêtements doublés de ouate et de fourrure, bien équipées, bien armées, bottées, entraînées à ces froids terribles qui descendent parfois jusqu'à — 40°, on s'imagine mal les Cantonais, aux sandales de paille venant les relancer sur leurs lignes...

Cependant depuis cette impression ressentie en décembre dernier, on a vu les troupes Nordistes incapables d'empêcher, au printemps dernier, la jonction des armées sudistes dans le Chan-Si, le Honan et le Cheli. La politique en Chine est bien décevante. Les Japonais n'étaient-ils plus derrière Tchang So Lin, celui-ci aurait-il démérité, ou bien encore voulait-il par trop se considérer comme maître de la Mandchourie.

Pour qui étaient ces chargements de munitions et de matériel de guerre venant d'Europe sur bâtiment japonais signalés par la presse, fin de l'année dernière ?

Mais les armées sudistes, même triomphantes, semblent mériter l'impression qu'elles m'avaient faite : elles ont vu leur prestige militaire plutôt atteint, quand à Tsinanfou, elles se sont heurtées aux Japonais qui, avec moins de 4.000 hommes, sont refoulé les 35.000 hommes de Chang Kai Shek Difficile à pronostiquer quoi que ce soit au point de vue chinois ; au point de vue japonais, il est certain qu'ils tiennent à rester en Mandchourie, et on ne voit pas ce qui pour-

rait les en empêcher. Ils y ont d'ailleurs fait un effort formidable, et sont en train de réaliser le rêve russe, à leur profit peut-être, mais aussi au profit de ce pays si grand de possibilités. C'est facile à constater, rien qu'en passant.

Depuis Chang Chun, nous empruntons la ligne japonaise ; peu de temps après midi, je quitte Moukden par l'express japonais composé de confortables Pullman, et j'arrive à Dairen le même soir, cueilli à la gare par les représentants du Bureau du Tourisme japonais ; nous sommes conduits à l'hôtel Yameto, propre, confortable ou sans aucun dérangement toutes dispositions sont prises pour le départ à bord du paquebot Japonais pour le lendemain 4 à 11 h.

Donc en tenant compte de la différence d'heure 13 jours 1/2 de Paris à Dairen (11.600 km.) y compris les arrêts en cours de route.

Dans la matinée du 4 décembre, parcouru le port avec ses Wharfs merveilleusement agencés, ou une douzaine de Porthos ou Paul Lecat peuvent accoster à la fois, à quelques mètres de vastes magasins surmontés de salle d'attente, buffet, etc... pour les voyageurs. Il y a 3 km. 1/2 de quais où peuvent accoster tous les bâteaux de mer, plus le port spécial pour les charbonniers et pétroliers permettant à une vingtaine de vapeurs d'accoster ; les docks peuvent contenir 350.000 tonnes de marchandises, et en plus les quais, en saison sèche, peuvent en recevoir à découvert plus de 400.000 Tx.

Il y a une trentaine d'années que Dalny, la lointaine, a été créée par les Russes qui avaient accompli cette œuvre magnifique du rail transsibérien arrivant à Vladivostock mais qui voulaient le port en eau libre et le rail à travers la Mandchourie dont ils avaient pressenti l'avenir merveilleux. Le développement de ces riches régions a été accentué par suite de l'émigration en masse de Chinois qui fuyant les provinces du Tcheli et du Chantoung désolées par la guerre arrivent en Mandchourie où d'excellentes terres libres leur sont distribuées : le « Chinese Economic Journal » déclare que dans les derniers douze mois 850.000 refugiés ou immigrants y ont été installés.

Quand on songe au port de Haiphong ou à tout ce bruit fait à propos de l'envoi de quelques 15.000 Tonkinois, les chiffres ci-dessus laissent à penser que notre belle Indochine a encore beaucoup à apprendre.

Dairen quitté le 4 à 11 h., la matinée du 5 passée à Tsing Tao où dans les quelques heures de séjour de huit heures à midi, j'ai vu entrer ou sortir sept vapeurs dont un Allemand de 10.000 Tx, le paquebot Japonais nous débarqua à Shanghai le 6 à 16 heures donc : Paris-Shanghai en seize jours et demi et près de 3 jours d'arrêt en route et j'ai déboursé, tout compris 8.200 francs depuis Paris.

De Shanghai $ 50 à $ 80 pour le passage de deux à quatre jours jusqu'à Hongkong, paquebot tous les deux ou trois jours, de Hongkong à Haiphong $ 60. — Hôtel possible à $ 10 par jour tout compris à Shanghai comme à Hongkong. Total 10.000 francs. En 1er sur tout le parcours 15 à 1.800 francs de plus.

Retrouvé Shanghai, continuant à remuer les millions de Taëls sous la protection des croiseurs internationaux : la vie intense que mène ce petit groupe de blancs, qui a transformé les marécages concédés ironiquement en une ville splendide, est d'un intérêt puissant.

Quelques chiffres éloquents dans leur brutalité : Le terrain dans la Concession française ont « boomé » d'une façon remarquable : actuellement sur le quai de France les emplacements se vendent de 140 à 150.000 taëls le mau ; dans la banlieue, dans l'extra-concession jusqu'à 20.000 taëls, mais pas moins de 7.000, — le Mau est de 674 m2 1/2, le taël vaut 16 francs, soit le mètre carré sur le quai aux environs de 4.000 francs.

Le Cercle sportif sur la Concession française, dénommé « French Club » a coûté 1.200.000 taëls, il a 2500 membres, le droit d'entrée est de $ 400.

Une affaire française, quoique s'appelant International Saving Society (Société Internationale d'Epargne) en combinaison avec sa succédannée la Foncière et Immobilière de Chine, remuent des dizaines de millions : comme garantie pour ses participants, elle construit des immeubles sur la Concession — l'un d'eux a coûté plus de 30.000.000 de francs. Avec ses sept ou huit étages où se louent une centaine d'appartements, c'est tout un monde avec un ingénieur en charge pour non seulement la gérance, mais aussi pour la direction de l'Usine électrique située dans l'immeuble actionnant ascenseur, lumière, pompes, car les puits ont été creusés sur le terrain même... etc... etc....

Du point de vue politique l'expérience confirme que la voie suivie dans ces époques troublées par notre Consul général M. Naggiar, lui aussi bien connu des Tonkinois a été la bonne — la défense de la Concession organisée n'a aucun caractère offensant pour les voisins chinois, mais est d'une efficacité certaine.

De la politique anglaise par contre, le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle fut incohérente, et le jugement porté sur cette politique par M. Putnam Weale journaliste anglais bien connu en Extrême-Orient paru dans le *Shanghai Sunday Times* est des plus intéressants. Voici ce qu'il dit :

« Les Français pensent, et sont pleinement justifiés à le
« penser, que la politique britannique, particulièrement à
« Hankow et à Tientsin, a trahi les intérêts français aussi
« bien que les intérêts britanniques depuis qu'ils reconnais-
« sent que le sort de toutes les concessions est indissoluble-
« ment lié.

« Le Gouvernement britannique défend officiellement son
« attitude en prétendant que les intérêts britanniques en Chi-
« ne sont tout à fait différents des intérêts français et que
« pendant que les Français peuvent se permettre de faire une
« chose, les Britanniques ne le peuvent pas parce qu'ils of-
« frent une plus grande prise. De tels arguments ne m'im-
« pressionnent pas.

« Quelques difficultés que la collaboration en Chine puis-
« se comporter, elles n'atteindront pas le centième de celles
« qui furent vaincues pendant la Guerre. Ce sont des argu-
« ments faux aussi, car pas une fois en 1925, 1926 et 1927
« (en dépit de la politique commune suivie tout d'abord par
« Britanniques et Français à Shameen) il n'y a eu un échan-
« ge de vues intimes ; notre politique en Chine était aban-
« donnée au hasard.

« Personne, en Angleterre, ou tout au moins très peu de
« personnes, ne peut concevoir les changements énormes sur-

RUSSIE
RUSSIE
MONGOLIE
MANDCHOURIE
CHINE
MER DU JAPON
MER JAUNE
MER DE CHINE
JAPON
CORÉE
Kiatka
Mandchouli
Amour (Heilung-Kiang)
Ourga
Tsitsihar
Hailun
Sungari
Kharbin
Tao-Nan-Fou
Tchang-Tchaung
Vladivostok
Tcheng-tchia-Toun
Seuping-chieh
Tounhoua
Kaiyuan
Dolom-Nor
Moukden
Liaoyang
Kalgan
Neutchouang
Amung
Pékin
Tatong
Tchinouangtao (Chan haikouan)
Dalny
Pingyang
Gensan
Golfe du Pé Tchili
Tientsin
Paoting
Ningshia
TchengTing
Seoul
Taiyuan
Tchéfou
Tainan
Tsingtao
Fousan
Jaune
Fleuve
Haitcheou
Chimonoséki
Honan
Tcheng tcheou
Hsutchéou
Hsian
Nagasaki
Hsinyang
Nankin
Soutchéou
Changhai
Hankeou
Itchang
Hang tchéou
Ningpo
Outchang
Yang-Tze
Kioukiang
Nanchang
Pinghsiang
Foutchéou
Kélung
Amoy
Formose
Rivière de l'Ouest
Canton
Nanning
Ki Takéou
Hong-Kong
Nachàm
Langson
Pakhoi
Hanoi
Haiphong
Fl Bayard
Saïgon

I.D.E.O.-1928

COMMUNICATIONS ENTRE L'INDOCHINE ET LES PORTS DU TRANSSIBÉRIEN

D'après l'Eveil Économique
(Henri Cucherousset)

- *Transsibérien et lignes correspondantes.*
- *Autres chemins de fer.*
- *Chemins de fer en construction.*
- *— en projet.*
- *Lignes régulières étrangères de paquebots.*
- *Messageries Maritimes.*
- *Ligne Haïphong-Hongkong.*

« venus en Indochine depuis la fin de la Grande Guerre, et « par conséquent l'intérêt vraiment différent que la France « porte aujourd'hui à l'Extrême-Orient. L'Indochine est de- « venue une base de valeur, un nouvel empire. Non seule- « ment il y a eu un accroissement considérable de la popula- « tion et de l'industrie, mais la baisse du Franc et la stabilité « de la Piastre ont amené la naissance de grosses fortunes.

« Tout le pays prospère et se développe rapidement. Com- « me c'est le cas de Java, l'accroissement des naissances est « si rapide maintenant, sous un bon gouvernement et avec « la paix, qu'en 1940, il aura la même population que la « France elle-même (40 millions), et sera un grand réser- « voir de richesses.

« Dans de telles conditions tout ce qui arrive en Chine « se présente, pour les Français, tout autrement qu'il y a « quelques années, quand l'Indochine était une colonie pau- « vre ; toute faiblesse de la politique française qui se des- « sinerait d'une façon semblable à celle du Mémorandum « du 18 décembre et des discours suivants est impossible.

« Les Français ont, par exemple, décidé irrévocablement « que, dans aucune circonstance, le statut des concessions fran- « çaises en Chine ne sera modifié — ils ne veulent pas les « abandonner ; peu leur importe ce que feront les autres Puis- « sances. Ils reconnaissent que ces concessions sont des an- « neaux essentiels dans toute une chaîne et que leur rupture « amènerait des conséquences désastreuses pour l'ensemble de « l'empire colonial. C'est pourquoi ils les garderont jusqu'au « temps, encore éloigné, où la civilisation occidentale, s'étant « affermie en Asie et étant assurée contre tout assaut anar- « chique, pourra accepter sans danger la doctrine que des « codes importés d'Occident et des institutions municipales « peuvent se défendre elles-mêmes. La visite récente en E. « O. du Général Claudel du Conseil supérieur de Guerre « avait plus d'importance qu'on ne lui en attache au premier « coup d'œil. Toute la question de la sauvegarde des droits « et des intérêts Extrême-Orientaux fut alors évoquée et la « conclusion qui sera tirée liera notre génération.

« Voici le premier point — l'affaire des concessions — « sur lequel un accord est nécessaire entre la France et l'An- « gleterre si elles doivent avoir une politique commune en « Chine, nier que leurs intérêts dans les concessions ne soient « identiques, c'est déclarer qu'il n' a rien d'identique pour « les politiciens. Que la politique française, en restant ce « qu'elle était les années passées, a prouvé qu'elle était su- « périeure à la politique britannique laquelle a tourné com- « me une girouette, cela est évident en soi ».

Cette opinion d'un Anglais exprime l'impression que j'ai rapportée de mon passage sur les côtés de Chine, il y a quelques mois et vaut encore d'être rapportée.

Je me permets d'ajouter que les Indochinois seraient bien inspirés de passer par la Chine et le Japon pour retourner au foyer des ancêtres, soit par l'Amérique, soit par la Sibérie. Pareil retour pour être moins somnolent que la voie de Suez, cure de chaise longue indiquée seulement pour des malades, serait d'un enseignement sérieux pour la plupart de nos compatriotes qui tout en venant en Indochine ne sont en quelque sorte pas sortis de chez eux.

En effet quitter la ville ou la province française pour venir par la Cannebière embarquer sur un paquebot français ou l'on continue la partie de cartes commencée « at home » et qui sera reprise en arrivant aux terrasses de café de Saigon ou du Tonkin, ne donne pas l'occasion de voir d'autres gens ou d'autres choses que ceux ou celles déjà archi-vus. Le contact avec Port Said ce dépotoir, n'apprend rien, celui avec Colombo ou Singapore est trop bref, trop superficiel pour qu'il produise quoi que ce soit de nouveau, éveille même dans l'esprit autre chose qu'un sentiment de fatigue... — Profiter de l'expérience des autres est si facile : on le peut en ne manquant pas l'occasion offerte en allant voir ce que nos voisins placés dans des conditions à peu près identiques aux nôtres, ont réalisé, c'est peu onéreux en utilisant pour cela le parcours entre France et Indochine que nous autres Indochinois sommes obligés de faire si souvent et qu'il est si facile de varier.

P. A. LAPICQUE,
Capitaine au Long-Cours,
Armateur en Extrême-Orient.

CHRONIQUE D'EXTRÊME-ORIENT

LES IDÉES ET LES LIVRES

Orient et Occident

XVIII

Chine moderne

Devant moi est un pur vase Ming. Sur le blanc laiteux de ses flancs polis comme l'agate, brille la course d'un cheval noir emportant fougueusement un cavalier penché, vêtu d'un rouge sombre que le temps n'a pas mordu. Il semble que le four antique, en cuisant ce vernis somptueux sur la pâte immaculée, ait pétrifié soudain l'élan de l'animal et le geste hardi de l'homme, immobilisant à jamais leurs mouvements en plein essor, transformant en camée le poil de la robe aux lourds ondoiements... Mais sur ce tableau simple et vivant, auquel la rondeur minuscule du vase est un horizon infini, s'érige le col dont les morceaux brisés ont été rejoints par de grossiers crampons d'étain. C'est là l'image de la Chine, mandarin superbe qui chevauche un passé dont la matière se désagrège par des fissures mal ressoudées. La Chine n'est plus une nation depuis qu'elle n'est plus un Empire. L'Empire était le toit qui recouvrait cet amas d'édifices disparates, dont la ruine est maintenant béante.

Longtemps encore, sans doute, les ambitions européenne, américaine ou japonaise, qui s'offrent à reconstruire, se briseront les dents contre l'impénétrable civilisation chinoise, dont la permanence vient de ce qu'elle est morale, non matérielle comme la nôtre, et fondée sur l'individu, non sur la nation. Il reste donc à déduire ce qui reste de cette morale et comment se poursuit, par elle, l'évolution individuelle. Il semble désormais que, d'une spiritualité lointaine et qui, au demeurant, fut toujours d'ordre assez pratique, il ne subsiste que de la superstition, ce déchet de toutes les vérités. Et la matière apparaît, tout comme chez nous, mais passive au lieu d'être active, ce qui ne la fait que plus laide. La Chine est le seul pays du monde ayant résisté jusqu'ici au modernisme, à la poussée cupide du « progrès » ; elle n'a pas conçu, comme l'Europe, l'évolution sous la forme d'un perfectionnement mécanique et impersonnel ; mais en elle toute évolution s'est arrêtée et c'est une loi inéluctable que ce qui ne progresse plus, descend.

Alors que le but de notre civilisation est de dominer la vie, celui de la chinoise est d'y chercher le bonheur, non pas collectif, mais individuel, tangible, terre-à-terre, qui délivre de la peur de la mort et de la hâte de vivre. Mais cette recherche d'un bonheur qui ne tend plus à sortir de lui-même devient alors la plate satisfaction des instincts les plus immédiats, se mue en une vie sans art, sans discipline, sans idéal ; en cérémonies au sens oublié, en rites sans âme, en gestes vains et incompris.

Peut-être la Chine avait raison de se refuser à notre civilisation qui pour elle n'apporte que troubles, avidité, fièvre. Elle ne semblait vivre que parce qu'elle était figée : toute violente nouveauté provoque en elle des éboulements, des ruines. Or, la Chine est le pays où il n'y a pas de ruines. Les ruines sont le signe d'un mouvement arrêté en plein essor par le temps : ici, le temps n'a point d'empire sur les mouvements.

Au moins ce pays pouvait n'emprunter aux autres que juste ce qui eût rehaussé son culte du bonheur, pour empêcher celui-ci de tomber au-dessous de l'idéal perdu. Pourquoi n'a-t-il pris à l'Occident que ce qu'il méprisait en lui et n'utilise-t-il une apparence de force moderne que pour se diviser et s'ensanglanter lui-même ? Il continuerait d'être un grand peuple, s'il était d'accord avec lui-même. S'il était conscient de son passé, il ne recourrait pas à ce qui déshonore notre présent.

J'admire et j'aime la vieille Chine, en qui l'on se console de la nouvelle. Mais sa civilisation est aujourd'hui morcelée entre tant d'amours pareilles, plus féroces que bienveillantes, grâce auxquelles tout le passé de la Chine dort, disséminé en d'innombrables et jalouses collections. Dans le pays du Milieu — qui était aussi celui de la mesure — que restera-t-il bientôt qui puisse surmonter la fureur de ses habitants ? La cuisine et la politesse ? Ce sont deux traditions qui, par impuissance, se sont repliées sur elles-mêmes. La cuisine vit encore mais la politesse n'est plus qu'un protocole momifié, enveloppant certains actes de la vie sociale et n'atteignant plus la vie individuelle. Il n'y a plus que quelques marchands ou quelques lettrés d'un autre âge dont les échines se courbent encore en d'interminables salutations. Les mandarins nouveaux se contentent du salut militaire et s'en amusent avec une gravité d'enfants.

La Chine, océan inerte dont les remous ne troublent que la surface continue de sommeiller à l'ombre d'une Histoire qui n'est plus qu'un tronc désséché. Elle n'est plus un Empire ; n'est pas une République ; sera-t-elle une nation ? Pour le devenir, lui suffira-t-il de pratiquer cette acceptation d'un bonheur égoïste et cette satisfaction d'appétits élémentaires ? Cette notion du bonheur individuel, si profondément philosophique dans le passé, sur quoi repose-t-elle maintenant ?

Nous lisons dans les vieux maîtres qu'elle tendait à évoluer l'individu en le contraignant à une vie intérieure, à une pensée simple, à une religion vivante et plus personnelle que dogmatique ; elle l'environnait de beaux spectacles, lui prêtait la jouissance de tous les prestiges de l'art et d'une organisation sociale harmonieuse. On avait en elle un sens profond de discipline collective. Par elle, le Chinois ne sentait pas seulement la facile satisfaction d'un vulgaire au-jour-le-jour,

mais il détenait des formes de jouissance particulière à sa race, à sa vue propre des choses. Elle lui suffisait et, s'y enfermant, il y goûtait une sorte de patriotisme exclusif, quoi que ce mot ait de contraire à la Chine. Elle était un idéal qui apprenait à tout Chinois à vivre selon les préceptes des sages et les images de l'art ; à orner sa vie de la somme de beauté qui lui était possible : à jouir de tout avec modération.

Il n'est pas étonnant qu'une race qui, des milliers d'années, se nourrit à la même source, la tarisse. Mais elle croit toujours y puiser. La Chine a perdu le sens d'elle-même, immobilisée sur elle-même. Elle évoque les cendres d'un grand orfèvre, encloses dans la plus belle de ses urnes. Si elle veut et doit renaître, elle aura beau faire à nous imiter : en Europe, le progrès est fonction d'un peuple, et ignore l'individu. Ce n'est pas en nous empruntant notre matériel de progrès illusoire que la Chine progressera. Elle devra entreprendre ce qu'elle a oublié et ce que nous négligeons : faire des hommes, recréer de la beauté, de la bonté, de la force morale, de l'action, sur cette vieille terre où rien de cela n'existe plus. Un contentement facile, la recherche d'un bonheur désormais privé de tous ses éléments nobles ont fait la décrépitude de la Chine. Une âme sans désir est impuissante. Seul, le désir crée la volonté et, en se réduisant à l'immédiat, le Chinois a manqué de cette force de projection qui, bonne ou mauvaise, conditionne un avenir.

■

Cherchons un autre symbole de cette Chine nouvelle qui se piétine elle-même au nom d'un patriotisme dont chaque province se fait une arme contre sa voisine. N'est-elle pas comme une usine immense, sur laquelle on voit beaucoup de fumée, mais dont l'intérieur est encore vide de mécanisme ? Le bruit strident de la sirène y remplace celui des courroies et n'arrive à donner que la hantise d'un jeu, non celui d'un progrès ni même d'un effort. Nous sommes toujours dans la Chine millénaire, mais elle s'est divertie à changer de costume et à remplacer son éclatante robe à ramages par le triste kaki moderne.

Le progrès est un renouvellement, une reviviscence et un corps de vieillard n'est pas rajeuni pour être vêtu d'habits neufs Quel est le signe qui nous fasse espérer une résurrection prochaine ? Le Chinois des sinologues est une langue morte et la Chine des collectionneurs un musée transféré en Europe, en Amérique et au Japon. Il faudrait appliquer à l'existence moderne de ce pays un temps nouveau de la conjugaison : le présent indéfini.

Ce n'est pas dans les villes internationalisées de la côte qu'il faut chercher une interprétation de la psychologie chinoise et les raisons de s'en faire un guide, mais dans ces provinces redevenues féodales où n'a pénétré de progrès que juste ce qui peut donner à leurs habitants la prétention d'y être parvenu. Là tout ce qui n'est ailleurs que rhétorique touche un fond de réalisation.

La Chine démembrée, dont chaque partie est tombée d'elle même de l'arbre pourri de la dynastie, n'offre plus de gage à l'Occident. Son intégrité nationale n'existe même plus dans les organismes de contrôle que la politique européenne lui a imposés. S'il y a une Chine douanière, il n'y en a plus d'administrative ; il n'y en a jamais eu d'économique. Ainsi tout effort pour donner à cet ensemble incohérent, qui ne fut jamais une nation, le sentiment de l'heure présente, est encore moins garanti qu'au temps où des expéditions militaires sanctionnaient nos entreprises. Comment insérer des œuvres de paix entre mille querelles destructrices ? Comment donner une aide à quatre cents millions d'amis qui, entre eux, sont ennemis ? On aura beau couvrir de discours toutes les réalités, en Chine celles-ci ne se laissent pas enterrer et elles restent menaçantes pour les unes et les autres parties. Elles placent l'Occident en face de ces redoutables dilemmes : respecter une intégrité territoriale que la Chine ne possède plus ; reconnaître une indépendance administrative qu'elle ne connaît pas ; admettre ses droits comme Puissance alors qu'elle est impuissante à grouper les siens propres ; renoncer à des privilèges qui ne suffisent plus à défendre les pactes consentis. Peut-être aurons-nous, un jour lointain, les Etats-Unis de Chine. En les attendant, ce pays usé de siècles à son centre partout et sa circonférence nulle part. C'est à nous à prendre séparément les divisions qui se présentent et à essayer de faire la part de ce que chacune peut offrir. Puis qu'il n'y a plus de Chine, mais seulement des provinces chinoises, la sagesse serait de traivailler pour le moment dans le sens de chacune de ces limitations et d'y localiser la paix. Imposer leur bien particulier à ces parcelles d'Etat dont la conduite est nuisible au bien général, tel parait devoir être l'objectif des nations occidentales en Chine, si celle-ci ne reconstitue par d'elle-même une cohésion qui soit à la fois sa force et notre garantie.

Quelles perspectives offre la Chine aux nations blanches et jaune dont la concurrence est tournée vers elle ? Celles-ci la flattent-elles afin de la mieux dévorer, ou bien simplement veulent-elles, dans ce grand corps passif, imposer leur propre vie ? Sa masse ignore la politique ; son inertie immense est la plus sûre des défenses et éludera aussi bien d'accroître la force japonaise que de servir les ambitions occidentales. Tout au plus favorisera-t-elle, sans l'avoir voulu, quelques intérêts.

Elle s'amuse de nos armes, avec lesquelles elle se blesse, mais dont elle ne craint rien de nous-mêmes, car un bien que tout le monde convoite risque fort de n'être à personne. Chacun renchérit pour traiter de puissance à puissance avec ce peuple céleste considéré par ailleurs comme un émigrant dangereux. Mais il est difficile de constituer en monopole l'intégrité de la Chine. Quelle nation aura les épaules assez larges pour barrer aux autres le passage ?

C'est pourquoi la Chine, qui a derrière elle un si long passé, ne manque pas d'avenir. Abritée par son immensité et par la diversité des intérêts qui entrent en contact avec les siens, elle a quelque raison d'espérer voir ses pires ennemis lui montrer figures de sauveurs. L'Europe guerrière a réveillé le Dormeur allongé sur le trésor d'une sagesse très vieille, mais toujours prête à être positive. La Chine est une force neutre, qui, mal maniée, se nuit à elle-même. Le réveil de l'Asie entière dépend de la mise en action de cette force.

« La Chine ne sera grande qu'en renouant le présent au passé » écrit M. Alph. Hubrecht, dans sa magnifique et fervente monographie de Péking (1). Cet écrivain chrétien qui, en ses 40 années d'apostolat, a mieux compris la Chine que ses plus subtils lettrés, ne faisait-il pas figure de prophète lorsqu'il redoutait, en décrivant les Tombeaux des Empereurs « qu'un antiquaire trop curieux n'allât planter là sa pioche et sa pelle et troubler le dernier sommeil des Souverains ». Pour lui, le respect superstitieux que les Chinois conservaient envers leur passé, en dépit de tous les bouleversements et des soi-disant réformes, garantissait que la véritable grandeur de la Chine n'était qu'endormie. Mais le vent de l'Histoire, qui tourne chaque jour des pages inattendues, efface aussi les illusions de l'amour qui veut arrêter leur fuite. Aujourd'hui, c'est la Chine elle-même qui est la victime des Chinois. Un acte aussi destructif de toutes traditions, de toutes significations chinoises, que le sac des Tombeaux impériaux, est bien au-delà d'un crime imputable à une catégorie d'individus. Il traduit la sourde influence qui pousse un peuple contre lui-même, le lent travail qui peu à peu a mis en poussière ses assises les plus profondes. Comme de mauvais enfants brisant leurs jouets par bravade, les Chinois, ou tout au moins certaine partie du peuple chinois, mettent un sot orgueil à piétiner et à démolir, aux yeux de spectateurs intéressés, l'appareil même de leur stabilité. Ceux qui agissent ainsi n'ont pas eu le bénéfice d'être placés, par leur destin, dans la continuité des traditions de leur race. Leur pensée, s'ils en ont une, s'est trouvée incorporée à des volontés étrangères, et pareils à ces êtres faibles qui renieraient leur père pour la gloire de suivre celui de leur camarades que distingue seulement sa honte, ils combattent pour des idées mortelles à leur avenir.

Ceux des Chinois qui veulent réformer leur pays en s'attaquant à sa vitalité, s'imaginent que le Passé, contre lequel ils s'acharnent, était la chaîne de leur esclavage, alors que, seule, elle les retenait au-dessus de l'abîme du temps. Voici la Chine livrée à son propre poids, ayant rompu ses liens bienfaisants. Ils n'est plus que de savoir quel obstacle arrêtera sa chute. Son erreur a été de croire qu'elle se renouvellerait en supprimant ses souvenirs ; on ne bouleverse pas les fondations d'une maison pour la restaurer.

Le plus grand nombre des Chinois n'étaient encore qu'au niveau de leur passé ; ils y goûtaient une formule du Bonheur que les siècles leur avaient apprise. Subitement, les voici précipités dans l'actuel ; ce qu'ils y voient ne leur semble pas fait pour eux ; le destin nouveau qu'ils y trouvent leur demeure étranger. Car il y a une voie pour chaque peuple, comme pour chaque être, quand on l'oublie, la révolution, le malheur ne tardent guère. La philosophie hindoue a appelé *Dharma* cet ensemble de conditions individuelles et sociales qui assignent à chaque existence son rôle, ses moyens, son but. Mieux vaut, dit-elle, notre propre Dharma, même mauvais, que celui d'un autre, même supérieur. La Chine, pays des lentes progressions, a voulu endosser le même *Dharma* que l'Occident, elle a cru, d'un saut, pouvoir se placer à ses côtés sur le chemin de l'évolution. Le résultat est qu'elle a mis en pièce le cadre même de son action et que, sortie d'elle-même, elle s'agite désespérément.

Rien n'est triste comme ce spectacle : la Chine, grande ombre de l'histoire, occupée à éventrer son histoire. Elle tire de ses tombeaux, pour le jeter à ses ennemis voraces, le meilleur de son esprit et, à la place de cet ordre si grave, de cette grandeur souterraine, de cette beauté secrète qui dormaient encore au fond de son silence, elle laisse un trou déchiré autour duquel le désert s'étend. Elle n'a pas compris encore, ainsi que l'a fait le Japon, que son passé, s'il lui pèse, est maintenant l'aliment du monde occidental et quelle force suprême elle y trouverait en y cherchant ses raisons nouvelles de vivre : non pas en le traitant comme ces choses éteintes, inhumées en des Musées ; non pas en essayant de le ranimer avec ses couleurs abolies ; non pas en le précipitant, pauvre vieillard apeuré, dans le courant forcené du progrès, mais en le conservant comme l'essence immortelle de la race. Le Japonais saura toujours que sa force ne lui est pas venue des machines qu'il fait mouvoir, ni de son habileté commerciale et financière, ni de sa méthode guerrière : il a puisé, dans le fond paisible et sûr de ses disciplines et de ses traditions, l'élan et l'endurance qui ont fait de lui un peuple moderne. S'il avait renoncé à ses souvenirs, il serait comme un aveugle tâtonnant sur un chemin inconnu. C'est le sort de la Chine : il faudra qu'elle prenne sa lumière en elle-même ; il faudra qu'elle recherche, dans les ruines qu'elle a prodiguées, non plus ce qu'elle a été, mais ce qu'elle aurait pu être.

ALFRED MEYNARD

(1) R. P. Alph. Hubrecht. Grandeur et Suprématie de Péking. — Pékin, Impr. des Lazaristes. 1 vol. in 4°.

JAPON

Japon et Chine. Quelques considérations

On ne saurait avoir ici la prétention de traiter à fond les rapports politiques et économiques du Japon et de la Chine ; l'on désirerait simplement attirer l'attention sur quelques aspects intéressants de cette question ; ils nous aideront peut-être à comprendre les événements actuels et l'évolution politique à venir de l'Extrême-Orient.

Il semble raisonnable d'écarter dès l'abord de cet examen toute considération tirée de la solidarité culturelle entre Chinois et Japonais. Nous désirons en effet nous placer sur le terrain solide des réalités économiques ; certes nous savons bien que l'économique n'explique pas tout, que des mouvements impondérables nés de sentiments collectifs et non pas de nécessités matérielles bouleversent parfois les évolutions économiques les plus normales ; cependant la part d'explication donnée par les faits économiques est considérable et peut à elle seule constituer une vue suffisante de l'avenir. Il faut pourtant bien noter que nous sommes ici en Extrême-Orient, dans un domaine où ces considérations d'ordre ethnique sont particulièrement difficiles à formuler. Existe-t-il une solidarité ethnique entre Chinois et Japonais ? Evidemment non. Existe-t-il une solidarité d'une autre sorte, basée sur des données plus larges et plus vagues, telle que celle que fournit la civilisation morale et intellectuelle, une solidarité culturelle ? Certes, c'est ici que nous trouverons tous les points communs entre le Japon et la Chine, mais, d'autre part, on peut douter si ces points communs déterminent une réelle solidarité, et, d'autre part, l'évolution contemporaine tend incontestablement à détruire, ou tout au moins à déformer, cette civilisation extrême-orientale. De sorte que l'on peut se demander si Chinois et Japonais se sentent unis par une civilisation semblable et par le désir de défendre ce patrimoine commun ; il semble bien que non. Les manifestations qui tendraient à prouver le contraire, telles que les Congrès panasiatiques, peuvent être considérées comme sans portée, comme le fait de personnalités isolées agissant beaucoup plus par désir de s'opposer à l'Europe que par besoin de communier dans des sentiments unanimes.

■

Quoi qu'il en soit, il semble bien certain que la politique du Japon à l'égard de la Chine comme à l'égard de toute autre puissance n'a jamais été dominée par des considérations sentimentales ; ici comme ailleurs la politique extérieure du Japon est dirigée vers des fins matérielles. Personne n'ignore que, sans l'intervention extrêmement persuasive des Etats-Unis, les Japonais auraient établi en Mandchourie et au Chantoung de nouvelles Corées. On peut donc considérer comme assuré que jusqu'à présent les Japonais n'ont nullement manifesté dans leur politique qu'ils eussent conscience d'une quelconque solidarité morale avec la Chine

Mais l'on doit se demander si l'intérêt matériel seul n'est pas capable de pousser le Japon à adopter vis-à-vis de la Chine une attitude très amicale, à favoriser de tout son pouvoir l'établissement en Chine d'un Gouvernement fort et régulier assurant à ce pays une vie économique normale. C'est là un point qui mérite l'attention : en effet nous avons vu que les Américains, rivaux des Japonais, se sont formellement opposés à toute colonisation nippone en Chine ; cette hostilité du gouvernement Washington s'explique par deux raisons : politique (l'Amérique ne saurait admettre qu'un pareil surcroît de force fût apporté à la puissance japonaise), et économique (l'Amérique est fermement résolue à maintenir le principe de la porte ouverte). Or la politique américaine sera mise en échec si le Japon trouve dans une Chine bien organisée, produisant abondamment les matières premières dont elle est si richement pourvue, les ressources qui lui manquent pour assurer son indépendance économique.

Si nous envisageons les données actuelles de ce que l'on a appelé le Problème du Pacifique, nous comprendrons l'intérêt qu'une évolution chinoise ainsi conçue peut présenter pour le Japon. Chacun sait qu'il existe un « Problème du Pacifique » parce qu'il y a antagonisme entre les Etats-Unis et le Japon. Le Japon, pays trop peuplé (nous avons déjà eu l'occasion d'insister ici-même sur ce point), a besoin de trouver un moyen de faire vivre les huit cents mille habitants de plus que chaque année lui donne ; pour cela deux moyens seulement : ou l'émigration, ou le développement d'une industrie d'exportation très puissante et très active. La première solution ne peut être envisagée, les Etats-Unis, groupant autour d'eux le Canada, l'Australie et la Nouvelle Zélande ferment rigoureusement aux Japonais l'accès de la plupart des territoires colonisables. La formidable base navale de Singapour, le projet d'établissement d'une autre base navale en Nouvelle-Guinée, le développement des marines australienne et néo-zélandaise, la participation de ces marines à certaines manœuvres navales américaines dans le Pacifique sont autant de signes d'une très effective solidarité anglo Saxonne dans le Pacifique.

Quant à l'industrie japonaise, elle s'est énormément développée (nous examinerons bientôt ce sujet en particulier), mais n'a pas pris une ampleur suffisante pour résoudre l'angoissant problème démographique qui se pose aux Japonais. Cette insuffisance s'explique en partie par l'infériorité technique momentanée ou durable des industriels Japonais, mais surtout par leur pauvreté en matières premières. Le Japon manque de certaines qualités de charbon, de pétrole, de fer, de coton, de laine, c'est-à-dire de tous les produits fondamentaux de la grande industrie.

Cela explique la médiocrité relative de l'industrie japonaise, et plus encore la timidité de la politique japonaise. Car, en

cas de conflit avec l'une des puissances anglo-saxonnes du Pacifique le Japon sera immédiatement privé de pétrole, d'acier, de coton, ce qui signifie que son industrie cessera de fonctionner et d'exporter. Il ne faut pas à ce propos se laisser abuser par les statistiques commerciales qui nous montrent que les Etats-Unis achètent au Japon plus qu'ils ne lui vendent (906 millions de yens pour 680 en 1926) : Si l'on examine non plus les sommes totales, mais les marchandises échangées on constate que les Etats-Unis n'achètent que des produits de luxe, dont la privation leur ferait faire une économie sans gêner leur production : sur les 906 millions de yens de marchandises que les Etats-Unis ont achetés au Japon en 1926 il y a 735 millions de yens de soie. Seule la prospérité de la grande république américaine peut expliquer une telle consommation de ce coûteux textile. Au contraire les Etats-Unis vendent au Japon des produits et des machines de première nécessité. Enfin n'oublions pas que la finance américaine joue un rôle important dans la vie économique du Japon.

Dans ces conditions la situation ne serait-elle pas transformée de manière favorable au Japon si ce pays trouvait facilement en Chine le charbon, l'acier, le coton qui lui manquent ? Et le « Problème du Pacifique » ne se poserait-il pas de façon très différente, et, semble-t-il, beaucoup plus aiguë du jour où le Japon aurait à sa portée, dans des conditions de proximité telles que son ravitaillement serait assuré, des ressources de matières premières qui lui donneraient une complète indépendance vis-à-vis des Etats-Unis ?

■

Certes, la Chine a des richesses virtuelles largement suffisantes pour assurer la fourniture des matières premières dont les usines japonaises ont besoin. Les gisements houillers occupent une superficie immense : ils ne le cèdent peut-être en étendue qu'aux gisements des Etats-Unis. Les bassins de la Chine du Nord représentent un tonnage évalué à près de 750 milliards de tonnes. Le Chan Si offre la qualité unie à la quantité car l'on y trouve du charbon gras, du charbon maigre et de l'anthracite. Le reste de la Chine est très richement pourvu, quoique les gisements y soient moins colossaux (Sse-Tchouan et Houpé : 80 milliards ; Koueï-tchéou : 30 ; Yunnan : 30 ; Hounan : 89). Ces gisements de charbon sont intacts : la production de la Chine est évaluée très approximativement à 20 millions de tonnes par an. La Chine est moins riche en fer : les réserves probables sont évaluées à 3 milliards de tonnes. Cependant l'on peut penser que des prospections bien conduites amèneraient la découverte de nouveaux gisements. Mais c'est déjà là un tonnage fort appréciable pour l'industrie japonaise.

Ces richesses sont à peine exploitées : la paix et l'ordre à l'intérieur, de bonnes voies ferrées sont indispensables à la mise en valeur de ces richesses. A l'heure actuelle, malgré ses formidables ressources, la Chine est importatrice de charbon. Mais, si la Chine entrait dans une période de paix et de gouvernement régulier, le Japon y trouverait facilement les diverses sortes de charbon, le fer dont il a besoin, et aussi le coton (car les pavsans chinois, encouragés par l'ordre rétabli, par la facilité des moyens de transport, ne manqueraient pas de développer cette culture).

Il semble donc que le Japon ait intérêt à appuyer de toutes ses forces l'établissement en Chine d'un gouvernlment fort, animé du désir de favoriser la production ; le Japon disposera ainsi librement du charbon et du fer indispensables à ses usines.

Pourtant cette conclusion, simple et logique, est fausse, et si l'on va plus au fond des choses on constate que le Japon n'a pas d'intérêt matériel à ce que la Chine évolue de manière à devenir un pays policé et gros producteur de matières premières. Certes, cela lui donnerait en cas de guerre des ressources assurées, mais cela aurait dès le temps de paix des conséquences extrêmement graves pour le Japon. Or le succès du Japon dans un conflit avec les Etats-Unis serait très problématique même dans l'hypothèse où le Japon serait largement ravitaillé par la Chine, tandis que les difficultés dont nous allons parler maintenant sont inévitables dès le temps de paix.

Difficultés d'ordre politique d'abord, essentiellement constituées par l'épineuse question de la Mandchourie. La Mandchourie fait toujours officiellement partie de l'Empire Chinois, mais, surtout, la Mandchourie est essentiellement et de plus en plus peuplée de Chinois. Or la Mandchourie joue dans l'économie japonaise un rôle énorme, que nous verrons d'ailleurs d'une façon plus précise une autre fois. Il est bien certain que la question mandchourienne peut rendre assez orageuse l'atmosphère des relations sino-japonaises, si le gouvernement chinois est stable et fort.

Mais nous voudrions avant tout jeter la lumière sur les difficultés d'ordre économique que l'établissement en Chine d'un pouvoir régulier ne saurait manquer de faire naître pour le Japon. En effet la Chine dans son état actuel constitue une excellente cliente pour le Japon : elle lui a acheté en 1926 pour 421 millions de yens de produits, soit plus du cinquième des exportations totales japonaises (2.044 millions de yens), et ne lui a vendu que 240 millions de yens. Or il est assuré que les conditions actuelles de la Chine sont les plus favorables que le Japon puisse souhaiter : pas de gouvernement fort pour imposer des droits prohibitifs sur les produits japonais ; le défaut de voies de communication, le désordre ne permettent pas à la production chinoise de s'organiser.

En effet quels produits le Japon vend-il à la Chine ? Des tissus de coton (180 millions de yens en 1926), des filés de coton (25 milliions), du sucre raffiné (30 millions), du charbon (20 millions), telles sont les principales exportations japonaises en Chine. Or ce sont là, le charbon excepté, produits manufacturés qui n'exigent pas une industrie très perfectionnée, ce sont des produits de prix médiocre, dont la fabrication exige matière première et main-d'œuvre beaucoup plus que hautes qualités techniques. L'on chercherait en vain, par exemple, dans ces exportations japonaises les broches à filer le coton, objets dont la fabrication exige une précision, une perfection, dont l'industrie japonaise n'est pas généralement capable, et que le Japon lui-même importe de l'étranger.

Ces produits : tissus de coton, filés de coton, sucre raffiné, sont donc d'une production facile à condition que l'on ait matière première, main-d'œuvre, outillage importé d'Europe ou d'Amérique, mais à condition aussi évidemment que l'on puisse travailler en paix et distribuer par un bon réseau de voies de communication les produits et objets fabriqués. Ce

sont des productions qui ne sauraient manquer de se développer en Chine du jour où ce pays serait pourvu d'un gouvernement régulier assurant l'ordre indispensable. Nous avons vu que la Chine est riche en matières premières, elle n'est pas moins bien pourvue de main-d'œuvre, dont la qualité est tout au moins égale à celle de la main-d'œuvre japonaise. L'on verrait se multiplier dans le pays tout entier, à portée des lieux de production de matière première, les usines de transformation fournissant des objets à bas prix parfaitement adoptés aux besoins du marché chinois : ce n'est pas une hypothèse sans fondement que l'on formule là ; il n'est, pour se convaincre de sa vraisemblance, que de penser à l'importante industrie qui s'est établie à Chang-Haï grâce à la facilité des communications et à la sécurité établie par les puissances étrangères.

Dès qu'une industrie de cette sorte se développera, elle fera une concurrence dangereuse aux produits japonais (notons que les Japonais fournisseurs d'articles de qualité médiocre seront touchés avant les Etats-Unis ou l'Europe) ; et, d'ailleurs, elle saura bien obtenir du gouvernement des droits protecteurs, contre lesquels le Japon manquera de moyens de représailles, car le Japon achète en Chine des matières premières qui lui sont indispensables et dont il n'a aucun intérêt à majorer les prix pour la consommation intérieure (Soja, tourteaux de soja, coton brut, etc). Ce qui se passe dans l'Inde est fort instructif à cet égard : l'on sait qu'il s'est créé dans l'Inde une importante industrie cotonnière (8.500.000 broches en 1926, contre 5.500.000 au Japon), basée sur l'utilisation sur place du coton hindou. Ce coton, de qualité inférieure, est tout à fait apte à la fabrication de cotonnades de qualité inférieure, et, d'ailleurs, le Japon importe de grosses quantités de coton hindou. Malgré l'avantage que leur donne le fait d'être sur les lieux de récolte les manufacturiers hindous ne peuvent vendre meilleur marché que les fabricants japonais : en 1926 les japonais ont exporté pour 70 millions de yens de cotonnades dans l'Inde. Les industriels hindous protestent là contre et déclarent que les Japonais ne peuvent vendre à des prix aussi bas que grâce à des moyens étrangers à la concurrence loyale : subventions déguisées du gouvernement, et surtout non application de la législation ouvrière internationale. Ils demandent par conséquent à être défendus par des droits protecteurs ; ce que l'Inde laissée à elle-même n'aurait pas manqué de faire, mais que l'Angleterre n'a pas voulu réaliser.

■

Mais de pareilles mesures seront inévitablement prises en Chine lorsque ce pays sera pourvu d'un gouvernement fort désireux de protéger une industrie née à la faveur de la sécurité. Il semble donc que du point de vue économique il soit bien difficile au Japon de manifester beaucoup de sollicitude à l'égard d'une évolution chinoise dirigée vers l'ordre et la production. Il disposera, dans l'hypothèse du succès de cette évolution, de matières premières abondantes, et à proximité de ses ports, mais il perdra l'un de ses meilleurs clients, et peut-être même verra-t-il naître un coucurrent redoutable, plus riche que lui en matières premières, et doué de qualités commerciales peut-être supérieures à celles des négociants japonais, ou tout au moins égales. L'avenir des relations économiques sino-japonaises est donc obscur sinon chargé de menaces pour le Japon, et l'on conçoit que celui-ci observe à l'égard de l'évolution intérieure de la Chine une attitude expectante : toute intervention active, en dehors des coups de force que le Japon ne peut se permettre, pourrait produire des résultats défavorables aux intérêts japonais.

Pierre GOUROU